



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>









ZFLH

)



TRAITÉ PRATIQUE

sur la

RÉGÉNÉRATION,

par

JOHN WITHERSPOON, D. D.

TOULOUSE,

DELHORBE, LIBRAIRE,

Rue du Lycée, 11.

PARIS,

LIBRAIRIE PROTESTANTE,

Rue Tronchet, 2.

1850.





TRAITÉ PRATIQUE
SUR LA
RÉGÉNÉRATION.

(Witherspoon)

~~ZEL H~~

ENCL - SPA
NEW YORK

TRAITÉ PRATIQUE

SUR LA

RÉGÉNÉRATION.

INTRODUCTION.

La responsabilité qui pèse sur les ministres de l'Évangile est effrayante. Ils doivent rendre compte à Dieu de leur fidélité envers les âmes confiées à leurs soins. Les devoirs et les périls de leur charge sont réunis et exprimés avec force dans la mission adressée au prophète Ezéchiel : « Fils d'homme, je t'ai établi pour surveillant à la maison d'Israël ; tu écouteras donc la parole de ma bouche, et tu les avertiras de ma part. Quand j'aurai dit au

méchant : Tu mourras de mort, et que tu ne l'auras point averti, et que tu ne lui auras point parlé pour l'avertir de se garder de son méchant train, afin de lui sauver la vie, ce méchant-là mourra dans son iniquité, mais je redemanderai son sang de ta main. Que, si tu as averti le méchant, et qu'il ne se soit point détourné de sa méchanceté ni de son méchant train, il mourra dans son iniquité; mais tu auras délivré ton âme (Ezéch., III, 17-10). »

Les choses étant ainsi, il nous convient de faire du dépôt sublime et accablant qui nous a été confié l'objet de nos réflexions les plus sérieuses. Il est de notre devoir et de notre intérêt à la fois de rechercher avec tout le soin possible quel chemin nous fournira l'accès le plus facile et le plus efficace aux cœurs des pécheurs, quelles faces de la vérité divine seront les plus convaincantes, quelles formes il convient que cette vérité revête pour faire l'impression la plus puissante et la plus durable ;



en un mot, il faut nous efforcer de remplir notre ministère de telle sorte que nous soyons « une odeur de vie pour la vie » à plusieurs de ceux qui nous entendent, et que nous « délivrions nos âmes » du sang de ceux qui périssent.

Les vérités évangéliques sont d'une importance tellement incontestable, que souvent il me semble qu'il ne serait pas difficile de les placer dans une lumière si claire et si éclatante qu'aucune personne d'une intelligence ordinaire ne saurait leur résister. Souvent, je suis disposé à me dire : Certainement, s'ils étaient avertis, les pécheurs n'oseraient plus se heurter contre l'épais bouclier du Tout-Puissant ; certainement, le pécheur le plus endurci doit trembler à la pensée de la mort, du jugement, de l'éternité qui s'approche à grands pas, et à laquelle il est impossible d'échapper. Mais, quand nous voyons combien sont nombreux ceux qui peuvent rester insensibles aux menaces les plus effrayantes de la Parole de Dieu, ceux qui

demeurent les mêmes sous les dispensations les plus terribles de la Providence, notre pensée se reporte aussitôt à l'insondable profondeur des conseils de Dieu, et nous sommes contraints de nous écrier avec notre Sauveur : « Il est ainsi, ô Père, parce que telle a été ta bonne volonté (Luc, X, 21) ; » ou avec l'apôtre Paul : « Si notre Evangile est encore voilé, il ne l'est que pour ceux qui périssent, savoir pour les incrédules, dont le Dieu de ce siècle a aveuglé l'esprit, afin qu'ils ne fussent pas éclairés par la lumière du glorieux Evangile de Christ, qui est l'image de Dieu (2 Cor., IV, 3, 4). »

Quoique nous devions l'accepter avec une respectueuse adoration, il nous est impossible de comprendre le conseil secret du Très-Haut. Personne, dans cette vie, et probablement aucune créature, ne sera jamais capable d'expliquer à fond quelle est son influence sur l'état final de chacun. Nous savons, seulement, que ce conseil n'est pas tel qu'il enlève la coulpe du

péché ou qu'il détruise l'efficacité des moyens. Nous devons donc aborder la tâche difficile et ardue que nous nous sommes donnée, en demandant le secours et la bénédiction de Dieu, dans la ferme persuasion qu'il entendra la prière de la foi, et qu'il rendra sa parole « vivante et efficace, et plus pénétrante qu'aucune épée à deux tranchants, atteignant jusqu'à la division de l'âme, de l'esprit, des jointures et des moelles, et jugeant des pensées et des intentions du cœur (Hébr. , IV , 12). »

Le sujet dont j'ai fait choix, et que je me propose de développer dans le traité suivant, touche à la substance même de la religion, et, heureusement, il est aussi dégagé des entraves de la controverse que quelque autre qu'on puisse nommer. Nous avons dit que, si un homme nenaît de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu. Ici, les chrétiens de tous les partis, de toutes les confessions, de toutes les dénominations sont ou doivent être d'accord. De

quelque nom qu'on vous appelle , quel que soit le guide que vous professez de suivre, quels que soient les statuts qui vous régissent, si vous n'êtes né de nouveau , vous n'entrerez point dans le royaume de Dieu.

Prêcher ainsi l'Évangile , en expliquant ou en recommandant la vérité divine, est une manière qui me paraît d'autant plus fructueuse qu'elle met très-souvent sous les yeux , ou plutôt qu'elle ne laisse jamais perdre de vue la différence immense, essentielle, qui existe entre les croyants et les incrédules, entre les saints et les pécheurs , entre les héritiers de la gloire et les héritiers de l'enfer. Ils sont mêlés sur la terre. Ils ont des droits communs en tant qu'hommes et que citoyens. L'œil humain ne peut les discerner avec certitude ; car bien que l'image de Dieu resplendisse avec éclat chez quelques-uns, et que d'autres portent des signes non-équivoques de leur état de mort, et qu'ainsi la distinction de ces deux espèces de person-

nes puisse être déterminée avec peu de chances d'erreur, il y a pourtant, dans les degrés intermédiaires, des multitudes d'âmes dont le caractère réel n'est connu que de Dieu seul. Quoi de plus sérieux et de plus certain que ceci : c'est que tout auditeur de l'Évangile et tout lecteur d'un traité tel que celui-ci, est, ou réconcilié avec Dieu et l'objet de son amour, ou ennemi de Dieu et n'ayant aucune part à sa faveur, et que tous ceux qui meurent dans cette dernière situation seront les monuments éternels de la colère divine ! Quelle importante distinction. Et quel est celui qui pourra s'empêcher, de s'écrier : « Seigneur, tu sais toutes choses : à laquelle de ces deux classes est-ce que j'appartiens ? »

Mais il y a quelque chose de plus important encore, s'il est possible, dans le passage de l'Écriture que j'ai placé en tête de ce traité. Non-seulement tous les hommes se rattachent maintenant à l'une des deux classes opposées que je viens de signaler ;

mais de plus, ils n'ont originairement qu'un seul et même caractère, celui d'être impropres au royaume des cieus ; à moins qu'un changement n'ait été opéré en eux , ils demeurent tels , et si ce changement n'a pas lieu dans l'avenir , ils seront à jamais exclus de la patrie céleste. C'est ce que notre Seigneur déclare très-positivement , et de manière à faire ressortir expressément l'importance qu'il y attache : « En vérité , en vérité , je te dis : si quelqu'un n'est né de nouveau , il ne peut point voir le royaume de Dieu. » Ces paroles étaient adressées à Nicodème , un des principaux d'entre les Juifs. Ce docteur en Israël était venu de nuit à Jésus. Il paraît avoir été convaincu de la divinité de son ministère ; mais , retenu par un attachement encore puissant à ses intérêts terrestres , il n'osait pas confesser ouvertement sa foi. Notre Seigneur , pour éclairer son esprit par la plus salutaire de toutes les vérités, et aussi pour abattre l'orgueil de sa science par la manière dont il exprime cette vérité, lui



dit : « Si quelqu'un n'est né de nouveau , il ne peut point voir le royaume de Dieu. » La réponse de Nicodème , au verset suivant , nous le montre fort étonné. « Nicodème lui dit : Comment peut naître un homme quand il est vieux ? Peut-il rentrer dans le sein de sa mère , et naître une seconde fois ? »

Mon intention n'est pas de donner une minutieuse explication de ce passage , ni d'offrir au lecteur une longue dissertation sur les mots qui le composent. Cette expression , *le royaume de Dieu* , a diverses significations dans l'Écriture , mais deux principales dans le Nouveau-Testament. Elle signifie :

1^o La dispensation évangélique , ou le gouvernement du Messie , en tant que distinct des périodes précédentes ;

2^o Le royaume des cieux , où les vrais disciples de Christ seront mis en possession des bénédictions qu'il leur a acquises.

Je choisis la dernière de ces deux acceptions , parce qu'elle est , sinon la seule , au

moins la principale que notre Seigneur ait eu ici en vue. L'une et l'autre, il est vrai, peuvent être comprises, chacune à sa place et pour son but spécial. Une profession franche, l'acceptation du signe extérieur de l'alliance de grâce étaient nécessaires à un ami secret, à un disciple timide. Mais le droit aux privilèges spirituels de l'Evangile et la promesse de la vie éternelle pouvaient seuls faire sentir le prix de cette profession et la faire désirer. En conséquence, notre Seigneur semble parler à la fois dans sa réponse à Nicodème, et de l'admission dans l'Eglise visible par le baptême, et de la régénération par le Saint-Esprit. « Jésus répondit : En vérité, en vérité, je te dis : si quelqu'un n'est né d'eau et d'esprit, il ne peut point entrer dans le royaume de Dieu (Jean , III , 5). »

Je n'ignore pas que la régénération ou la nouvelle naissance est un sujet fort peu à la mode maintenant, ou du moins que les termes qu'il faut employer pour le traiter sont peu usités ; c'est néanmoins une doc-

trine d'une indicible importance, ou plutôt c'est le sujet vers lequel tous les autres convergent comme vers leur centre. C'est la grande affaire, en comparaison de laquelle toute autre n'est qu'un rien spécieux. Qu'importe que vous ayez abondamment de quoi manger et des vêtements de toute espèce, si vous n'êtes pas né de nouveau ; si, après quelques matins et quelques soirs, dépensés dans une joie frivole, dans les plaisirs et la débauche, vous mourez dans vos péchés, et demeurez en proie au malheur ? Qu'importe que vous soyez accompli à tout autre égard pour jouer votre rôle dans la vie, si, à la fin, le Juge suprême vous adresse ces redoutables paroles : « Retirez-vous de moi, je ne vous connais point, ouvriers d'iniquité ! » Si un tel sujet nous paraît dénué d'à-propos, si nous le négligeons, nous nous décevons misérablement nous-mêmes. Si une nouvelle nature est nécessaire, c'est peine perdue qu'essayer de corriger et de refaire l'ancienne. Si la source a été souillée et

demeure telle , quelle inutile tentative que celle de purifier le ruisseau par quelque mélange ou par quelque addition étrangère ! Il n'y a également aucun moyen de remédier aux irrégularités et aux vices des pécheurs , et de les amener à une conformité réelle à la loi de Dieu , jusqu'à ce que leurs cœurs soient changés et renouvelés ; ce qui revient à dire qu'une amélioration partielle est impossible. C'est comme si l'on prétendait relever un vieil édifice en rehaussant ses tours et en badigeonnant ses murailles , tandis que les fondements seraient minés. Voyez ce que le prophète Ezéchiel dit de ces architectes insensés : « Ils ont abusé mon peuple , en disant : Paix ! et il n'y avait point de paix. L'un bâtissait la paroi , et les autres l'enduisaient de mortier mal lié. Dis à ceux qui enduisent la paroi de mortier mal lié , qu'elle tombera ; il y aura une pluie débordée ; et vous , pierres de grêle , vous tomberez sur elle , et un vent de tempête la fendra (Ezéch. , XIII , 10 , 11). »



Mais peut-être a-t-on retenu la substance de la doctrine, tandis qu'on trouve ridicule le terme qui l'exprime. Nous avons dit que cette expression est figurée, et la même, quant au sens, que celles de *repentance* ou de *conversion*. Cela est indubitable, et il serait fort à désirer que plusieurs comprissent pleinement ce qu'implique la repentance qui conduit à la vie. Je prie donc le lecteur de remarquer que nous avons ici une métaphore d'un usage fréquent dans les saintes Ecritures. Elle me paraît aussi douée d'une convenance et d'une force particulières. Elle est très-propre à mettre en évidence, et la nature du changement décrit, et les moyens par lesquels il s'opère. Si, en écrivant ou en parlant sur ce sujet, quelques-uns ont introduit ou inventé des expressions qu'ils n'ont pas puisées dans les saintes Ecritures, ou se sont lancés dans un mysticisme inintelligible, il n'y a là rien d'étonnant en soi, ni qui soit de nature à imprimer une tache à la vérité, ou à la

faire tomber dans le discrédit. Il n'y a aucun sujet de la science divine ou humaine sur lequel on n'ait écrit d'une manière faible, inepte ou erronée; mais cela ne doit exciter aucun dégoût pour la doctrine qu'on a pervertie, ou dont on a abusé. Je demande à Dieu qu'il me donne d'écrire sur cet important sujet d'une manière claire, intelligible et convaincante; d'établir la vérité par des arguments tirés de l'Écriture et de la raison; de résoudre d'une manière satisfaisante quelques objections qui peuvent paraître inquiétantes; mais je lui demande, surtout, de parler à la conscience et au cœur avec puissance de persuasion. Je ne courrai point après des expressions d'invention humaine; mais je suis résolu, par la grâce de Dieu, à me servir de celles que je trouverai dans la sainte Écriture, sans m'en départir jamais. Et maintenant, je répète ces paroles de l'éminent et précieux docteur Doddridge : « Si cette doctrine est généralement ensei- » gnée par mes frères dans le ministère,



» sous quelque forme que ce soit, je m'en
» réjouirai, et pour eux et pour les trou-
» peaux qui leur sont confiés. »

Plan du Traité suivant.

CHAPITRE I. — Quelques observations générales sur la métaphore employée par l'apôtre saint Jean, quand il dit : « Si quelqu'un *n'est né de nouveau*, » et sur les expressions identiques ou semblables contenues dans d'autres portions de la Parole de Dieu.

CHAPITRE II. — En quoi consiste proprement le changement en question; quels sont les principaux signes auxquels on peut le reconnaître et les principaux effets qui en découlent.

CHAPITRE III. — De quelle manière ou par quels moyens il s'opère ordinairement.

CHAPITRE IV. — Quelques exhortations à l'adresse de diverses sortes de personnes.

le commencement de notre existence. D'autres expressions, telles que : *être créés dans le Christ Jésus, et être faits de nouvelles créatures*, semblent nous conduire à cette dernière signification. Dans les deux cas, nous pouvons apprendre toute la grandeur du changement en question. Nous devons être entièrement différents de ce que nous étions auparavant, comme une créature diffère d'une autre créature, ou comme ce qui parvient à l'existence à une certaine époque n'est pas, ne peut pas être semblable à ce qui existait auparavant.

Cette vérité peut être appuyée de nombre d'autres passages de l'Écriture sainte et découle, d'ailleurs, de plusieurs des enseignements contenus dans la Parole de Dieu. Par exemple, cette parole compare notre état naturel à la mort, et notre salut à un retour à la vie. Ainsi l'apôtre Paul, écrivant aux Ephésiens, dit : « Il vous a vivifiés, vous qui étiez morts dans vos fautes et dans vos



péchés ; » et un peu plus loin , il ajoute :
« Mais Dieu, qui est riche en miséricorde,
par sa grande charité de laquelle il nous
a aimés , lors , dis-je , que nous étions
morts en nos fautes , il nous a vivifiés
ensemble avec Christ (Eph., II, 1, 4, 5). »
C'est dans le même esprit que l'apôtre
saint Jean dit : « Nous savons que nous
sommes transférés de la mort à la vie
(1 Jean , III , 14). » Ce changement
est quelquefois dépeint comme un pas-
sage des ténèbres à la lumière , de
telle sorte qu'il est impossible de conce-
voir entre deux objets une opposition
plus éclatante. « Vous étiez autrefois ténè-
bres , mais maintenant vous êtes lumière
au Seigneur (Eph., V, 8). » Chacun sait
combien il serait facile de multiplier les
citations de cette espèce. J'y renonce
donc , et je me borne à exprimer le vœu
que nous conservions tous une profonde
impression de la signification et de l'im-
portance de la régénération pour nos
âmes.

Il ne sera pas inutile , cependant , de faire remarquer avec quelle évidence la vérité qui nous occupe ressort du pouvoir que l'Écriture nous dit être exercé pour faire passer un pécheur de l'état de nature à l'état de grâce. Ce passé nous est constamment décrit comme l'œuvre de Dieu , comme l'effet de sa puissance , et même de l'excellente grandeur de sa puissance. « Vous êtes sauvés par la grâce , par la foi ; et cela ne vient point de nous , c'est le don de Dieu (Eph. , II, 8). Employez-vous à votre salut avec crainte et tremblement ; car c'est Dieu qui produit en vous , avec efficace , et le vouloir et l'exécution , selon son bon plaisir (Phil. , II , 12). Je ne cesse point de rendre grâces pour vous dans mes prières..... afin que vous sachiez quelle est l'excellente grandeur de sa puissance envers nous qui croyons selon l'efficace de la puissance de sa force , laquelle il a déployée avec efficace en Christ quand il l'a ressuscité des morts



(Eph., I, 15-20). » Un agent divin serait-il donc nécessaire pour accomplir une œuvre de nulle importance ? Cette œuvre serait-elle attribuée à la puissance de Dieu, si elle n'était vraiment grande ?

Je supplie donc quiconque lit ces lignes de considérer attentivement combien cette vérité est importante et solidement établie. Il est évident que la régénération, qu'on l'appelle repentance, conversion, ou de quelque autre nom que ce soit, est une transformation nécessaire à tout homme qui vient au monde. C'est ce que déclare notre Sauveur, lorsqu'il affirme qu'il nous faut être « nés de nouveau. » Cela ressort encore de beaucoup d'autres expressions bibliques, et c'est la conséquence obligée de plusieurs des enseignements les plus essentiels de l'Évangile.

Les choses étant ainsi, quelle ne doit pas être l'anxiété de nombre de personnes quant à l'état de leurs âmes ! Combien est frivole et de nulle valeur ce que la multitude appelle religion, surtout de nos

jours, où l'Eglise étant en paix et en prospérité, on n'est pas contraint par le danger à peser chaque chose avec l'attention qu'elle exige ! Quelques formes froides, une certaine honnêteté extérieure, quelques faibles désirs plutôt que des efforts, voilà tout ce qu'on met en œuvre pour assurer son bonheur éternel. La faiblesse et l'insuffisance de ces choses peuvent-elles paraître avec plus d'évidence que lorsqu'on envisage la vraie piété comme une nouvelle création et une seconde naissance. Si les écrivains sacrés se sont exprimés avec justesse ou avec vérité, il est pénible de penser à la funeste illusion dans laquelle vivent la plupart de nos compagnons de péché.

Un changement aussi grand qu'une nouvelle naissance pourrait-il avoir lieu et ne se manifester cependant par aucun effet ? Quelque grand changement est-il survenu dans vos affaires temporelles ; avez-vous passé des richesses à la pauvreté, ou de la pauvreté aux richesses : tous



ceux qui vous entourent l'ont promptement discerné. Un changement pareil a-t-il eu lieu dans votre santé : il vous a été impossible de le cacher. Quelque chose de semblable s'est-il opéré dans vos facultés intellectuelles , avez-vous passé de l'ignorance à la science : on s'en est bien vite aperçu. Comment donc ne discernerait-on pas cet autre changement qui se fait quand nous passons du péché à la sainteté ? Je sais que les hommes sont très-ingénieux à justifier leur conduite, et qu'ils réussissent facilement à se faire illusion. Ils nous diront que la piété est une chose cachée connue de Celui-là seul qui sonde les secrets de tous les cœurs. En un mot , c'est là certainement une grande vérité. La vraie piété ne consiste pas dans une vaine ostentation ; se défiant d'elle-même, elle craint de trop promettre , de peur d'être prise en défaut. Il faut remarquer cependant que , quelque secret que soit le principe intérieur de notre vie, il doit

nécessairement se manifester dans la pratique. L'une des deux tables de la loi morale ne renferme que des préceptes relatifs à nos devoirs envers le prochain : ainsi , quiconque est né de nouveau et renouvelé dans l'esprit de son entendement , sera tout autre qu'il n'était auparavant dans sa conduite envers ses semblables.

Il est vrai que des prétentions hypocrites à une sainteté extraordinaire sont très-coupables en elles-mêmes et souverainement odieuses aux regards de Dieu. Mais notre siècle ne montre pas la moindre tendance à cet extrême. Il y règne quelque chose de non moins absurde et de beaucoup plus dangereux pour l'humanité en général : je veux parler des exigences de beaucoup de gens qui prétendent qu'on doit toujours , par un effort extraordinaire de charité , supposer la réalité de la piété du cœur , tandis que la vie n'en offre pas le moindre symptôme. Plusieurs vont même encore plus

loin et insistent pour qu'on juge favorablement d'autrui , non-seulement sans raison , mais en dépit des preuves contraires. Souvent si quelqu'un , s'appuyant sur les signes les plus évidents d'impiété ; exprime un jugement défavorable au prochain , il s'entend répondre : Qu'avez-vous à faire de juger le cœur ? On est étonné de voir quelle consolation intérieure les pécheurs peuvent tirer de cette prétention à l'indulgence de leurs semblables. Qu'on me permette de supplier tous ceux que cela concerne , de prendre garde que non-seulement Dieu ne peut être trompé , et qu'il ne le sera pas ; mais aussi qu'en réalité le pécheur ne trompe d'ordinaire personne que lui-même. Toute affection humaine , si elle est forte et vivante , se manifeste par ses effets propres ; des affections religieuses comme de toute autre , il est vrai de dire qu'on connaît l'arbre à ses fruits.

Mais si ceux dont le changement n'est pas visible aux yeux des hommes ont sujet d'être inquiets sur eux-mêmes , à plus

forte raison doit - il en être ainsi pour ceux qui, s'ils étaient sincères, devraient avouer que leurs cœurs sont entièrement étrangers à tout changement semblable. Je ne veux pas dire que chacun doit pouvoir décrire le temps et la manière de sa conversion. Elle s'opère souvent d'une façon si lente et si graduelle qu'on ne peut la circonscrire dans une période précise, déterminée. Mais, à coup sûr, ceux qui ne se sont aperçus d'aucun changement dans la direction de leurs affections et dans les objets auxquels elles se rattachent, doivent douter qu'ils soient nés de nouveau ; il doit leur être impossible aussi de saisir le sens propre d'une expression aussi énergique que celle de *nouvelle naissance*. Un auteur distingué a fait cette observation, que ceux qui ne peuvent se rappeler le temps où ils étaient ignorants ont raison de conclure qu'ils le sont encore, parce que, quelque lents et insensibles qu'aient été leurs pas dans la voie du progrès, ce progrès doit fina-

lement se manifester clairement par ses effets , comparés avec ceux d'une intelligence sans culture. De même , quiconque ne peut se souvenir du temps où il servait dans son ignorance aux convoitises qui l'attiraient , a sujet d'en conclure qu'aucun changement méritant le nom de régénération n'a encore eu lieu chez lui.

On citera peut-être, comme exception, le cas de plusieurs qui ont été formés de si bonne heure au service de Dieu par une éducation pieuse bénie d'en-haut et qui ont été si heureusement préservés d'entrer dans les sentiers pervers du vice, qu'on ne peut concevoir qu'ils se rappellent le temps où ils étaient ennemis de Dieu. Mais cette objection n'a aucune force. Les personnes ainsi décrites ont , en général , une telle délicatesse de conscience , un sentiment si profond de la laideur du péché , que , plus que toutes autres , elles apercevront et confesseront les premières la corrup-

tion de leur cœur et cette « loi de leurs membres qui combat contre la loi de Dieu dans leur entendement. » Mieux que toutes autres, elles connaîtront l'accroissement du nouvel homme et la mortification de l'ancien; elles déploreront souvent la folie et la vanité de leur jeunesse dans des actions que la plupart eussent estimées parfaitement innocentes.

Ce que j'ai dit dans cette section a pour but exprès de réveiller tant de formalistes qui, assurés et insoucians, n'ont qu'une foi générale dans la Parole de Dieu. *Nattre de nouveau* doit être un grand changement. Supposerez-vous que vous l'avez subi, non-seulement sans vous en être aperçus, mais encore sans le connaître ou sans pouvoir en discerner les effets.

SECT. II. — *Cette expression : « Si quelqu'un n'est né de nouveau, » et d'autres semblables, impliquent que le changement ici désigné n'est pas simplement partiel, mais total.*

Une nouvelle naissance emporte évi-

demment un changement absolu. Ce changement doit s'opérer dans l'homme tout entier, non-seulement à certains égards, mais à tous sans exception. La vérité de cette remarque ressort du sujet même qui en est l'objet. Cette remarque elle-même est de la plus haute importance, et mérite la plus sérieuse attention de la part de ceux qui désirent ne pas se faire illusion quant à cette importante question.

Les ruses de Satan sont innombrables. S'il ne peut retenir les pécheurs dans une sécurité et un aveuglement absolu, ce qu'il s'efforce tout d'abord de faire, il use de toutes sortes d'expédients pour corrompre leurs idées sur la religion, soit en leur présentant des apparences pour des réalités, soit en substituant une partie au tout. Le danger que je signale ici est d'autant plus à craindre que je suis persuadé que la majorité des auditeurs ordinaires de l'Evangile y sont particulièrement exposés. La plus grande partie de ceux qui ne parviennent pas à la vie éternelle, quoiqu'ils jouissent

de la prédication de la Parole et qu'ils participent aux sacrements , périssent par des méprises de ce genre. Il y en a peu parmi eux , si même il s'en trouve un seul , qui n'aient jamais ressenti quelque impression sérieuse, qui n'aient jamais fait quelques pas vers la piété. Ils sont encore moins nombreux, ceux qui sont incrédules par raisonnement, et qui appuient leur conduite profane sur des principes irréligieux. L'immense majorité des hommes fait telle action et s'abstient de telle autre, pour imposer silence aux reproches intérieurs de la conscience, et pour se donner quelque roseau cassé sur lequel elle puisse faire reposer ses espérances pour l'éternité.

Ce que j'ai fait remarquer ci-dessus sur l'étendue du changement en question, et par suite sur la nécessité de ne pas en supposer légèrement l'existence, est de nature à donner, en général, l'éveil aux personnes dont je viens de faire mention. J'ajoute, cependant, quelque chose d'en-

core plus alarmant pour elles ; c'est que , quelque notable que soit le changement qui s'est opéré en elles , s'il n'est que partiel , ce n'est pas celui qui est nécessaire au salut. D'une période de la vie à une autre , il peut s'opérer chez plusieurs un changement vraiment considérable , sensible non-seulement pour ceux qui en sont les objets , mais encore pour les autres ; changement qui , cependant , ne sauve pas , parce qu'il n'est pas général , ou parce qu'il n'est pas durable. Que le changement en question doive être complet , c'est ce qui ressort de l'enseignement constant des saintes Ecritures. Ainsi le Psalmiste dit : « Je ne rougirai point de honte quand je regarderai à tous tes commandements (Ps. CXIX, 6). » L'apôtre saint Jacques déclare que « quiconque aura gardé toute la loi , s'il vient à pécher en un seul point , il est coupable de tous (Jacq. , II , 10). » Ici , l'Ecriture est si péremptoire qu'il est inutile d'insister. Dieu veut être sans rival , et son empire sur le cœur ne souffre point

de partage. Cependant , je suis persuadé qu'il sera très-utile de montrer à ce sujet en peu de mots par quels moyens un changement partiel s'opère quelquefois et en quoi il diffère d'un changement radical, qui est nécessaire pour le salut.

1^o Un changement partiel sous le rapport des mœurs est quelquefois amené par un changement naturel ou accidentel dans l'âge, le tempérament ou la situation. Les hommes sont portés à des péchés différents dans les différentes phases de leur existence. Les uns, en cédant le terrain , sont ainsi remplacés par d'autres. Il est vrai que quelques personnes font preuve d'une dépravation extraordinaire , et paraissent , comme Achab, s'être vendues à l'iniquité, en sorte qu'elles sont esclaves de presque tous les mauvais penchants auxquels la nature humaine est disposée. Le monde lui-même, cependant, tient en général pour des monstres ceux qui persévèrent tant qu'ils le peuvent dans la carrière de tous les vices, et qui brûlent de convoitise lors-

qu'ils ne le peuvent plus. Mais il arrive souvent que la légèreté, la folie et même la licence effrénée de la jeunesse font place aux projets ambitieux d'un âge plus mûr et aux agitations d'une vie active ; ceux-ci sont remplacés à leur tour par l'égoïsme, par la sordide avarice de la vieillesse. Dans plus d'un cas les péchés changent, mais la disposition au péché et l'aversion pour Dieu ne changent pas. Un péché peut aisément en supplanter un autre dans un cœur entièrement étranger à la grâce qui régénère. Combien il est donc facile de se tromper dans les conclusions qu'on tire d'un changement, même remarquable, effectué chez tel ou tel, qui demeure cependant sous l'empire de péchés d'une autre espèce que ceux par lesquels il était auparavant dominé ! Peu importe quel est celui des commandements de Dieu que l'on transgresse, puisqu'ils sont tous d'une égale et indispensable obligation ! Peu importe qu'on se défasse d'un mal, si on en contracte un autre également in-

vétéral et aussi certainement mortel ! Que gagnait le pharisien à ne pas commettre d'extorsions comme le péager : son orgueil le rendait encore plus odieux et plus détestable devant Dieu.

Je puis ajouter ici , que , outre un changement inévitable de tempérament , un changement de position , d'occupation , de liaisons , peut quelquefois servir un homme d'un péché et le faire tomber dans un autre. Si la tentation est éloignée , le feu s'éteint faute de bois. De même , l'inclination au péché peut être occasionnellement quelque peu affaiblie , ou la commission du péché rendue impossible. Il est facile de voir qu'un tel changement ne saurait être d'aucun prix devant Dieu ; et même , à proprement parler , un tel changement est plus apparent que réel. C'est une différence d'effet produit par de nouvelles circonstances , sans que la cause ait le moins du monde changé. Aucun de mes lecteurs ne peut-il s'appliquer cette réflexion ? N'y en a-t-il



aucun qui ait cessé de pécher à certains égards parce qu'il avait commencé de pécher à d'autres ? aucun qui se berce dans les illusions que nous venons de combattre, et qui se console en pensant que maintenant il méprise sincèrement et de tout son cœur certains péchés, certaines folies qu'il aimait autrefois ? Prenez garde que cela ne soit entièrement dû à votre expérience de la vie, ou à un changement de circonstances et de situation. A l'heure qu'il est, ne vivez-vous pas pour vous-mêmes autant qu'auparavant ? n'êtes-vous pas aussi éloignés que précédemment d'une vie d'amour pour Dieu et de communion avec lui ? N'oubliez pas que, bien que votre conduite puisse être plus prudente et plus sage, votre caractère plus respectable selon le monde qu'il ne l'était auparavant, cette amélioration n'est point une preuve que vous soyez régénérés, et que, « si quelqu'un n'est né de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu. »

2^o Quelquefois de fortes convictions, ac-


cidentellement produites, soit par la Parole de Dieu, soit par la considération des œuvres de la Providence, amènent un changement partiel du caractère. On pourrait citer comme exemples certains auditeurs de l'Évangile dans l'esprit desquels naissent des convictions de péché qui sont très-fortes pendant quelque temps et produisent des effets permanents, quoique imparfaits. Il n'est pas jusqu'à un Félix (Act., XXIV) qui ne tremble quelquefois à la pensée du jugement à venir. Il est très-certain qu'une conscience réveillée par la Parole de Dieu peut s'abstenir de pécher et s'exciter à l'accomplissement du devoir, lors même qu'elle est, au fond, dans l'esclavage du péché. Comme l'Esprit, chez les fidèles, combat contre la chair, et la chair contre l'Esprit, de même la conscience, ce représentant de Dieu dans les cœurs des infidèles, les pousse, jusqu'à un certain point, à la pratique du devoir, quoiqu'elle soit incapable de changer intérieurement et foncièrement le cœur. Elle peut détour-



ner de péchés auxquels on est moins fortement attaché, sans pouvoir éteindre une convoitise caressée ou détrôner une idole favorite. Hérode nous en présente un exemple remarquable dans sa conduite avec Jean-Baptiste. L'évangéliste Marc nous dit qu'Hérode « craignait Jean, sachant que c'était un homme juste et saint ; qu'il le considérait, qu'il faisait même beaucoup de choses selon ses avis, et qu'il l'écoutait avec plaisir (Marc, VI, 20). » Il faisait beaucoup de ces choses qui étaient le moins contraires au penchant de ses affections corrompues ; mais il est évident qu'il n'y avait pas en lui de changement complet ; car, lorsqu'il fut surpris touchant sa convoitise favorite, la répréhension ne servit qu'à enflammer sa colère, à tel point qu'il ôta la vie à celui qui l'avait réprimandé. Nous lisons qu'Achab, roi d'Israël, duquel il est dit qu'il fit plus que tous ceux qui avaient été avant lui pour provoquer à la colère le Seigneur Dieu d'Israël, s'humilia

cependant sous la menace du courroux divin, et réussit, par sa repentance, à suspendre le coup temporel dont il allait être frappé.

D'innombrables preuves scripturaires et une expérience journalière nous amènent donc à reconnaître que la Parole et la Providence de Dieu peuvent susciter chez plusieurs des convictions temporaires. Il faut reconnaître encore que ces convictions produisent des effets imparfaits qui durent souvent un temps considérable, ou qui même sont permanents, quoiqu'ils ne soient que partiels. Beaucoup de pécheurs, quoique irrégénérés, n'osent cependant pas retourner à la vie licencieuse d'autrefois. Il y a certains péchés pour lesquels ils n'osent plus avoir d'indulgence, parce qu'ils en ont sévèrement éprouvé les pénibles effets. Nous avons, dans les Juifs, un exemple national très-remarquable de cette sorte de réforme imparfaite. Ils furent d'abord honteusement et étonnamment portés à l'idolâtrie ; et cela malgré des châtements



répétés, jusqu'à la terrible désolation de la captivité de Babylone. Dès-lors, cependant, malgré leurs grands péchés à d'autres égards, ils ne retombèrent jamais dans l'idolâtrie, et ils ont conservé jusqu'à nos jours la plus profonde aversion pour ce crime capital.

Beaucoup de personnes en sont au même point. Elles ne commettent plus certains péchés qui oppressaient leur conscience, ou pour lesquels la Providence leur a infligé de sévères corrections ; mais elles s'adonnent à un ou plusieurs autres péchés qu'on pourrait appeler leur « iniquité propre, » et auxquels elles ne veulent pas renoncer. Ne trouve-t-on pas divers degrés de dépravation et d'endurcissement chez les pécheurs, aussi bien que divers degrés de sainteté, d'obéissance et de soumission chez les enfants de Dieu ? Et quoiqu'il y ait généralement chez les premiers un progrès dans le mal, comme chez les seconds un progrès dans le bien, cependant il peut encore y avoir quelques

péchés spéciaux que les pécheurs n'osent commettre, et quelques devoirs particuliers dont ils s'acquittent avec soin. Un caractère ainsi partagé entre le bien et le mal est souvent ce qui aveugle leurs esprits, et ce qui les retient, par une sécurité fautive, dans un éloignement habituel du cœur de la vie et de la puissance de la vraie religion. Ne sont-ils pas nombreux, ces chrétiens qui n'ont que l'apparence de la piété, et que rien ne peut amener à déposer cette apparence, bien qu'ils soient totalement étrangers à la communion avec Dieu? N'y en a-t-il pas beaucoup qu'il serait injuste de flétrir en leur attribuant de grands péchés, tels que jurements, débauches ou convoitises impures, et dont cependant les cœurs sont attachés au monde, qu'ils aiment, qu'ils recherchent, et dans lequel ils se complaisent comme dans leur plus douce portion? Toutes ces personnes, à l'extérieur honnêtes et réglées, seraient-elles prêtes à se charger de la croix et à suivre leur Maître hors

du camp ? Seraient-elles prêtes à abandonner, « pour l'amour de lui et de l'Évangile, maisons, et frères, et sœurs, et possessions, et jusqu'à leur propre vie ? » Et pourtant, elles ne peuvent être ses disciples sans cela. L'Écriture renferme quelques paroles dures que ne peuvent supporter plusieurs de ceux qui professent ordinairement de la respecter. Rappelez-vous ce jeune homme qui vint à Jésus, et qui lui parla avec tant de modestie et de convenance : il ne put cependant soutenir l'épreuve dont nous avons le récit dans les paroles suivantes : « Alors Jésus, ayant jeté les yeux sur lui, l'aima, et lui dit : Il te manque une chose ; va, vends tout ce que tu as, et le donne aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel ; après cela, viens et me suis, t'étant chargé de la croix. Mais cet homme fut affligé de cette parole, et il s'en alla tout triste, car il avait de grands biens (Marc X, 21, 22) »

Quelquefois un changement partiel est dû, en grande partie, à l'attachement,

à l'amour même que l'on a pour quelque péché favori qui nous domine. Moins on est disposé à « couper la main droite, » à « arracher l'œil droit, » plus on est diligent et zélé à d'autres égards, afin de mériter l'indulgence ou de cacher son péché habituel par la pratique de certaines vertus. Combien un pharisien est soigneux de « payer la dîme de la menthe, de l'anis et du cumin, » tandis qu'il néglige les devoirs plus importants que lui prescrit la loi ! Comme il « élargit ses phylactères et les bords de son vêtement, » tandis qu'il manque de « justice, de miséricorde et de foi ! » C'est ainsi que les Juifs d'autrefois s'approchaient de Dieu avec « mille bœufs et dix mille torrents d'huile, » tandis qu'ils vivaient dans un oubli habituel de plusieurs des prescriptions les plus importantes de la loi divine. La conduite de Sathl, lorsqu'il fut envoyé contre Hamalek, nous présente un cas tout semblable : quoiqu'il lui eût été enjoint de détruire en entier le butin, il en épargna la meilleure partie,

et voulut en faire un sacrifice libre et que Dieu n'avait pas demandé, et ce fut à cause de cela qu'il dut entendre cette sévère et juste réprimande : « L'Éternel prend-il plaisir aux holocaustes et aux sacrifices comme qu'on obéisse à sa voix ? Voici, l'obéissance vaut mieux que le sacrifice, et se rendre attentif vaut mieux que la graisse des moutons (1 Sam., XV, 22). » Nous voyons chaque jour d'innombrables exemples de cette espèce : quand les hommes veulent retenir quelque péché, qu'ils tâchent de défendre à force d'arguments ou de pallier avec des prétextes, ils sont d'autant plus disposés à outrer l'exercice de certains devoirs qui ne sont pas trop contraires à leur penchant actuel, tout souillé qu'il est. De tout ceci, il résulte clairement que nul ne doit juger de soi-même d'après la grandeur d'un changement qui se serait opéré en lui à certains égards seulement, mais que la règle de ce jugement doit être un changement général et sans aucune exception.

SECT. III. — *De ces paroles : « Si quelqu'un n'est né de nouveau , » et d'autres expressions semblables de la sainte Ecriture, nous pouvons inférer que le changement dont il est ici question n'est pas seulement extérieur et imparfait, mais intérieur, essentiel et complet.*

J'aurais pu diviser cette section en deux parties, que j'aurais traitées séparément. Dans la première, j'aurais montré qu'il ne s'agit pas ici d'un changement extérieur seulement, mais d'un changement intérieur et réel ; dans la seconde, j'aurais montré qu'il ne s'agit pas d'un changement imparfait ou d'une simple amélioration, mais d'un changement total et essentiel de l'être tout entier. Mais, comme la démonstration de ces deux parties eût nécessairement été la même à beaucoup d'égards, et qu'elles tiennent indissolublement l'une à l'autre, j'ai préféré les traiter ensemble.

Ce que je vais dire sur ce sujet nous regarde tous au plus haut point. Je tâcherai d'exposer aussi clairement et aussi simple-

ment que possible le sens et la portée de la remarque placée en tête de cette section. On en comprendra très-facilement la première partie, que ce n'est pas d'un changement extérieur seulement qu'il s'agit, mais d'un changement intérieur ; que la conduite en apparence la plus régulière et la plus intègre, l'accomplissement le plus exact des devoirs extérieurs ne suffisent point, tant que le cœur demeure, au fond, sous la servitude du péché ou sous la domination de quelque convoitise particulière. La seconde partie établira que le changement en question ne doit pas être imparfait, ou relatif seulement, mais essentiel et complet ; c'est-à-dire qu'il ne suffit pas qu'un homme soit un peu moins méchant qu'auparavant, qu'il abandonne certains péchés, et qu'il ne lâche pas tout-à-fait la bride à d'autres, ni même qu'il pratique jusqu'à un certain point une retenue universelle, s'il n'y a rien encore en lui qu'on puisse appeler un changement essentiel de caractère, si le péché possède

encore la prééminence en tout, quoique sa domination ne soit pas aussi absolue qu'auparavant.

Le péché peut certainement avoir la première place dans les affections, quoiqu'il n'y jouisse pas d'un règne absolu et paisible. Il faut toujours qu'il y ait dans l'homme quelque principe directeur qui, à proprement parler, constitue le caractère de chacun. Comme l'a dit le Sauveur, « nul ne peut servir deux maîtres ; car, ou il aimera l'un et haïra l'autre, ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre. On ne peut servir Dieu et Mammon (Matth., VI, 24). » La grâce et la convoitise sont opposées quant à leur nature et destructives l'une de l'autre, partout où s'étend leur empire ; par conséquent, la grande question est, non de savoir combien l'une des deux diffère de ce qu'elle était autrefois, mais bien de savoir jusqu'à quel point elle l'emporte sur l'autre, et si elle est véritablement maîtresse de l'homme. J'éprouve beaucoup de difficulté

à exprimer cette vérité assez simplement et assez intelligiblement pour qu'elle soit accessible aux personnes de la plus mince capacité ; et cela n'est pas étonnant , car ici est le nœud des tromperies du péché : on me comprendra mieux , j'espère , parce que je vais ajouter tout-à-l'heure , soit comme preuve , soit comme explication.

Il n'est pas difficile de montrer que l'enseignement exposé dans les lignes précédentes est conformé à l'analogie de la foi et rentre dans la volonté révélée de Dieu. C'est la doctrine constante et uniforme des saintes Écritures. Nous y lisons que, sonder et juger le cœur , est la prérogative spéciale de Dieu. La science de Dieu n'appartient qu'à lui seul , elle surpasse toute intelligence créée : ainsi nulle apparence ne pouvant le tromper , aucune profession non sincère ne sera acceptée par lui. « L'Éternel n'a point égard à ce à quoi l'homme a égard , car l'homme a égard à ce qui est devant les yeux ; mais l'Éternel a égard au cœur (1 Sam., XVI, 7). »

À ceci se rapporte l'exhortation de David à son fils Salomon : « Et toi, Salomon, mon fils, connais le Dieu de ton père, et sers-le avec un cœur droit et une bonne volonté; car l'Éternel sonde tous les cœurs et connaît toutes les imaginations des pensées (1 Chron., XXVIII, 9). »

La fréquente répétition du mot « cœur » et l'importance qui y est attachée dans l'Écriture peuvent difficilement avoir échappé à l'attention du lecteur même le plus pressé ou de l'observateur le plus superficiel. Nous y voyons qu'un plein assentiment du cœur est exigé comme indispensable et nécessaire avant tout, et qu'il est distingué d'une obéissance extérieure qui, sans lui, n'est d'aucune valeur. « Mon fils, donne-moi ton cœur, dit Salomon, et que tes yeux prennent garde à mes voies (Prov., XXIII, 26).. » Nous y trouvons qu'une disposition et une conversion intérieures du cœur sont promises de Dieu comme l'œuvre de son Esprit et de sa grâce : « Je vous donnerai un nouveau

cœur, je mettrai au-dedans de vous un esprit nouveau, j'ôterai de votre chair le cœur de pierre, et je vous donnerai un cœur de chair; et je mettrai mon esprit au-dedans de vous, je ferai que vous marcherez dans mes statuts, et que vous garderez mes ordonnances et les ferez (Ezéch., XXXVI, 26, 27). » Nous y trouvons encore cette même grâce demandée par des pécheurs repentants comme nécessaire à leur relèvement : « O Dieu, crée en moi un cœur net, et renouvelle au-dedans de moi un esprit bien remis (Ps. LI, 10). » Enfin nous y lisons, prescrit dans les mêmes termes, le devoir des pécheurs repentants de retourner à leurs premières œuvres : « Jetez loin de vous tous les crimes par lesquels vous avez péché, et faites-vous un nouveau cœur, et un esprit nouveau; et pourquoi mourriez-vous, ô maison d'Israël (Ezéch., XVIII, 31)? » De plus, je ferai observer que l'Écriture nous présente l'intégrité du cœur comme un des

traits essentiels d'une vraie piété ; c'est-à-dire que l'amour de Dieu doit être le principe dominant chez l'enfant de Dieu, et qu'aucune affection partagée ou rivale ne peut être soufferte chez lui : « Car, est-il écrit, l'Éternel votre Dieu vous éprouve pour savoir si vous aimez l'Éternel votre Dieu de tout votre cœur et de toute votre âme (Deut., XIII, 3). » Le premier devoir de la loi morale s'exprime ainsi : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta pensée (Matth., XXII, 37). » Comme précepte de l'Évangile, il est expliqué par le passage suivant : « Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi ; et celui qui aime son fils ou sa fille plus que moi, n'est pas digne de moi (Matth., X, 37). » Si quelqu'un était fatigué de mes fréquentes citations de la sainte Écriture, il ne devrait s'en prendre qu'à l'abondance de déclarations de ce genre que le Saint-Esprit a ré-

mes dans nos saints livres. Je pourrais

facilement en citer dix fois autant que je l'ai fait ; c'est une circonstance à laquelle je désire que le lecteur se rende particulièrement attentif : elle met dans le plus grand jour la certitude et l'importance de la vérité que j'établis.

Après avoir ainsi appuyé ma thèse sur les déclarations des oracles sacrés , je désire la développer et l'appliquer un peu plus en détail ; et comme il est peu de moyens plus efficaces pour faire triompher l'évidence de la vérité que la manifestation des erreurs qui lui sont contraires , je vais montrer par quels moyens est quelquefois produit un changement apparent ou imparfait , qui n'est ni intérieur ni essentiel. On l'apprendra, j'espère, de l'esquisse des caractères suivants , dont on rencontre partout des échantillons : 1^o un caractère déterminé par le mobile d'un égoïsme bien entendu ; 2^o un caractère essentiellement gouverné par l'amour de la réputation , et par le désir de l'honneur et du respect des hommes ; 3^o un caractère formé

par l'influence d'un principe religieux dans lequel prédomine un esprit d'esclavage et de crainte servile. On trouve dans le monde une sorte de gens dont on peut dire que le mobile est un égoïsme bien entendu. En général, on peut dire avec raison de toute personne irrégénérée que, chez elle, Dieu est détrôné, et que le moi, sous une forme ou sous une autre, y est exalté, mis à la place de Dieu et qu'il y règne au lieu de Dieu ; mais le caractère que j'ai surtout en vue maintenant est celui de ceux qui, dans toutes les parties de leur conduite auxquelles on attribue le nom de religion ou de vertu, ont pour motif déterminant, non le sentiment du devoir, mais de leur propre satisfaction et de leur bonheur. L'expérience et la saine raison, aussi bien que la Parole de Dieu, nous disent que le méchant fait une œuvre qui le trompe. La méchanceté et le vice entraînent immédiatement après eux maintes conséquences fâcheuses. Plusieurs ont déjà goûté l'amertume de ces conséquences, et peu-

vent, en certaines rencontres, repousser le mal sans aucun sentiment convenable de la laideur du péché en tant qu'il est opposé à la loi divine, et sans entreprendre de servir Dieu de bon cœur et en sincérité. Donnons-en quelques exemples. Un homme peut s'abstenir de l'intempérance et de tout excès, simplement ou surtout parce qu'ils sont nuisibles à sa santé, et qu'ils jettent le désordre dans son organisme, de telle sorte qu'ils le rendraient incapable de goûter les plaisirs du monde et des sens. L'expérience enseigne qu'être injuste envers autrui et conserver le ressentiment des injustices dont on a été l'objet, suscite beaucoup d'ennemis et creuse comme une source permanente de troubles qui jailliront dès que le moindre incident y donnera lieu. On peut, en conséquence, faire preuve de patience et de support ; ce qu'on ne doit attribuer ni à une faiblesse morale ni au sentiment du devoir comprimant la passion, mais seulement au bon sens, qui a fait choisir le moyen le plus sûr

de conserver son bonheur. C'est précisément cette classe de personnes qui se montrent convenables, modestes, désintéressées dans leur conduite avec le monde, tandis qu'elles sont dures et tyranniques, ou chagrines et hargneuses dans le sein de leur famille, où personne ne peut leur tenir tête ou leur opposer une résistance considérable. Enfin un homme sensé peut, en y réfléchissant, s'apercevoir que rien ne donne de l'attrait et du charme aux plaisirs des sens, comme l'habitude de certains renoncements, l'honnêteté, la sobriété et la modération dans la jouissance. Quand, ainsi que c'est ordinairement le cas, l'expérience enseigne une telle conduite, elle constitue un changement si sensible qu'il passe pour religieux, non-seulement aux yeux des autres, mais au jugement de la personne même chez qui il s'est opéré. Mais si le changement n'est pas intérieur aussi bien qu'extérieur, si les affections conservent leur ancienne pente, en sorte qu'elles ne soient que

mieux contenues, plus paisibles et plus dégagées d'excès, si la source du bonheur est encore la même, quoiqu'on y puise avec plus de réserve et de sagesse, le vieil homme subsiste en son entier, et l'on ne peut dire d'une telle personne qu'elle soit née de nouveau. Elle est extérieurement convenable et comparativement moins perverse qu'auparavant, mais on ne peut pas dire qu'elle aime et serve Dieu « de tout son cœur et de toute son âme. »

De tout cela, nous pouvons recueillir une leçon très-importante pour apprendre à distinguer la vertu humaine d'avec la piété, une conduite honnête et humainement parlant irrépréhensible, due à des considérations de convenance, d'avec la nouvelle nature qui est un fruit de la grâce. Je sais qu'une telle distinction en mécontentera plusieurs. Mais n'est-il pas très-possible qu'il existe des caractères tels que celui qui vient d'être décrit ? N'est-il pas clair aussi, par des raisons

d'une pareille duplicité sont aussi rares qu'effrayants. La plupart des hypocrites se séduisent eux-mêmes autant, ou plutôt davantage, qu'ils ne trompent autrui. Ce dernier cas, c'est-à-dire celui de gens qui ont subi une apparence, un semblant de changement, sans aucune réalité, est celui que je dois plus spécialement examiner.

Afin de rendre plus saisissables le caractère et la situation de ceux dont le mobile suprême est l'amour de la réputation ou le désir de s'attirer de l'honneur et du respect, il sera bon de faire observer que, la loi de Dieu étant un reflet de l'excellence de son auteur, la vraie piété doit être essentiellement pleine de charme et digne d'amour. Ceux-mêmes qui la rejettent doivent en convenir. Vous direz : Comment cela est-il possible ? N'y a-t-il pas là une contradiction manifeste ? Je réponds que, quoique l'esprit et les principes qui doivent donner naissance à la vraie piété soient directement con-

traires aux penchants d'un cœur irrégéné-
né, cependant leurs effets sont aimables
et bienfaisants. Des hommes corrompus
ne peuvent souffrir la mortification inté-
rieure et le renoncement à soi-même ; ils
ne peuvent souffrir non plus d'être hu-
miliés comme des pécheurs devant Dieu,
d'être justifiés par sa libre grâce, sanc-
tifiés par son Esprit, en sorte qu'il ne
leur reste aucun sujet de se glorifier.
L'homme naturel s'oppose fortement à ces
principes vitaux de la piété, et le cœur
irrégéné s'en indigne. Mais les effets
d'une piété véritable sont, non-seulement
aimables en eux-mêmes, ils sont encore de
bonne renommée parmi les hommes. Il
est dit dans l'Écriture que le « juste a plus
de bien que son voisin (1) ; » et l'apôtre
Paul nous exhorte à la pratique du devoir
dans les termes suivants : « Au reste,
mes frères, que toutes les choses qui

(1) Est plus excellent que son voisin. (*Version anglaise.*)

sont véritables, toutes les choses qui sont vénérables, toutes les choses qui sont justes, toutes les choses qui sont pures, toutes les choses qui sont aimables, toutes les choses qui sont de bonne renommée, toutes celles où il y a quelque vertu et quelque louange, pensez à ces choses (Phil., IV, 8). » On voit, par là, combien d'âmes peuvent atteindre un degré remarquable de régularité dans la pratique du devoir, tandis que le principe qui les fait agir n'est autre chose que le désir de s'attirer l'estime des hommes. Ce qui a quelque valeur à leurs yeux, c'est ce qui jouit de la faveur générale et qui est de nature à les présenter sous le jour le plus avantageux. Cette manière de voir exerce souvent une influence secrète et insensible, à laquelle ceux mêmes qui la subissent ne font pas attention. Ce qui favorise ici l'illusion, c'est que plusieurs des devoirs imposés par la loi de Dieu sont en même temps honorables auprès

des hommes. Ils s'y appliquent donc de bon cœur, comme au service que l'on doit à Dieu, et ils se flattent qu'ils se le rendront propice par ce moyen. Ils se persuadent que l'approbation de Dieu est le motif principal de leur conduite, et ne s'aperçoivent pas qu'ils ne font qu'encenser leur vanité propre. L'indulgence dont nous usons envers nous-mêmes dérobe souvent la vérité à notre vue et nous cache les sources premières et les motifs de nos actions. Depuis que le péché a introduit le désordre dans les facultés de l'homme, il n'est aucune créature dont le caractère soit aussi inégal, aussi variable, aussi en contradiction avec soi-même que celui de l'homme. Les autres créatures ont des instincts réguliers et uniformes : elles s'acquittent invariablement de leurs fonctions ; leur nature et ses dispositions peuvent être connues sans difficulté, et elles parviennent toujours à leur but. Mais l'homme est en quelque sorte déchiré par les principes belligérants de la lumière

et des ténèbres , et les symptômes différents , contraires mêmes , qu'il présente souvent , rendent difficile de dire à quelle classe il appartient.

D'un pareil état de choses résulte évidemment la nécessité d'un changement intérieur et essentiel. Ce que l'on fait pour gagner les applaudissements des hommes ne sera jamais reconnu de Dieu comme faisant partie du service qui lui est agréable ; au contraire , Dieu le déteste souverainement. Voyez l'exhortation que nous adresse notre Sauveur : « Prenez garde de ne point faire votre aumône devant les hommes pour en être regardés ; autrement vous n'en recevrez point la récompense de votre Père qui est aux cieux (Matth., VI, 1). » Je dois faire observer ici que les hommes dont je trace maintenant le portrait peuvent se ranger en deux classes , qui sont ordinairement dans un état d'opposition réciproque, qui éprouvent l'une pour l'autre la plus grande haine ou le plus profond mépris, et qui cependant

sont mues par un principe commun. Il y en a qui paraissent viser particulièrement à une conduite généreuse et honorable dans leurs relations avec les hommes. Ce sont ordinairement des personnes de haut rang et toutes celles qui cherchent à les imiter et à être comptées avec elles. Chez elles l'honneur a pris la place de la piété, ou du moins il y est comme principe supérieur ou prédominant. Elles répugneraient à porter atteinte à leur réputation par la bassesse de leurs actions, vu la dignité de caractère et de conduite qu'elles se sont imposée. Les limites de cet honneur sont pourtant fort variables; elles sont plus étendues ou plus restreintes, suivant les sentiments de ceux avec qui on soutient les relations les plus fréquentes. Ainsi, il arrive souvent qu'une certaine mesure de piété vient au secours du principe essentiel de la conduite et coopère avec lui. Il y a, dans le temps où nous vivons, beaucoup de gens de cette espèce. On ne saurait mieux les peindre que ne

l'a fait l'apôtre saint Paul, lorsqu'il dit qu'« ils se conforment au présent siècle. » Ils marchent dans ses sentiers, agissent d'après ses maximes, cherchent son approbation, et en reçoivent leur récompense. Le signe suivant montre combien ils sont loin d'être renouvelés dans l'esprit de leur entendement, et jusqu'à quel point ils sont les esclaves des hommes : c'est qu'ils ont presque autant de honte de s'acquitter de certains devoirs méprisés du monde que de commettre des fautes de nature à les déshonorer. Combien leur dignité d'esprit si vantée diffère d'une résolution vraiment sainte et de la noblesse de sentiments du chrétien ! Combien de gens, sur l'intégrité desquels on peut se reposer dans les circonstances ordinaires, qui abhorrent la pensée d'une action basse et honteuse, comme on dit, et qui éprouveraient une confusion presque aussi grande, s'ils étaient surpris accomplissant quelque acte de piété, que s'il s'agissait d'une action déshonorante, d'une fourberie ! Combien qui

braveraient la mort sur un champ de bataille par un principe d'honneur, mais qui, quoique bien éloignés de vouloir trahir la cause de leur Dieu, n'ont cependant pas assez de courage pour rendre un culte au sein de leur famille au grand Créateur et Conservateur des hommes ! De telles personnes peuvent savoir la fin qui les attend, et toucher du doigt la justice de leur condamnation, exprimée par ces paroles de notre Sauveur : « Quiconque aura eu honte de moi et de mes paroles parmi cette nation adultère et pécheresse, le Fils de l'homme aura aussi honte de lui, quand il sera venu environné de la gloire de son Père avec les saints anges (Marc, VIII, 38). »

Il y a des gens marqués à un coin différent, qui cherchent l'estime publique, surtout par une apparence de religion et de piété, et par l'accomplissement des devoirs contenus dans la première table de la loi : la Parole de Dieu et l'expérience de tous les jours mettent hors de doute

l'existence de telles personnes. « Ce peuple, dit le Seigneur, s'approche de moi de sa bouche et m'honore de ses lèvres ; mais leur cœur est fort éloigné de moi (Matth., XV, 8). » Je mets à part, soit dans ce cas, soit dans le précédent, le cas d'une hypocrisie profonde, intentionnelle et avouée. N'y a-t-il pas, d'ailleurs, plus d'une âme qui, en s'acquittant de ses devoirs religieux, montre qu'elle a surtout en vue l'acquisition ou la conservation de l'estime publique ? Ces âmes ne sont pas déterminées par une conviction intérieure et personnelle de l'excellence et de la nécessité de la piété ; mais elles ont, dès leur jeunesse, entendu parler de la religion avec déférence, et vu traiter avec respect les personnes pieuses. De là vient qu'elles envisagent comme honteux plutôt que comme criminel un oubli complet des devoirs religieux, et qu'elles croient nécessaire à leur caractère et à leur crédit de montrer qu'elles y attachent un certain prix. Ces motifs, comme beaucoup d'autres, ont

une influence puissante, quoique leur action soit insensible, et quand viennent s'y ajouter des convictions imparfaites de péché, ils peuvent produire une régularité remarquable dans les exercices de la religion, bien que le cœur soit encore, en somme, adonné au monde. A quelque âge, dans quelque situation qu'on remarque une application constante et sérieuse à obéir aux lois de Christ, on trouvera que, dans plus d'un cas, cette piété-là n'est qu'une aveugle imitation de celle d'autrui, et qu'elle est due au désir d'obtenir quelque titre à une bonne réputation et à l'estime du présent siècle. Partout où il y a plus de piété réelle, elle est plus sujette à être simulée. Partout où les chrétiens manifestent avec le plus de puissance la sincérité de leur foi, ils sont toujours aussi chargés du poids accablant des chrétiens de profession. Partout où les serviteurs de Dieu jouissent de l'estime publique, il ne manque jamais de ces chrétiens du beau temps qui suivent

Christ pendant qu'il y a de l'honneur à confesser son Nom, mais qui n'ont pas appris cette partie de son service qui consiste à porter sa croix et à souffrir son opprobre. Notre Sauveur a bien dépeint leur caractère sous l'image de la semence qui tombe dans des endroits pierreux : « Celui qui a reçu la semence dans des lieux pierreux, c'est celui qui écoute la parole, et qui la reçoit aussitôt avec joie ; mais il n'a point de racine en lui-même, c'est pourquoi il n'est que pour un temps ; de sorte que dès que l'affliction ou la persécution surviennent à cause de la parole, il est aussitôt scandalisé (Matth. , XIII , 20 , 21). »

3. Il y a encore un troisième caractère, différent des deux premiers, où l'on peut remarquer un changement tout extérieur et imparfait. Celui que j'ai en vue ici résulte de principes religieux, mais est dominé par un esprit d'esclavage et de crainte servile. Il est souvent difficile d'être, selon l'expression des Ecritures, un bon dispensateur de la Parole de vérité. Il

est difficile de signaler à la fois les erreurs par lesquelles les hommes se font illusion à eux-mêmes et prennent l'ombre pour la réalité, et de les avertir avec assez de sagesse pour que les personnes sérieuses ne soient pas alarmées, et ne voient pas leur paix et leur joie troublées par des craintes inutiles ou dépourvues de fondement. Peut-être y a-t-il peu de sujets où cette difficulté soit plus grande que dans celui-ci. Je demande à Dieu que, pour l'amour de Christ, il me rende capable d'exposer la vérité, de telle sorte qu'elle convainque et réveille ceux qui ont jusqu'ici édifié avec du « mortier mal lié, » et qu'elle ajoute paix et consolation à ceux qui se sont retirés vers le refuge pour embrasser l'espérance qui leur est proposée.

Pour peu qu'il y réfléchisse, chacun de nous conviendra qu'il importe de s'occuper des personnes comprises dans cette troisième catégorie. Il en est plusieurs qui ne trouveraient pas leur place dans l'une des

deux classes précédentes. Après l'examen le plus impartial, leur conscience leur rendra le témoignage qu'elles ont en vue quelque chose de meilleur que leur bien-être actuel et leur simple intérêt, ou que l'estime du monde. La pensée d'une éternité produit souvent sur elles une profonde impression; elle exerce une influence sensible et considérable sur leur conduite, et constitue un mobile entièrement distinct de l'amour du monde. Elle les pousse à pratiquer le devoir là même où les regards humains ne peuvent atteindre, et, par conséquent, elles ne peuvent croire que l'encens des hommes soit leur but suprême. Ne sont-ils pas nombreux, ceux qui gémissent ainsi sous l'esclavage de la peur, c'est-à-dire ceux auxquels une conscience jusqu'à un certain point réveillée, dénonce la vengeance contre leurs transgressions de la loi de Dieu? Les dispensations de la Providence leur font envisager avec effroi la puissance divine; ils savent qu'ils ne peuvent vivre toujours, et la pensée de ce

qu'ils deviendront après la mort les fait trembler. Eh bien ! dira peut-être le lecteur, est-ce là quelque chose de si mauvais ? Non, tant que leur crainte est celle de pécheurs vraiment repentants. Mais, ici, les deux routes se séparent, si je puis ainsi dire : l'homme vraiment repentant est conduit au chemin de la paix par la connaissance qu'il a de la culpabilité du péché, de la grâce de Dieu et du grand fondement de l'espérance d'un pécheur ; son cœur est réellement changé, et placé sous l'influence de l'amour de Dieu, auquel il obéit comme à son législateur, auquel il se soumet comme à son Seigneur, et sur lequel il se repose comme le lot de son héritage. D'autres, au contraire, en s'abstenant de certains péchés, que leur conscience leur reproche avec plus de clarté et de sévérité, en accomplissant d'une manière formaliste certains devoirs religieux, s'efforcent d'atténuer leurs craintes, de poser les fondements d'une paix incertaine, et, s'il est possible, d'acheter, au

prix d'un grand sacrifice, le droit d'éviter l'enfer. Non-seulement la crainte demeure en eux, mais encore elle les gouverne ; ils se font un système légal d'obéissance et de propre justice, ce qui ne les empêche pas de porter très-impatiemment le joug. Ce n'est pas du cœur et pour lui-même qu'ils haïssent le péché, mais c'est par crainte de brûler éternellement pour l'avoir commis. Ils ont frayeur de Dieu bien plus qu'ils ne l'aiment, parce qu'ils savent qu'ils ne peuvent lui résister. Ce n'est pas avec plaisir qu'ils entrent à son service ; ils ne s'en réjouissent pas comme de leur objet de prédilection, mais ils gémissent comme sous un pesant fardeau. Leur cœur et leurs affections sont donnés aux attrait du présent siècle, mais ils s'appliquent en quelque mesure aux devoirs que la religion impose, parce qu'ils savent qu'ils ne peuvent posséder le monde à toujours ; ils se plient donc aux exigences de la piété, parce qu'ils les trouvent encore préférables à la misère éternelle.



Il serait inutile de démontrer l'existence de personnes de ce caractère ; si j'en ai bien esquissé les traits , on les reconnaîtra sans peine , car elles abondent partout. N'y a-t-il pas beaucoup d'âmes qui peuvent à juste titre se soupçonner de n'être pas mues par un principe plus élevé que la crainte de la colère divine ? Ne le voit-on pas clairement à la manière indolente , lâche , froide dont vous remplissez vos devoirs ; à la répugnance , au chagrin que vous éprouvez à vous séparer du péché , et aux fréquentes rechutes que vous faites ? Votre piété n'est-elle pas intermittente et variable ? Ne se relève-t-elle pas et ne s'affaisse-t-elle pas en raison des signes visibles de la présence et de la puissance de Dieu ? N'avez-vous pas tremblé sur un lit de maladie ou dans quelque autre moment de danger ; ne vous êtes-vous pas alors humilié devant Dieu ? n'avez-vous pas crié pour obtenir du secours , et promis de vous amender ? Et puis votre résolution n'a-t-elle pas faibli lorsque vous

avez été délivré, et votre zèle n'a-t-il pas varié en raison de la proximité ou de l'éloignement supposés du danger ? Une telle conduite n'est-elle pas évidemment l'effet de la peur, et ne peut-on pas appliquer à tous les cas semblables ces paroles du Psalmiste : « Quand il les mettait à mort, alors ils le recherchaient ; ils se repentaient, et ils cherchaient le Dieu fort dès le matin, et ils se souvenaient que Dieu était leur rocher, et que le Dieu fort et souverain était celui qui les délivrait. Mais ils faisaient beau semblant de leur bouche, et ils lui mentaient de leur langue ; car leur cœur n'était point droit devant lui, et ils ne furent point fidèles à son alliance (Ps. LXXVIII, 34-37). »

Je crois qu'il est de la plus haute importance de démontrer, d'une manière claire et convaincante, que l'obéissance ou les observances religieuses qui n'ont pas de motif plus élevé que la crainte ne sont, ni agréables à Dieu, ni une preuve suffisante du renouvellement du cœur. Plusieurs passa-

ges des Ecritures et la nature même des choses nous l'enseignent bien évidemment. Cela ressort de toutes les déclarations déjà citées et de beaucoup d'autres où il est fait mention de l'inclination du cœur et de la volonté, inclination qui n'a aucun rapport avec une obéissance forcée. Le grand commandement de la loi, qui est aussi le sommaire de tous les devoirs que la religion impose, le montre incontestablement : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu, de tout ton cœur, et de toute ton âme, et de toute ta force, et de toute ta pensée (Luc , X , 27). » J'en dis autant de ce que l'Évangile nous présente comme le premier de ses commandements et la plus pressante de ses obligations : « Parce que la charité de Christ nous unit étroitement, tenant ceci pour certain, que si un est mort pour tous, tous aussi sont morts, et qu'il est mort pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus dorénavant pour eux-mêmes, mais pour Celui qui est mort et ressuscité pour eux (2 Cor., V , 14 , 15). » C'est

dans le même sens que l'apôtre Jean dit : « Et nous avons cru l'amour que Dieu a pour nous. Dieu est amour, et celui qui demeure dans l'amour demeure en Dieu et Dieu en lui (1 Jean, IV, 16). » Nous voyons encore que l'Écriture établit une opposition absolue entre l'esprit d'une âme vraiment convertie à l'Évangile et un esprit d'esclavage ou de crainte. « Car vous n'avez point reçu un esprit de servitude pour être encore dans la crainte ; mais vous avez reçu l'esprit d'adoption, par lequel nous crions : Abba, Père (Rom., VIII, 15). » Le même apôtre dit encore à Timothée : « Car Dieu ne nous a pas donné un esprit de timidité, mais de force, de charité et de prudence (2 Tim., I, 7). » La nature même des choses démontre cette vérité avec une égale évidence. Ce qui provient uniquement ou principalement de la crainte ne saurait être une marque du changement que Dieu accepte, parce que, à proprement parler, un changement qui se présente avec de tels symp-

tômes n'est aucunement réel ou intérieur. Les manifestations du péché sont limitées ou contenues par un pouvoir supérieur, mais l'inclination au péché est toujours la même. C'est un principe universellement admis que, quel que soit l'effet de la contrainte sur un agent quelconque, cet agent ne revêt par là aucun caractère de moralité. Le glaive qui commet un meurtre et celui qui exécute la justice méritent également un blâme ou une louange, ou plutôt ne méritent rien, ni l'un ni l'autre. Un voleur découvert, contraint de restituer ce qu'il aurait pris, ou chargé de chaînes de manière à ne pouvoir plus voler, ne devient point par là un honnête homme. Le cas est absolument le même pour ceux qui, dans l'accomplissement de leurs devoirs religieux, sont sous l'empire de la crainte, bien que cette crainte soit celle de leur Juge tout-puissant. Un exemple pris parmi les hommes nous rendra sensible cette vérité. Si quelqu'un a l'intention de nuire à autrui, mais que, par

suite de la prudence de son ennemi ou des menaces par lesquelles celui-ci l'a effrayé, il n'ose pas exécuter son projet, pour qui doit-on le tenir, si ce n'est pour un méchant frustré dans ses mauvais desseins ? Quel père ou quel maître sera satisfait de l'obéissance d'un enfant ou d'un serviteur qui montrera clairement qu'il hait ses commandements et gémit sous son autorité ? Il est vrai que l'homme, ne pouvant juger avec certitude que d'après l'apparence, l'appréciation des sentiments intimes doit être placée hors du ressort de tout gouvernement humain. Sur la terre, nous ne pouvons pas faire des lois pour punir l'intention ; mais, plus nous reconnaissons cette impossibilité, mieux nous comprenons ce que les intentions méritent, et ce qu'elles recevront de Dieu, auquel appartient de connaître et de juger les secrets de tous les cœurs. J'ajouterai seulement que la nature du bonheur préparé aux enfants de Dieu dans la vie à venir fait sentir avec force l'insuffisance

d'un changement déterminé par la crainte. Ce bonheur est purement spirituel et parfaitement saint : il consiste dans la connaissance de Dieu, dans l'exercice de notre amour pour lui, dans la conformité à sa nature et dans l'exécution de sa volonté. Ceux qui sont dominés par la crainte, qui n'ont pas d'amour pour Dieu, mais seulement le désir d'éviter sa colère, reconnaîtront certainement qu'encore qu'il leur fût possible d'échapper à l'enfer, ils ne méritent pas ni ne sont capables de partager les occupations des bienheureux et de goûter le bonheur du ciel. Si les commandements de Dieu leur sont un fardeau sur la terre, sa présence immédiate leur serait un fardeau encore plus insupportable dans les cieux. De tout cela, j'espère qu'il résulte évidemment que certains principes religieux peuvent former un caractère qui, s'il n'est que le fruit de la peur, ne constitue pas ce changement qui est nécessaire au salut.

Afin de pénétrer plus avant dans cette

partie du sujet, et pour empêcher toute méprise et toute fausse application, je crois absolument nécessaire de faire une ou deux observations. Permettez-moi donc de vous faire remarquer qu'il faut distinguer soigneusement la crainte servile décrite ci-dessus avec cette crainte respectueuse à laquelle l'enfant de Dieu est toujours tenu, afin qu'il ne perde pas de vue son Père qui est dans les cieux. Touchant la première espèce de crainte, il est dit : « Il n'y a point de crainte dans la charité, mais la parfaite charité bannit la crainte; car la crainte cause de la peine; or, celui qui craint n'est pas accompli dans la charité (1 Jean, IV, 18). » A mesure que l'amour de Dieu a le dessus, cette première espèce de crainte disparaît; mais la seconde est si loin d'être détruite qu'elle s'accroît plutôt. Celle-ci n'est autre chose qu'une vénération profonde pour la grandeur et la gloire indicibles de Dieu, et particulièrement pour sa sainteté, sentiment qui devrait amener toute créature à se prosterner de-

vant lui. Dans la vision d'Esaië les armées célestes nous sont dépeintes comme vivement affectées par la vue des perfections divines. « L'année en laquelle mourut le roi Hozias, je vis le Seigneur séant sur son trône haut et élevé, et ses pans remplissaient le temple. Les séraphins se tenaient au-dessus de lui, et chacun d'eux avait six ailes; de deux ils couvraient leur face, et de deux ils couvraient leurs pieds, et de deux ils volaient. Et ils criaient l'un à l'autre et disaient : Saint, saint, saint est l'Eternel des armées : tout ce qui est dans toute la terre est sa gloire (Esaië, VI, 13). » Ce sentiment peut et doit être accompagné en nous de la crainte du châtement encouru par le péché, et cette crainte elle-même doit provenir du sentiment de la sainteté de Dieu, de la pureté de sa loi et de la justice de sa vengeance. Chez l'irrégénéré, au contraire, la crainte de Dieu a pour base unique l'effroi de sa puissance qui est un de ses attributs naturels : c'est comme les efforts d'un esclave enchaîné

qui « se mord la langue de douleur , » qui est mécontent de l'équité de la loi qu'il a transgressée, et qui ne peut admettre la justice de la sentence dont il redoute l'exécution.

Il n'y a pas d'incompatibilité absolue entre la crainte et l'amour qui ont pour objets les attributs correspondants de Dieu, sa majesté et sa grâce. Le chrétien peut et doit croître dans le sentiment de la présence divine, dans une crainte respectueuse de la majesté de Dieu, et ainsi avoir de plus en plus frayeur de pécher; en même temps il doit croître aussi dans la paix et la sérénité de l'âme, dans une foi pleine de confiance et d'abandon à la fidélité et à la grâce de Dieu, tout comme, au contraire, quelques pécheurs croissent à la fois en présomption et en timidité. La plupart du temps, ils agissent sans réflexion ni retenue, et pourtant, à certaines époques, ils se montrent en quelque sorte agités par la terreur. Quoiqu'il arrive souvent qu'une grande méchanceté cautérise la cons-

cience et endurecisse le cœur, on a vu les plus grands pécheurs être en proie aux frayeurs les plus terribles (1). Ainsi ne confondons jamais des choses si opposées que la crainte du Dieu vivant accompagnée d'un assentiment intérieur et cordial à ses commandements, et cette obéissance ou cette retenue forcée qui le fait envisager comme un tyran sévère et qui fait trembler à la pensée de sa colère. Il faut remarquer encore que, quoique la crainte servile doive être soigneusement distinguée de celle qui provient de l'amour filial et du sentiment du devoir, on trouve souvent, même chez de vrais chrétiens, une certaine proportion d'esprit d'esclavage, quoique, au fond, ces fidèles obéissent à un principe meilleur. Il n'y a là rien d'étonnant puisqu'ils ne sont sanctifiés qu'en

(1) Nous savons que Néron, quoique adonné aux plus grands crimes, était cependant si poltron qu'il courut, un jour d'orage, se cacher sous un lit.

partie. En eux se trouvent encore de puissants restes de divers péchés, et surtout un défaut très-blamable de confiance et de foi. Qu'ils sont nombreux, ceux dont la paix est troublée, ceux dont les bras tombent de découragement par une crainte excessive du dernier ennemi, de la mort ! Combien serait restaurant pour eux le souvenir du but de la venue du Seigneur, ce but étant de « délivrer tous ceux qui, par la crainte de la mort, étaient assujettis toute leur vie à la servitude (Hébr., II, 15). » J'espère faire quelque chose qui leur soit agréable en donnant à la fin de cette section quelques marques auxquelles ces âmes puissent juger si c'est la crainte de l'esclave qui prédomine chez elles, oui ou non.

1. Ainsi donc, chrétien, votre frayeur de la colère à venir est-elle ou non étroitement liée au sentiment de la culpé du péché ? Voyez-vous une liaison nécessaire et une influence réciproque entre ces deux choses ? Redoutez-vous la colère à venir comme l'effet du péché, et le péché comme

la juste cause de la colère? Ne trouvez-vous rien à redire dans la liaison qui existe entre ces deux choses? Reconnaissez-vous devant Dieu que vous êtes coupable, et confessez-vous que vous êtes sans excuse? Le péché vous paraît-il vraiment haïssable en lui-même, et le malheureux penchant qui vous y entraîne est-il habituellement un fardeau pour vous? Le croyant peut dire avec l'apôtre Paul : « La loi donc est sainte, et le commandement est saint, juste et bon; ce qui est bon m'est-il devenu mortel? Nullement; mais le péché, afin qu'il parût péché, m'a causé la mort par le bien, afin que le péché fût rendu par le mal excessivement péchant; car nous savons que la loi est spirituelle : mais je suis charnel, vendu au péché (Rom., VII, 12-14). » Chez ceux que domine la crainte, il n'y a pas un juste sentiment de la culpabilité du péché; on y trouve plutôt un penchant à l'atténuer, à le justifier, et des efforts habituels pour l'oublier ou le cacher. Le crime est encore

doux , quoique le châtimeut soit terrible. Les personnes dont je parle sont mécontentes de trouver Dieu si saint , si juste et si puissant. Pour elles son gouvernement est arbitraire, sa loi trop sévère, son cœur implacable ; au lieu de changer de dispositions, elles préféreraient que Dieu modifiât sa volonté.

2. La crainte de Dieu vous repousse-t-elle de sa présence , ou bien excite-t-elle en vous un puissant désir de réconciliation et de paix ? La crainte servile, n'étant pas douée d'une vue exacte des compassions de Dieu, ne l'aperçoit qu'à travers le prisme de la terreur, et s'en fait un objet d'aversion. C'est précisément le premier effet du péché. Ce fut le cas d'Adam qui , dès qu'il eut perdu son innocence , s'enfuit pour se cacher , lorsqu'il entendit la voix de Dieu retentir dans le jardin. Les hommes de Beth-Sémès exprimèrent le même sentiment à l'occasion d'une manifestation extraordinaire de la puissance de la sainte jalousie de Dieu. « Alors ceux de Beth-

Sémès dirent : Qui pourrait subsister en la présence de l'Éternel, ce Dieu saint ? et vers qui montera-t-il en s'éloignant de nous (1 Sam., VI, 20) ? » Simon-Pierre semble avoir eu la même pensée lorsqu'il fut saisi d'étonnement à la vue du pouvoir et de la divinité de son Maître. « Et quand Simon-Pierre eut vu cela, il se jeta aux pieds de Jésus, en lui disant : Seigneur, retire-toi de moi, car je suis un homme pécheur (Luc, V, 8). » Cette disposition se manifeste chaque jour chez plusieurs personnes dominées par la crainte. Le culte qu'on doit à Dieu leur est pénible, son service leur est un fardeau, sa présence leur est redoutable : ils se tiennent donc à distance autant qu'ils le peuvent ou qu'ils l'osent. Leur paix et leur tranquillité d'esprit viennent surtout de ce qu'ils se perdent de vue, et qu'ils s'occupent d'objets tout différents.

Aucun signe ne manifeste plus sûrement la nature et l'influence d'une crainte servile que celui-ci. Chacun de ceux qui

sont conduits par elle voit tous les exercices de la religion sous un jour sombre et triste; quand il prend sur soi d'en accomplir les devoirs sacrés, c'est une tâche lourde et ennuyeuse qu'il entreprend: il se réjouit de s'en être acquitté comme un jeune bœuf d'être débarrassé du joug. Les vrais chrétiens, au contraire, quoique retenus par la crainte du péché, ne peuvent se réjouir nulle part qu'auprès de Dieu; ils n'osent prendre leur repos dans la créature, mais ils disent avec Job: « Voilà, qu'il me tue, je ne laisserai pas d'espérer en lui (Job, XIII, 15); » ou avec le psalmiste David: « L'Eternel mandera de jour sa gratuité, et son cantique sera de nuit avec moi, et je ferai requête au Dieu fort qui est ma vie (Ps. XLII, 8). » Rien ne les soulage jusqu'à ce qu'ils contemplent la grâce divine, et qu'ils obtiennent une humble espérance de réconciliation et de paix.

3. Si la crainte de la colère de Dieu vous plonge dans la détresse, le sentiment de sa

faveur vous donne-t-il, en revanche, paix et consolation ? Ceci aussi est une marque au moyen de laquelle on peut distinguer ceux qui n'ont d'autre religion que celle de la crainte, d'avec ceux chez qui cette crainte n'existe que pour lutter contre un meilleur principe. Beaucoup de gens s'abstiennent de pécher et remplissent certains devoirs parce qu'ils y-sont contraints par la peur : ceux-là reconnaîtront facilement quel est le principe de leur vie, en ce qu'ils sont totalement étrangers à la paix et à la joie de Dieu. Il est vrai que ce ne sont pas ces biens qu'ils recherchent. Jamais, jusqu'à maintenant, ils n'ont fait de la faveur de Dieu l'objet de leurs désirs les plus ardents. Leur foi va juste assez loin pour les faire trembler, et, quoique froids et rétifs, ils voudraient bien, par une espèce de composition et par un certain degré d'obéissance, détourner d'eux la colère divine. La froideur et la contrainte percent à travers toutes leurs observances, et ils sont disposés à mettre en doute la

réalité des joies qu'on trouve en Dieu et dans la communion avec lui , parce qu'ils y sont eux-mêmes complètement étrangers. Tous les vrais enfants de Dieu , au contraire , quoique gémissant ou tremblant sous le sentiment de son déplaisir , éprouvent avec non moins d'énergie le besoin de son amour. La vue de sa face réconciliée leur cause plus de joie et de bonheur que la plus grande abondance de blé ou de vin. Sous les coups du châtiment le plus sévère, au lieu de fuir sa présence , ils disent avec Job : « Oh ! si je savais comment le trouver, j'irais jusqu'à son trône, j'exposerais mon droit devant lui , et je remplirais ma bouche de preuves (Job , XXIII , 3, 4.) » On ne peut donner à ces deux espèces de crainte de noms plus convenables que celui de *crainte filiale* à l'une , et celui de *crainte servile* à l'autre ; car grande est la différence entre l'enfant qui craint le déplaisir d'un père qu'il aime sincèrement, et l'esclave qui redoute la colère d'un tyran implacable dont il abhorre le service.

SECT. IV. — *Cette figure : « Si quelqu'un n'est né de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu, » et d'autres expressions semblables dont se sert la sainte Ecriture nous donnent à entendre que c'est d'un changement surnaturel qu'il est question.*

Quand je dis que ce changement est surnaturel, cela signifie que l'homme ne peut l'accomplir par ses propres forces, sans un secours supérieur ou divin. Comme nous sommes *par nature* dans un état d'inimitié et d'opposition avec Dieu, nous ne pouvons, de *nous-mêmes*, le changer ou le surmonter. L'exercice de notre raison, l'éloquence de nos semblables, l'application de tous les motifs moraux de toute espèce seront sans résultat, tant que l'opération spéciale de l'Esprit et de la grâce de Dieu manquera. L'apôtre Jean décrit ainsi ceux qui croient au nom de Christ : « Ils ne sont point nés du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais ils sont nés de Dieu (Jean,

1, 13). » L'apôtre Paul, à son tour, s'exprime ainsi : « Il nous a sauvés, non par des œuvres de justice que nous eussions faites, mais selon sa miséricorde, par le baptême de la régénération et le renouvellement du Saint-Esprit (Tite, III, 5). » Aucune partie de la doctrine évangélique n'est accueillie avec plus d'aversion, ou repoussée avec plus de violence, par l'homme naturel que celle-ci. Elle nous donne une idée si humiliante de notre caractère et de notre état spirituels, elle est si directement opposée à l'orgueil et à la bonne opinion de soi-même, que nul ne peut la recevoir véritablement, jusqu'à ce qu'il ait fait la salutaire expérience de son efficace. C'est pourtant cette *folie de la prédication*, cette partie de la prédication généralement estimée plus folle encore que les autres, que Dieu a le plus remarquablement bénie pour le salut des âmes. Je m'efforcerai donc de démontrer, d'une manière aussi claire et aussi convaincante que je le pourrai, que telle est la doctrine des

saintes Ecritures ; puis je tâcherai de répondre aux principales objections qu'on avance ordinairement contre elle.

Combien n'y a-t-il pas de passages de la Bible qui parlent, non-seulement de notre état de misère, mais encore de notre complète impuissance avant la conversion ! Ainsi l'apôtre Paul écrit aux Ephésiens : « Il vous a vivifiés, vous qui étiez morts dans vos fautes et dans vos péchés (Eph. , II, 1). » Et ailleurs : « Dieu, qui est riche en miséricorde, par sa grande charité de laquelle il nous a aimés, lors, dis-je, que nous étions morts en nos fautes, il nous a vivifiés ensemble avec Christ, par la grâce duquel vous êtes sauvés (Eph., II, 4, 5). » Dans son épître aux Colossiens, il redit les mêmes choses : « Lorsque vous étiez morts dans vos offenses et dans le prépuce de votre chair ; il vous a vivifiés ensemble avec lui, vous ayant gratuitement pardonné toutes vos offenses (Col. , II, 13) » Le lecteur doit savoir que, dans nombre d'autres passages, la même vérité

est présentée par le moyen des mêmes figures ou de figures semblables, telles que la cécité, les ténèbres, la dureté du cœur. Rarement on fait assez attention à la force de ces expressions. Souffrez donc que je vous pose cette question : Avez-vous foi aux saintes Ecritures ? est-ce d'après elles que vous formez vos convictions, sans partialité, sans prévention ? Alors vous devez recevoir comme une vérité, que l'homme, dans son état naturel, ne peut rien faire de lui-même pour son salut, sans l'assistance d'un secours supérieur. Si le langage de l'Ecriture a quelque sens ou quelque convenance dans les mots, nous ne pouvons éviter de nous rendre aux déclarations formelles qu'elle renferme. Que peut-il y avoir de plus fort, que de nous dire que nous sommes morts dans nos péchés ? Qu'y a-t-il de plus incapable d'action, que celui qui est entièrement privé de vie ? Mais, afin de rendre toute exception impossible, la chose est affirmée en termes clairs et explicites. sans aucune figure, par la

bouche même de notre Sauveur : « Nul ne peut venir à moi , si le Père , qui m'a envoyé , ne le tire ; et moi , je le ressusciterai au dernier jour. » Il est écrit dans les prophètes : « Ils seront tous enseignés de Dieu. Quiconque donc a écouté le Père et a été instruit par lui , vient à moi (Jean , VI, 44, 45). » Ezéchiél, chap. XVI, v. 4-6, représente sous l'image d'un enfant abandonné et méprisé l'état naturel de Jérusalem. On y voit rassemblées toutes les circonstances qui peuvent indiquer un état misérable, abject, pitoyable et dénué de tout secours, ou qui peuvent nous faire sentir que notre délivrance est une œuvre manifeste de grâce et de puissance. Ces déclarations de l'Écriture m'amènent à d'autres encore, où la même vérité est exposée dans tout son jour : je veux parler de celles qui désignent le véritable agent de ce grand changement, et qui célèbrent l'efficace de sa force. Comme dans notre texte il est affirmé que, « si quelqu'un n'est né de nouveau, il ne peut entrer, au

royaume de Dieu, » de même dans d'autres passages il est dit des vrais croyants qu'ils sont « nés de Dieu, nés d'en-haut, nés de l'Esprit. » La puissance que Dieu exerce pour la rénovation d'un pécheur est décrite avec des expressions empruntées au langage usité pour raconter la création du monde : « Car nous sommes son ouvrage, étant créés en Jésus-Christ pour les bonnes œuvres, que Dieu a préparées, afin que nous marchions en elles (Eph., II, 10). — Si donc quelqu'un est en Christ, il est une nouvelle créature; les choses vieilles sont passées; voici, toutes choses sont faites nouvelles (2 Cor., V, 17). » Relisez, dans l'Ancien-Testament, les prophéties qui annoncent une abondante effusion du Saint-Esprit pour les temps de l'Évangile; elles décrivent avec clarté l'influence surnaturelle de Dieu. Ainsi le prophète Esaïe dit : « Je répandrai des eaux sur celui qui est altéré, et des rivières sur la terre sèche; je répandrai mon Esprit sur ta postérité, et ma bénédiction sur ceux qui sortiront

de toi ; et ils germeront comme parmi l'herbage, comme les saules auprès des eaux courantes (Esaïe, XLIV, 3, 4). »

En parlant du même sujet, le prophète Ezéchiel dit : « Je répandrai sur vous des eaux nettes, et vous serez nettoyés ; je vous nettoierai de toutes vos souillures et de toutes vos idoles. Je vous donnerai un nouveau cœur ; je mettrai au-dedans de vous un esprit nouveau ; j'ôterai de votre chair le cœur de pierre, et je vous donnerai un cœur de chair ; et je mettrai mon Esprit au-dedans de vous ; je ferai que vous marcherez dans mes statuts, et que vous garderez mes ordonnances et les ferez (Ezéch., XXXVI, 25-27). »

Qu'on ne trouve pas ennuyeuses les nombreuses citations des Ecritures que je viens de faire. Ce n'est pas d'une chose de peu d'importance qu'il s'agit, et, certainement, il n'est rien moins que commun de la croire du cœur. Mais maintenant, appuyés que nous sommes sur le témoignage de Dieu, nous pouvons affirmer que la

régénération est l'œuvre du Saint-Esprit. Je ne voudrais fonder cette vérité sur aucune autre preuve. Puisque nous sommes à la place de Dieu, que nous portons son message et que nous parlons en son nom, nous ne devons rien affirmer que nous ne puissions fonder sur un « ainsi a dit l'Éternel. » Mais, après l'avoir fait, je crois pouvoir observer combien l'état visible du monde concorde exactement avec les déclarations de l'Écriture à ce sujet. Je pense qu'il ne sera ni mal à propos, ni inutile, de signaler la répugnance profonde que les hommes éprouvent à recevoir cette vérité et à se l'appliquer. Ne voyons-nous pas tous les jours maintes personnes douées de facultés distinguées et de grandes capacités naturelles rester cependant aveugles quant à leurs devoirs envers Dieu et au salut de leurs âmes ? Telles qu'elles sont nées, telles elles demeurent, se montrant en toute occasion, « intelligentes pour mal faire, et stupides pour bien faire. » Que de preuves ne donnent-elles pas souvent de l'influence

et de la puissance qu'exercent sur elles les habitudes du péché! Que de fois n'arrive-t-il pas que leur attachement au péché en général, ou à quelque péché particulier, est si fort, qu'à cause de lui ils n'ont aucun égard à leurs intérêts temporels et éternels, tandis que, en même temps, des personnes de talents très-inférieurs, éclairées par l'Esprit et sanctifiées par la grâce de Dieu, tiendront ferme contre les tentations les plus dangereuses, et se conserveront pures de la souillure qui règne dans le monde par la convoitise? C'est ce que notre bien-aimé Seigneur admirait comme une face ou une manifestation de la souveraineté et de l'insondable sagesse de son Père céleste. « En ce même instant, Jésus se réjouit en esprit et dit : Je te loue, ô Père! Seigneur du ciel et de la terre, de ce que tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents, et que tu les as révélées aux petits enfants; il est ainsi, ô Père! parce que telle a été ta bonne volonté (Luc, X, 21). »

Quoique les avantages d'une éducation distinguée soient très-précieux , il est de toute évidence qu'ils sont loin d'être toujours efficaces. Quelquefois , ceux qui jouissent longtemps de l'instruction salutaire et de l'exemple édifiant de maîtres et de parents pieux , n'en demeurent pas moins dans une espèce d'insensibilité morale.

Quelquefois encore , on remarque des personnes placées depuis longtemps sous l'influence du ministère le plus propre à éclairer et à réveiller , dont le cœur reste pourtant aussi dur que la meule d'un moulin.


L'état spirituel des auditeurs habituels de l'Évangile est certainement de nature à affliger souvent le fidèle et à le conduire à méditer sérieusement sur la profondeur des conseils de Dieu. Qu'on me permette donc d'adresser quelques paroles à ceux de mes lecteurs qui pourraient être mis au rang des âmes jusqu'ici fermées dont je viens de parler : Plusieurs d'entre vous ne



sont-ils pas pour eux-mêmes, comme pour les autres, une énigme indéchiffrable ? Ne vous signale-t-on pas souvent, et le plus clairement possible, le danger que vous courez ? Ne vous décrit-on pas exactement, d'après les symptômes les plus irrécusables, le péril de votre situation ? Ne met-on pas sous vos yeux votre devoir et votre intérêt, de manière à ce que vous ne puissiez, ni contredire, ni répliquer ? Et cependant, après tout, les résolutions faibles et temporaires que vous avez pu former sont demeurées sans résultat réel ou durable. Cela n'atteste-t-il pas la vérité de cette déclaration des Ecritures : « Qui est donc Paul et qui est Apollos, sinon des ministres par lesquels vous avez cru, selon que le Seigneur a donné à chacun ? J'ai planté, Apollos a arrosé ; mais c'est Dieu qui a donné l'accroissement. Or, ni celui qui plante, ni celui qui arrose, ne sont rien, mais Dieu qui donne l'accroissement (1 Cor., III, 5-7). »

Négliger tout-à-fait les lois de Dieu est

une faute très-grave et un oubli dangereux, car il mène tout droit à une fausse sécurité et à un aveuglement complet ; et, cependant, j'ai souvent pensé que la situation de plusieurs de ceux qui y font attention est encore plus alarmante. Ne voit-on pas souvent des ivrognes de profession, des joueurs déterminés, dans la maison de Dieu ? Plusieurs de ceux qui la fréquentent ne marchent-ils pas dans les convoitises de l'impureté ? D'autres ne retiennent-ils pas, sans les restituer, des biens injustement acquis ? Ni la mort qui s'approche, ni la colère de Dieu, ni le feu de l'enfer, ne peuvent effrayer ces malheureux. Nous avons donc raison de dire avec l'Apôtre . « Que si notre Évangile est encore voilé, il ne l'est que pour ceux qui périssent, savoir pour les incrédules dont le Dieu de ce siècle a aveuglé les entendements, afin que la lumière de l'Évangile de la gloire de Christ, lequel est l'image de Dieu, ne leur resplendît point (2 Cor., IV, 3, 4). »



Remarquons encore combien les avertissements de la Providence sont méprisés en général, lors même que la nature en est si terrible et le sens si clair, qu'on croirait qu'ils ne peuvent manquer de produire leur effet que dans le cas d'une obstination absolue. Les pécheurs peuvent ne pas entendre la Parole de Dieu et s'abstenir de toute lecture ou de toute conversation qui pourrait placer l'éternité sous leurs regards ; mais Dieu les visite dans leurs familles ou dans leurs personnes, et ils ne peuvent éviter ses dispensations redoutables de justice par lesquelles il plaide sa cause jour par jour. La jeunesse et la beauté ne sont-elles pas rapidement entraînées au tombeau ? le grand et le noble ne sont-ils pas bientôt humiliés dans la poussière ? la sensualité et les débauches, l'impureté et les convoitises n'ont-elles pas tué leurs victimes, et n'en ont-elles pas fait des monuments qu'elles ont comme chargés d'inscriptions morales pour tous les siècles ?

Combien de temps s'est-il écoulé depuis que ces paroles du prophète Osée furent prononcées : « La fornication , le vin et le moût leur ôtent l'entendement ; » et depuis que Salomon disait d'une prostituée : « Elle a fait tomber plusieurs blessés à mort, et tous ceux qu'elle a tués étaient forts. Sa maison est le chemin du sépulcre, qui descend aux cabinets de la mort (Prov., VII, 26, 27). »

Mais quoique des écrivains non inspirés aient dit la même chose aussi bien que Salomon , même quoiqu'elle soit évidente pour tous les hommes , sont-ils pour cela devenus sages ? ont-ils évité les sentiers du destructeur ! Non ; nous pouvons, avec justice, dire de notre époque ce que David disait il y a plusieurs siècles : « Ce chemin qu'ils tiennent leur tourne à folie, et néanmoins leurs successeurs prennent plaisir à leurs enseignements (Ps. XLIX, 13). » Rien, non , rien ne les changera, jusqu'à ce que l'Esprit de Dieu , par son action, réveille leur conscience, contraigne



puissamment leur volonté, et renouvelle leur cœur.

Ainsi, il demeure constant, d'après ce que nous venons de dire, que la nouvelle naissance est un changement surnaturel : elle est l'effet de la puissance de Dieu, l'œuvre du Saint-Esprit. Je me suis donné beaucoup de peine pour établir cette vérité, parce que je suis persuadé que, jusqu'à ce qu'elle soit vraiment acceptée, il ne peut se faire qu'un changement apparent où n'entre pour rien l'action de la puissance divine. Maintenant, nous avons à défendre cette doctrine contre les objections qu'elle peut soulever, et à repousser les abus qu'on prétendrait en faire découler.

Plusieurs adoptent pour eux-mêmes, et mettent quelquefois en avant, l'objection mentionnée par l'apôtre Paul, en ces termes : « Or tu me diras : Pourquoi se plaint-il encore ? car qui est celui qui peut résister à sa volonté (Rom., IX, 19). » Ces paroles résument certainement toutes les objections qu'on ait jamais élevées ou qu'on

élèvera jamais contre la thèse que nous soutenons , et j'y fais la courte réponse de l'Apôtre lui-même : « Mais plutôt , ô homme , qui es-tu , toi qui contestes contre Dieu ? » Cette objection ne fait que créer ou supposer une incompatibilité entre deux choses que Dieu a clairement établies et liées étroitement l'une à l'autre dans sa Parole , c'est-à-dire entre la nécessité de la puissance divine pour la régénération , et la nécessité d'employer les moyens propres à amener cette régénération.

On pourrait exprimer encore ces deux choses, en disant que, tant que notre péché demeure, nous sommes en état d'inimitié avec Dieu , et nous repoussons sa grâce. Je n'ai pas honte d'avouer qu'il m'est impossible , je crois même probable qu'il est impossible , à tout esprit fini , de déterminer les limites qui séparent la dépendance et la libre activité dans la créature. Cependant, nous ne devons jamais oublier que Dieu est le seul « qui puisse tirer le pur de l'impur , » et que « tous

ont péché et sont privés de la gloire de Dieu.» Nous savons que « Dieu sera trouvé juste quand il parle, et pur quand il juge ; » c'est pourquoi il repousse avec mépris l'accusation qu'on voudrait lui faire d'être l'auteur du péché. « Quand quelqu'un est tenté, qu'il ne dise point : Je suis tenté de Dieu ; car Dieu ne peut être tenté par le mal, et aussi ne tente-t-il personne (Jacq., I, 13). »

Afin que nous en fussions plus certains, il a voulu nous le confirmer par serment : « Je suis vivant , dit le Seigneur l'Eternel, que je ne prends point plaisir à la mort du méchant, mais plutôt que le méchant se détourne de sa voie et qu'il vive. Détournez-vous, détournez-vous de votre méchante voie ; et pourquoi mourriez-vous, ô maison d'Israël (Ezéch., XXXIII, 11) ? » La liaison entre cette vérité et la précédente est nettement exposée dans le passage suivant : « Vous ne voulez point venir à moi pour avoir la vie (Jean, V, 40). »

Peut-être aussi en est-il qui abusent de cette doctrine en s'en faisant un oreiller de paresse et de négligence. Au moins ils prétendent s'en faire une excuse ou un palliatif de leur mépris pour la piété. Mais c'est en tirer des conséquences directement contraires à celles que l'Écriture nous enseigne avec bien plus de raison d'en tirer, quand elle dit : « Travaillez à votre salut avec crainte et tremblement ; car c'est Dieu qui produit en vous le vouloir et l'exécution, selon son bon plaisir (Phil., II, 12, 13). »

La première conclusion ne serait juste que pour les démons qui, sachant la sentence de condamnation qui les attend, ne peuvent maintenant « que croire et trembler ; » mais elle serait parfaitement injuste et un effrayant mépris de la grâce pour ceux auxquels est offert un salut gratuit. Ce qui se fait maintenant par le ministère de l'Évangile contribuera finalement à fermer toute bouche et à réduire cette excuse criminelle à un éternel silence.

Supposez un pécheur devant le tribunal du jugement, où il présente pour lui cette défense : J'étais entièrement au pouvoir de la corruption, il m'était impossible de faire quoi que ce fût de moi-même. — Ne lui sera-t-il pas répondu tout naturellement : Où as-tu appris cela ? — Dans les saintes Ecritures. — Et les mêmes Ecritures ne t'ont-elles pas dit aussi : « Je ne jetterai point dehors celui qui viendra à moi. C'est pourquoi il peut sauver à plein tous ceux qui s'approchent de Dieu par lui; crois au Seigneur Jésus-Christ, et tu seras sauvé ? » — Mais je ne pouvais concilier certains enseignements de l'Ecriture avec d'autres. — Et qu'y a-t-il là d'étonnant ? Prétends-tu justifier ta rébellion contre les commandements les plus catégoriques, parce que tu ne pouvais comprendre parfaitement ce qui est dit touchant la domination absolue et la souveraineté de Dieu ? — Disons-nous donc bien que, si nous sommes de nous-mêmes entièrement incapables d'opérer le

changement de nos cœurs, « rien n'est impossible à Dieu. » C'est lui qui les créa une première fois, et il peut les créer de nouveau.

D'après la conviction de notre incapacité propre, on pourrait croire qu'il ne nous reste autre chose à faire que d'avoir recours le plus humblement et le plus instamment possible à Celui qui possède abondamment le pouvoir et la grâce. L'état naturellement déplorable et désespéré des pécheurs ne doit cependant pas les soustraire aux exhortations qui leur sont adressées dans l'Écriture, et, par conséquent, ne peut pas davantage les affranchir de l'obligation du devoir. Voici une exhortation exprimée au moyen d'images expressives qui met à nu le fondement du devoir. « C'est pourquoi il est dit : Réveille-toi, toi qui dors, et te relève d'entre les morts, et Christ t'éclairera (Eph., V, 14). » D'où il est très-évident que l'impuissance morale, cette conséquence de la chute sous la-

quelle les pécheurs vivent aujourd'hui, n'a pas pour effet de détruire la responsabilité du pécheur, la convenance des exhortations à la pratique du devoir, ou la nécessité de travailler à son salut.

Mais que disons-nous ? Hélas ! le sujet même de ces lignes nous fournit une preuve nouvelle de l'aveuglement, des préjugés et de l'obstination des pécheurs. Ils se condamnent eux-mêmes, car ils ne tiennent pas la même conduite dans des cas tout semblables. Ils se gardent bien de mener si mal les affaires de cette vie. Celui qui laboure son champ et qui y jette la semence n'a pas la puissance d'unir un grain à une motte de terre ; il n'est pas même capable de comprendre comment cela se fait. Il ne peut pas davantage le faire pousser, ni même le faire avancer d'un seul pas dans la route étonnante qu'il parcourt pour arriver à la moisson, et qui se compose de la mort de la semence, de sa résurrection en herbe, et de son progrès gra-

duel sous cette forme nouvelle jusqu'à ce qu'il parvienne à sa pleine maturité. Aurait-il pour cela raison de dire : Quant à moi, je n'y puis rien; c'est, du commencement à la fin, un effet de la puissance divine; et Dieu peut aussi facilement susciter une moisson en certain lieu et tout-à-coup, que je sème ou non, qu'il le peut, après avoir employé pendant longtemps, dans ce but, l'influence combinée de la terre et des saisons; par conséquent, je m'épargnerai la fatigue et la peine du labour, et j'attendrai patiemment ce qu'il plaira à Dieu de m'envoyer?

Un tel langage ne serait-il pas, de l'aveu de tous, une pure extravagance? et serait-on moins insensé de tourner la grâce de Dieu en dissolution? Croyez-moi : l'avertissement suivant est aussi raisonnable et aussi nécessaire dans son adaptation aux choses spirituelles qu'il le serait quant aux choses temporelles : « Ne vous abusez point : on ne se moque point.

de Dieu ; car ce que l'homme aura semé il le moissonnera aussi. C'est pourquoi celui qui sème à sa chair moissonnera aussi de la chair la corruption ; mais celui qui sème à l'esprit moissonnera aussi de l'esprit la vie éternelle (Gal., VI, 7, 8).»

CHAPITRE II.

En quoi consiste proprement le changement en question : quels sont les principaux caractères auxquels on peut le reconnaître, et les principaux effets qui en découlent.

Socr. I. — *En quoi consiste proprement le changement appelé régénération.*

Jusqu'ici j'ai cherché, en faisant quelques remarques générales, à prémunir le lecteur contre une manière défectueuse et fautive d'envisager la religion. Nous faisons maintenant un pas de plus, et je vais essayer de décrire, le plus exactement possible, le changement qui s'opère chez tous les vrais enfants de Dieu, sans exception, quel que soit d'ailleurs le moyen mis en œuvre pour cela, ce qu'il y a, dans le caractère et les dispositions, dans la vie et la conduite du « régénéré, » qui le dis-

tingue d'avec « l'irrégénéré. » J'omets ici, à dessein, la diversité des voies dont peut se servir la providence souveraine de Dieu pour opérer ce changement, et les différents degrés de perfection où il peut atteindre, réservant tout cela pour en faire l'objet d'une portion distincte de ce traité.

Afin d'entamer ce sujet avec toute la netteté et la simplicité désirables, je ferai remarquer, dès l'abord, que la raison et le but du changement qui nous occupe est de réparer la perte que l'homme a éprouvée par la chute. Lors de sa création, l'homme fut fait à l'image de Dieu, en connaissance, en justice et en sainteté, en sorte qu'il jouissait d'une communion constante avec lui. Il ne concourait pas seulement à la gloire de Dieu par cette soumission naturelle et nécessaire à la domination divine, dans laquelle toutes les créatures ont été, sont, et seront toujours, mais par choix et par inclination, son devoir et son plaisir étant invariablement une seule et même chose. Par la chute, par une seule trans-

et de glorifier Dieu, et que tout autre but soit subordonné à celui-là ; 2^o que l'âme se repose en Dieu comme dans son plus sûr refuge, et qu'elle préfère habituellement sa faveur à toute autre jouissance. J'essaierai maintenant de jeter un peu de lumière sur ces deux points, dans l'ordre où je les ai nommés.

1^o Notre premier but doit être de servir et de glorifier Dieu, et toute autre considération doit être subordonnée à celle-là.

Toutes choses ont été créées au commencement et sont conservées chaque jour pour la gloire de Dieu ; c'est à cette gloire, c'est-à-dire à l'exercice et à la manifestation des perfections divines, qu'elles aboutiront certainement à la fin. Les penchants et la volonté de toute créature intelligente doivent concourir à ce grand but de la création. D'après l'Écriture et la raison, le premier devoir de l'homme est de « donner à l'Éternel la gloire due à son nom. » C'est là, je ne l'ignore pas, ce que le monde, qui gît dans le mal, ne peut, ni compren-

dre, ni goûter. « L'homme animal ne comprend point les choses qui sont de l'Esprit de Dieu, car elles lui sont une folie ; et il ne peut même les entendre, parce qu'elles se discernent spirituellement (1 Cor. , II, 14). » Nous ne devons aucunement en être surpris, car le premier péché de l'homme, et maintenant encore tout péché, consiste essentiellement à se soustraire à la fidélité due à Dieu, et à refuser de se soumettre à sa volonté.

Le langage de tout cœur irrégénéré et celui de la vie de tout pécheur est : « Nos lèvres sont à nous ; qui est seigneur sur nous ? » Mais l'homme renouvelé par la régénération a reconnu son entière dépendance de Dieu, la légitime domination de son Créateur, et l'obligation imposée à toutes les créatures de concourir en toute manière à sa gloire, et de se soumettre sans réserve à sa volonté. La vue de l'excellence et des perfections infinies de la nature divine l'a convaincu que cette obligation est très-juste et très-raisonnable.

Il est persuadé que chaque fois que nous préférons notre volonté à celle de Dieu, nous nous permettons une usurpation criminelle sur les droits inaliénables du grand Créateur et souverain Maître de toutes choses. Ainsi, la régénération communique ce principe nouveau, et le revêt d'une force suffisante pour obtenir et pour conserver la prééminence, en sorte que la volonté lui soit constamment assujettie. Chacun peut aisément discerner, d'après la conduite des hommes dans ce monde, les opérations et les effets de ce principe d'avec ceux d'un principe contraire. L'homme irrégénéré cherche son propre bonheur avant tout : c'est à être satisfait qu'il vise constamment. Tel est le motif, le seul motif qui lui fait préférer une action à une autre. C'est ce qui le détermine dans le choix d'une vocation, d'un plaisir, d'un ami. Ses actes religieux ne proviennent pas d'un choix libre et cordial, mais de la crainte d'un châtement pire encore que les exigences de la religion. Celle-ci lui est une gêne, et le

loi de Dieu lui paraît dure et sévère. On peut décrire sommairement l'état de l'homme naturel, en disant qu'il a oublié sa dépendance à l'égard de Dieu, qu'il l'a détrôné pour s'honorer, s'aimer et se servir à la place de Dieu. Les divers points de vue sous lesquels l'Écriture nous présente notre état et notre caractère avant ou après la conversion en font foi. Cela résulte très-clairement de la première condition que le Sauveur requiert de ses disciples, qui est le renoncement à soi-même : « Alors Jésus dit à ses disciples : Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, et qu'il se charge de sa croix et qu'il me suive (Matth., XVI, 24). » Tous ceux qui sont accessibles au sentiment de leurs devoirs et de leurs obligations en tant que créatures, sont prêts à dire, non des lèvres seulement, mais du cœur : « Seigneur, tu es digne de recevoir gloire, honneur et puissance ; car tu as créé toutes choses : c'est par ta volonté qu'elles existent et qu'elles ont été créées (Apoc.,

IV, 11). » Il faut remarquer l'impression de ces paroles, lorsqu'elles sont prononcées par conviction. Les saints considèrent Dieu, non-seulement comme l'Être suprême dont l'infinie grandeur mérite la crainte, mais comme l'Être absolument saint et parfait, qui, par conséquent, doit être adoré et servi. Ils croient que tous ses commandements sont justes à tous égards. Ils connaissent, ils sentent leur corruption, ils confessent qu'elle est une injustice, ils gémissent souvent et profondément contre cette loi de leurs membres qui fait la guerre à la loi de Dieu dans leur entendement, et, pour l'ordinaire, par la grâce de Dieu, ils lui résistent avec vigueur.

Peut-être un lecteur attentif aura-t-il remarqué que je n'ai rien dit encore de l'intérêt considérable que nous avons à servir Dieu. La raison en est que, dans un cœur régénéré, le sentiment du devoir est certainement indépendant de toute considération d'intérêt. Où ce ne serait pas le cas, même en supposant que l'espe-

la récompense ou la crainte du châtement puisse porter à l'obéissance, le changement n'aurait eu lieu que dans la vie, et non dans le cœur ; en même temps, comme il ne dériverait pas d'un principe intérieur, il ne serait ni soutenu ni durable. Certainement, on ne peut douter que notre véritable intérêt ne soit inséparable de notre devoir, en sorte qu'en se cherchant soi-même on se perd ; et cependant, le sentiment du devoir doit passer avant tout : autrement le devoir change de nature, ou, pour mieux dire, il cesse d'exister.

Honorer Dieu dans son cœur, et le servir dans sa vie, est donc le premier et le plus vif désir de celui qui est né de nouveau. C'est ce qui n'est pas, ce qui ne peut pas être pour quiconque est encore dans son état naturel.

Avant de passer au second point compris dans la régénération, il ne sera pas mal à propos de faire une observation qui, je l'espère, aura un très-grand poids, pen-

dant que l'objet en est encore présent à l'esprit du lecteur. Les pages qui précèdent donnent facilement à comprendre pourquoi les mondains ont une tendance si prononcée à la propre justice, tandis que les hommes vraiment pieux éprouvent une forte répulsion pour cette illusion qui perd les âmes. Ce phénomène paraît étrange à plusieurs, et j'avoue qu'il m'a souvent paru tel avant que j'eusse bien compris ce sujet. Je m'étonnais que ceux qui évidemment ne sont pas des plus scrupuleux en morale, et qui ont le moins de quoi se vanter à cet égard, soient cependant les admirateurs et les défenseurs déclarés de la justification par les œuvres, et qu'ils méprisent la doctrine de la grâce de Dieu. La solution de cette difficulté est pourtant facile et naturelle. Les mondains ne sentent pas convenablement l'obligation naturelle et indéclinable où ils sont de glorifier Dieu dans leurs pensées, leurs paroles et leurs actions, et, par suite, tout ce qu'ils font en religion, ils le regardent

comme méritoire , et ils pensent qu'il leur est incontestablement dû quelque chose pour cela. S'ils ont vécu avec sobriété , régularité et décence , surtout s'ils ont été stricts et ponctuels dans l'observance des formes du service divin , ils trouvent étrange que Dieu ne soit pas obligé (pardonnez l'expression) de récompenser leurs bonnes œuvres. L'obéissance à Dieu leur est pénible ; ils ne s'y soumettent que dans l'espoir d'être récompensés, ou , du moins, de n'être pas affligés pour l'avoir négligée , et ainsi ils ne savent qu'insister sur son mérite.

De l'autre côté , ceux qui sont nés de Dieu se rappellent que le devoir de toute créature raisonnable est d'aimer Dieu de tout son cœur et de consacrer toutes ses forces et toutes ses facultés au service de son Créateur. Ils sont persuadés que celui qui le ferait sans faute ne ferait que ce qui est juste et équitable , et n'acquerrait par là aucune espèce de mérite. Mais quand ils considèrent de combien de péchés

ils sont encore entachés, combien ils sont éloignés d'être, en toute circonstance, à hauteur de leur devoir, c'est la grâce qu'ils implorent, et non pas des récompenses. Ils s'écrient volontiers avec le Psalmiste : « O Eternel ! si tu prends garde aux iniquités, Seigneur, qui est-ce qui subsistera ? Mais il y a pardon par devers toi afin que tu sois craint (Ps. CXXX, 3, 4). Résumons ce qui précède : L'obéissance forcée que plusieurs rendent à la loi divine ils l'envisagent comme une dette que Dieu contracte envers l'homme, au lieu qu'une obéissance véritable doit être envisagée comme le paiement d'une dette contractée par l'homme envers Dieu. Ainsi il demeure constant que l'imperfection même de notre obéissance accroît notre disposition à concevoir et à exagérer la valeur, et à nous y confier.

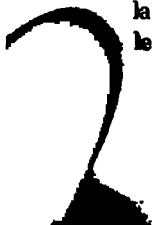
SECT. II. — *La seconde chose contenue dans un changement salutaire, c'est que l'âme se repose en Dieu comme dans son plus sûr appui, et qu'elle préfère habituellement sa faveur à toute autre jouissance.*

Ici, je prierai le lecteur de prendre garde, non-seulement au sens et à la substance de cette proposition, mais aussi à la place que je lui ai assignée. Il faut d'abord que notre esprit soit consacré à Dieu, et que la considération de son honneur et de sa gloire soit notre plus vif intérêt et notre fil conducteur. Il faut que Dieu soit, si je puis ainsi dire, réintégré dans ses droits primitifs, que sa domination et son trône lui soient rendus, et que la créature soit réduite à se soumettre et à obéir.

L'homme régénéré acquiesce donc sincèrement à la volonté de Dieu, qu'il regarde comme une source de consolation, et il prise singulièrement sa faveur, qui lui paraît

meilleure que la vie. Ceci ne précède pas le sentiment du devoir, dont il est même très-distinct, mais il s'y appuie et en découle. Quand une âme sanctifiée a vu l'excellence et la gloire infinie de Dieu, elle l'aime par-dessus tout, elle lui est entièrement dévouée, elle trouve aussi en lui ses délices suprêmes. Elle est convaincue que ceux-là, et ceux-là seuls sont heureux, desquels l'Eternel est le Dieu, et que ceux qui demeurent loin de lui périront certainement.

Dans son état naturel, et par une conséquence directe du péché, le pécheur fuit loin de Dieu, rempli de crainte et d'aversion pour sa présence. Mais l'âme renouvelée le désire et retourne à lui; elle ressent un malaise qui ne peut disparaître, un besoin qui ne peut être apaisé que par la connaissance du pardon et le sentiment de l'amour de Dieu. L'Écriture emploie les termes les plus énergiques pour exprimer la fervente ardeur de l'affection que ressent le fidèle : « Comme le cerf brâme après le



courant des eaux, ainsi mon âme soupire ardemment après toi, ô Dieu ! Mon âme a soif de Dieu, du Dieu fort et vivant. Oh ! quand entrerais-je et me présenterais-je devant la face de Dieu (Ps. XLII, 1, 2) ! Ta gratuité est meilleure que la vie ; mes lèvres te loueront. Et ainsi je te bénirai durant ma vie, et j'élèverai mes mains en ton nom. Mon âme est rassasiée comme de moelle et de graisse, et ma bouche te loue avec un chant de réjouissance (Ps. LXIII, 3-5). »

Le service de Dieu et le bonheur qu'on y trouve doivent être traités ensemble. Ils exercent l'un sur l'autre une influence réciproque. On peut difficilement distinguer une application consciencieuse à servir et à glorifier Dieu d'avec une obéissance servile, inspirée par la crainte qu'imprime le pouvoir de Dieu autrement que par ce signe : c'est que la première est indissolublement unie à la jouissance de Dieu, comme étant l'objet de choix du cœur et le centre de ses affections. D'autre part, il est difficile de distinguer un attachement

à Dieu comme à notre portion et à la source de notre bonheur d'avec le marché intéressé d'un mercenaire religieux autrement qu'à ceci : c'est que le premier vient à la suite du sentiment de l'honneur suprême dû à Dieu pour son excellence infinie, qu'il est fondé sur ce sentiment, qui en est même le résumé.

Ce service raisonnable sera donc rendu avec une paix et un plaisir inexprimables, et la toute-suffisance de Dieu sera l'appui inébranlable de la sécurité et du bonheur de ceux qui ont mis en lui leur confiance. Nous voyons souvent ces deux dispositions se manifester ensemble et se fortifier réciproquement dans le langage et dans l'expérience des saints dont parle l'Écriture. Avec quelle ferveur d'esprit, avec quelle inimitable force et quelle beauté de style David ne s'exprime-t-il pas à ces deux égards ! Quelquefois, il s'abandonne complètement, avec tout ce qui lui appartient, au service et à la disposition de Dieu. D'autres fois, son âme se glorifie en

Dieu , et tressaille de bonheur et de paix à l'ombre de la protection divine : « Mon âme, tu as dit à l'Éternel : Tu es le Seigneur (Ps. XVI, 2). — L'Éternel est la part de mon héritage et de mon breuvage, tu maintiens mon lot. Les cordeaux me sont échus dans des lieux agréables, et un très-bel héritage m'a été accordé (Ps. XVI, 5, 6). »

Souvent , ces deux sentiments sont même si intimement unis , que nous hésitons si nous devons prendre le langage des écrivains inspirés dans le sens d'une déclaration du devoir ou dans celui d'une expression de bonheur ; par exemple , dans les paroles suivantes : « Je chanterai à l'Éternel durant ma vie ; je psalmodierai à mon Dieu pendant que j'existerai. Ma méditation lui sera agréable , et je me réjouirai en l'Éternel (Ps. CIV, 33, 34). »

Nous voyons, surtout dans quelques-uns de ces passages , pleins de vie , où le cœur épanoui du Psalmiste invite toute créature à se joindre à lui pour louer Dieu , com-

bien il était pénétré du sentiment de l'honneur et du respect qui lui sont dus : « Bénissez l'Éternel, vous ses anges puissants en vertu, qui faites son commandement, en obéissant à la voix de sa Parole. Bénissez l'Éternel, vous toutes ses armées, qui êtes ses ministres faisant son bon plaisir. Bénissez l'Éternel, vous toutes ses œuvres, par tous les lieux de sa domination. Mon âme, bénis l'Éternel (Ps. CIII, 20-22). »

Ici, il est facile de voir combien le cœur naturel diffère du cœur régénéré, combien l'homme renouvelé dans l'esprit de son entendement diffère de tout autre, quel que soit son caractère, quel que soit le but qu'il se propose. Notre *petit catéchisme* a été créé, qu'on pourrait difficilement dire mieux. Nous y lisons : « L'homme fut créé afin qu'il glorifiât Dieu et qu'il jouît de lui éternellement. »

Toute personne irrégénérée place, sous une forme ou sous une autre, son bonheur suprême en quelque chose qui n'est pas Dieu.

En cela seulement, tous les inconvertis sont d'accord, quoique les diverses manières par lesquelles le monde sollicite leurs affections, les différents degrés d'ardeur qu'ils mettent à le poursuivre, et les moyens variés qu'ils emploient ou dont ils abusent pour le posséder, soient si nombreux, qu'il serait impossible de les décrire, ni même de les énumérer. Quoiqu'il n'y ait qu'un seul Dieu, les idoles des nations sont innombrables. Il n'y a qu'un seul chemin qui mène à la paix, et, *s'il est négligé*, l'insuffisance de toutes les jouissances terrestres conduit les hommes à passer rapidement de l'une à l'autre, jusqu'à ce qu'une dernière expérience leur fasse sentir qu'elles ne sont toutes que vanité. Leur état est bien décrit dans ces paroles du Sage : « Seulement, voici ce que j'ai trouvé : c'est que Dieu a créé l'homme juste; mais ils ont cherché beaucoup de discours (Ecclés., VII, 29). » Il ne sera donc pas mal à propos de signaler, en passant, quelques-uns des traits principaux qui

constituent une différence entre le caractère d'un homme et celui d'un autre, quelques-uns des objets qui sollicitent une partie des affections et des soins des hommes, et qui leur font mépriser et oublier la *seule chose nécessaire*.

Beaucoup s'abandonnent sans retenue à l'attrait des plaisirs. Les passions et les appétits charnels les emportent avec une fureur qui ne connaît pas de frein. La convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la vie possèdent leurs affections; leur désir dominant est de satisfaire ces appétits autant que leur position et les circonstances où ils pourront se trouver les en rendront capables, ou que des convoitises rivales le leur permettront.

Cet état, qui est ordinairement celui d'un jeune homme non sanctifié et abandonné à lui-même à son entrée dans le monde, est bien décrit par le Sage dans l'énergique avertissement que voici : « Jeune homme, réjouis-toi en ton jeune âge, et que ton cœur te rende gai aux jours de ta

jeunesse , et marche comme ton cœur te mène , et selon le regard de tes yeux ; mais sache que , pour toutes ces choses , Dieu t'amènera en jugement (Ecclés. , XII, 1). »

Tel est le sentier de l'homme débauché , sans pudeur , et qui brave le ciel , qui jette loin de lui toute crainte de Dieu , qui rompt tout lien , qui « tire l'iniquité avec des cordeaux de vanité , et le péché comme avec une corde de chariot. »

Les cœurs de beaucoup d'autres sont adonnés au gain de ce siècle. Au lieu de faire de ce monde et des avantages qu'il nous présente un usage sobre et modéré , tel qu'il convient à des créatures mortelles , ils les considèrent comme leur patrimoine. Au lieu de n'y voir que des moyens pour arriver à un but plus élevé , ce qu'ils ont surtout en vue , c'est d'améliorer ou d'accroître leurs biens. Ils disent à l'or : Tu es mon refuge ; et au fin or : Tu es ma confiance. « Ils pensent que leurs maisons dureront à toujours , et leurs habitations

d'âge en âge. » Tel est souvent le péché de l'âge mûr ; et , afin que la folie du pécheur se montre plus éclatante , tel est souvent le sujet de répréhension et de scandale que présente la vieillesse , alors que l'absurdité de l'avarice est le plus sensible et le plus frappante. Qu'est-ce que de telles gens ont à faire de mépriser la légèreté de la jeunesse ou de haïr les sales réceptacles de la sensualité et des convoitises charnelles , tandis que leurs affections sont par-dessus tout attachées à ce monde , tandis qu'« ils bénissent l'avare , que l'Eternel a en détestation ? »

Souvent , une personne sérieuse éprouvera une indignation mêlée de compassion en entendant certaines personnes , aux yeux desquelles la pauvreté est le seul vrai crime dont on puisse accuser quelqu'un , plaider ouvertement pour leur attachement au monde et s'en glorifier , ou accueillir avec un sourire de mépris ceux qui leur disent que cela n'est que vanité. Quoique le résultat le plus fréquent de

l'expérience soit précisément de rendre sensible cette vanité, il est d'usage de ne l'envisager que comme un lieu commun de prédication : la représenter, c'est, pense-t-on, une partie de notre tâche ; mais cette maxime, utile à notre profession, est inapplicable en pratique. Que toute personne qui pense ainsi sache, qu'elle le veuille ou non, que, quelque modérée et sobre qu'elle soit quant aux plaisirs des sens, quelque diligente, active et heureuse qu'elle soit dans ses affaires temporelles, « si elle n'est pas née de nouveau, elle ne peut voir le royaume de Dieu. » Et afin que de telles âmes ne se séduisent pas elles-mêmes, mais qu'elles connaissent, au moins en partie, en quoi consiste la régénération, qu'elles lisent en entier et qu'elles pèsent ce passage de l'apôtre saint Jean : « N'aimez point le monde, ni les choses qui sont au monde ; si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui (1 Jean, II, 15). »

D'autres encore marchent dans les sen-

tiers de l'ambition. L'orgueil et la vaine gloire sont les idoles devant lesquelles ils s'inclinent. On peut ranger les personnes de cette espèce en plusieurs classes très-distinctes. L'orgueil, qu'on peut appeler la passion maîtresse de l'être humain, y occupe universellement la plus grande place. Il est à peine une situation où il ne se montre, à peine une circonstance dont il ne se fasse un instrument. Tous les avantages naturels du corps ou de l'esprit, qui mettent quelques hommes au-dessus de leurs semblables, tous les avantages de société, de nom, de richesse, de position et de charge, tous ceux qu'on a acquis, qu'ils soient intellectuels ou moraux, deviennent l'aliment de l'orgueil. Si quelques hommes s'efforcent, par des actions d'éclat, de se faire un nom dans le public, d'autres, quoique dans une sphère plus humble, sont sous l'influence habituelle du même désir. Pendant que les grands personnages prennent des villes et détruisent des royaumes pour s'acquérir un nom, d'au-

tres, d'un rang moins élevé, rivalisent avec tel ou tel quant à sa toilette, son ameublement, son équipage, ou tel autre objet à leur portée. Ceux même qui n'ont jamais fait une action digne de louange se montrent trop souvent dominés par l'ambition la plus détestable, par une malignité et une envie pleine de fiel envers ceux qui les surpassent ou les éclipsent. Nous pouvons aller plus loin encore, et nous avons de bonnes raisons de croire que, chez plusieurs, la culture de l'esprit, une application longue et assidue à l'étude, des efforts zélés et heureux pour avancer le bien public, ne doivent pas être attribués à une autre source, à un motif plus relevé que l'ambition.

J'ai cru ne pouvoir choisir de moyen plus sûr de jeter quelque lumière sur cette partie du présent traité que de présenter cette esquisse abrégée du caractère et des affections des hommes du monde. On en peut apprendre que le changement appelé régénération consiste proprement dans une con-

viction intérieure , profonde , de la vanité des plaisirs mondains de toute espèce , et dans la conviction que la faveur de Dieu et les jouissances qu'elle procure leur sont infiniment supérieures à tous. Quelque autre différence qu'on puisse trouver entre l'homme régénéré et celui qui ne l'est pas, celle-ci doit exister pour tout enfant de Dieu, du plus petit au plus grand, du plus pauvre au plus riche, du plus ignorant au plus savant, et du plus jeune au plus vieux. Tous doivent pouvoir dire avec le Psalmiste : « Plusieurs disent : Qui nous fera voir des biens ? Lève sur nous la clarté de ta face, ô Éternel ! Tu as mis plus de joie dans mon cœur, qu'ils n'en ont au temps que leur froment et leur vin ont été abondants. Je me coucherai , et je dormirai aussi en paix ; car toi seul, ô Éternel ! me feras habiter en assurance (Ps. IV, 6-8.) »

J'aurai plus tard l'occasion de développer plus au long l'influence comparative du désir de la faveur de Dieu ; mais, avant

de terminer cette section, je dois faire les deux remarques suivantes : 1^o que le fidèle envisage la faveur de Dieu comme absolument nécessaire à son bonheur ; 2^o qu'elle lui paraît parfaitement suffisante pour cela.

1. Celui qui est né de nouveau considère la faveur de Dieu comme absolument nécessaire à son bonheur : il voit le vide et la vanité de toute autre chose, même quand le monde lui sourit et que tout réussit au gré de ses désirs ; il ne s'abandonne pas à la joie qu'une ou toutes les prospérités temporelles peuvent donner. Il désirera par-dessus tout d'avoir part à cet amour que Dieu porte à son « peuple choisi, » d'avoir le droit, par promesse ou par alliance, d'user des bienfaits actuels de Dieu, et d'être favorisé de la protection spéciale de la Providence. Combien ces pensées sont contraires à celles de plusieurs qui ont le bruit de vivre, bien qu'ils soient morts ! Si le monde leur sourit, ils se donnent à lui avec empressement et

l'embrassent avec complaisance, tandis qu'ils n'éprouvent pour Dieu que froideur et indifférence. Peut-être, lorsqu'ils sont barcelés par des calamités extraordinaires, lorsqu'ils sont, par expérience, contraints d'avouer la vanité de la créature, peut-être alors crient-ils à Dieu pour en obtenir du secours. Mais quand l'aise et la prospérité reviennent, ils oublient bientôt ses œuvres ; leur condition présente les satisfait si bien qu'ils ne souffrent pas de l'absence de Dieu et ne redoutent plus sa colère. On voit clairement, par là, qu'en dépit des symptômes favorables qu'ils peuvent accidentellement présenter, ils sont avant tout et habituellement possédés de l'amour du monde et du désir de ses jouissances. Tout vrai chrétien, au contraire, sent que la faveur de Dieu lui est si absolument nécessaire, qu'il ne peut exister sans elle. Elle lui paraît plus nécessaire que les richesses, les honneurs ou les plaisirs, pour ne pas dire que la santé et que la vie elle-même : toutes choses qu'il estime, surtout parce

qu'elles sont des dons de la bonté divine, des marques de l'amour de Dieu, dont elles lui fournissent l'occasion d'avancer la gloire. Il est prêt à dire avec le Psalmiste : « Quel autre ai-je au ciel ? Or, je n'ai pris plaisir sur la terre en rien qu'en toi seul. Ma chair et mon cœur défaillaient ; mais Dieu est le rocher de mon cœur, et mon partage à toujours (Ps. LXXIII, 25, 26). »

2. Celui qui est né de nouveau considère la faveur de Dieu comme suffisant parfaitement à lui donner la paix et le bonheur ; c'est-à-dire, qu'il en est habituellement satisfait, l'envisageant comme sa portion, qu'il y ait, du reste, abondance ou disette quant aux biens extérieurs. La faveur de Dieu lui est absolument nécessaire, mais aucune autre chose ne l'est à ses yeux. Aucune jouissance terrestre séparée de cette faveur ne peut le satisfaire ; tandis que cette faveur lui suffit, quelle que soit sa condition extérieure. Je n'ai garde d'avancer que le plus petit murmure, le moind-

dre mouvement d'impatience ou de rébellion soient bannis du cœur de tout homme de bien. Celui chez qui cela aurait serait parfaitement saint. Je veux seulement, que tel est, pour l'ordinaire le caractère principal de l'homme régénéré. Il est intimement convaincu que le bonheur ne se trouve que là, et que ceux qui sont réconciliés avec Dieu et les hommes particuliers de son amour, sont dès maintenant et pour toujours parfaitement heureux. Il se plaint sérieusement, comme d'une faiblesse, de l'attachement qu'il éprouve encore pour les choses présentes et du chagrin immodéré qu'il ressent lorsqu'il est atteint par quelque-une des calamités de ce monde : il reconnaît que ce sont des péchés véritables. Il s'efforce de combattre, au moyen de la plénitude et de la toute-suffisance de Dieu, le vide que lui laisse après soi chaque appui terrestre qui lui va. Il possède, en quelque mesure, et aspire à posséder de plus en plus le caractère que décrivent les passages suiv

de l'Écriture : « Il n'en sera pas ainsi de ma maison envers le Dieu fort, parce qu'il a traité avec moi une alliance bien établie et assurée ; car c'est tout mon salut et tout mon plaisir (2 Sam., XXIII, 5). — Le figuier ne poussera point, et il n'y aura point de fruit dans les vignes; ce que l'olivier produit mentira, et aucun champ ne produira rien à manger; les brebis seront retranchées du parc, et il n'y aura point de bœufs dans les étables. Mais moi, je me réjouirai en l'Éternel, et je m'égaierai au Dieu de ma délivrance (Hab., III, 17-18). »

J'ai donc tâché, dans les pages qui précèdent, de montrer en quoi consiste directement et proprement le changement de la régénération. C'est précisément dans le renouvellement de l'image morale de Dieu dans le cœur ; et cette image, à son tour, consiste à l'aimer par-dessus tout, à le servir sans réserve, à faire de lui notre but suprême, à nous réjouir parfaitement en lui, comme dans notre souverain bien. Ce renouvellement n'est cependant que

commencé sur la terre. Il s'accomplit graduellement par les progrès de la sanctification, et sera dans sa perfection à la résurrection des justes. Aimer le Seigneur notre Dieu de tout notre cœur, de toute notre âme, de toute notre force et de toute notre pensée, tel est le sommaire de la loi morale. C'est le devoir de toute créature raisonnable, et, pour le remplir parfaitement, aucune partie de nos affections ou de nos actions ne doit être, en aucun temps et au moindre degré, appliquée au mal. Tel n'est le cas de personne, tant qu'il demeure dans son corps. La régénération est donc l'insertion d'un principe nouveau qui obtient la prédominance sur un principe opposé et qui dirige habituellement le croyant dans toute sa conduite. Chez ceux mêmes qui sont nés de nouveau auront lieu divers combats entre « la loi du péché qui est dans leurs membres, » et « la loi de Dieu qui est dans leurs entendements. » L'apôtre Paul s'en plaignait déjà, ainsi que nous le lisons dans le verset suivant :

« Ah ! misérable que je suis ! qui me délivrera du corps de cette mort (Rom. , VII , 27) ? »

Ce doit être une indicible consolation pour le chrétien de penser que la semence jetée dans son cœur par la grâce divine sera préservée par la puissance divine. Un Dieu plein de bonté ne souffrira, ni qu'elle soit étouffée par les mauvaises herbes , ni qu'elle soit détruite par l'influence du climat orageux de ce monde : elle sera , au contraire, transplantée là-haut, dans les régions plus douces de la paix et du bonheur.

SECT. III. — Des effets de la régénération , et de quelques-uns des signes principaux qui en montrent la réalité.

Je poursuis la tractation de mon sujet , et je me propose , pour cela , de mentionner quelques-uns des signes et des fruits principaux d'un changement salutaire. Nul doute qu'il ne fût aisé de s'étendre au long et au large sur cette matière, vu

qu'elle comprend toutes les marques d'une vraie piété adaptées à tous les caractères et à toutes les positions imaginables. Le cœur étant renouvelé, la vie sera nécessairement réformée, et la sainteté dans toute la conduite, sainteté qui renferme les devoirs de la piété envers Dieu et ceux de la justice et de la charité envers les hommes, en sera l'effet propre et naturel. Mais cela nous ouvrirait un champ trop vaste et trop général. Beaucoup d'écrivains y sont d'ailleurs entrés, et ont étudié particulièrement le jour nouveau sous lequel l'homme régénéré s'envisage et se comprend, ainsi que tout ce qui est en relation avec lui.

Je ferai donc observer, en peu de mots, que l'homme né de nouveau découvre sa nouvelle nature et sa nouvelle vie à une manière nouvelle de comprendre Dieu, soi-même, le monde, l'éternité, Jésus-Christ, le Sauveur des pécheurs, et tous ses commandements. Il voit Dieu sous un nouveau jour, soit à l'égard de sa grandeur,

soit à l'égard de sa bonté. Il est réellement et intimement persuadé de l'existence, de la présence, de la puissance et de la providence de Dieu, dont il doutait souvent auparavant. Tandis qu'alors, même ce qu'il croyait de Dieu ne faisait que rarement l'objet de ses pensées, maintenant il lui est presque impossible de jeter les yeux sur une chose, une personne, ou un événement quelconque, sans considérer sa relation avec Dieu. Quelle « redoutable majesté » une intelligence sanctifiée aperçoit dans cet Etre des êtres, comparative-ment à ce qu'elle en apercevait au temps de son ignorance ! quel éclat et quelle gloire resplendissent à l'œil ouvert à toutes les perfections divines ! surtout quelle vue étonnante et ravissante de la bonté et de l'amour divin ne se déroule-t-elle pas à ses regards ! Les méchants, étant gouvernés par l'amour-propre, se regardent comme libres de toute obligation envers Dieu. Leurs désirs dérégés ne leur permettent pas d'être jamais contents de ce qu'ils pos-

sédent, tandis que l'enfant de Dieu discerne et reconnaît la bonté infinie de son Créateur dans toutes ses grâces, de la moindre desquelles ils se sent indigne.

Il a une toute autre opinion de lui-même, de son caractère, de son état. Auparavant, il pensait être son propre maître, et regardait toute loi religieuse comme une contrainte dure et tyrannique; mais maintenant il voit que Dieu est son maître, il se souvient de son Créateur, il reconnaît ses obligations envers lui, il déplore ses transgressions passées. Le pécheur converti est souvent étonné, stupéfait, de sa conduite précédente. L'audace d'un pauvre criminel, d'un rebelle privé de tout secours, qui peut-être jurait, blasphémait ou se plongeait dans les excès et dans la débauche, le remplit d'étonnement. Il admire que le bras de Dieu ne l'ait pas arrêté dans sa course, et que, par quelque coup signalé, il n'en ait pas fait un monument éclatant de sa juste indignation. La consi-

dération de son état précédent le fait trembler et l'excite à reconnaître, d'une manière vive et profonde, les richesses de la grâce divine. Avec quel profond sentiment de cette vérité saint Paul ne s'exprime-t-il pas souvent en parlant de lui-même, « qui était auparavant un blasphémateur, un persécuteur et un oppresseur ; » et encore dans ce passage : « Cette parole est certaine et digne d'être entièrement reçue, que Jésus-Christ est venu au monde pour sauver les pécheurs, desquels je suis le premier (1 Tim., I, 13-15). »

Ces sentiments de l'homme converti se lient souvent à sa manière de voir le monde et les mondains, et ils en sont fortifiés. Maintenant le charme est rompu, les couleurs trompeuses sous lesquelles lui apparaissaient le monde et toutes ses jouissances ont disparu. Avec quelle ardeur ne les aimait-il pas jadis ! avec quelle vivacité ne les poursuivait-il pas ! combien ne les crut-il pas désirables !

Il portait envie à quiconque les possédait et qui, à ce qu'il croyait, ne pouvait manquer d'être parfaitement heureux. Mais à présent, il ne peut jamais séparer l'idée de richesse de celle de tentation, et il a souvent présent à la pensée l'effrayant changement de situation qu'éprouvent ceux qui vivent dans la pompe et la grandeur sur la terre, qui sont vêtus de pourpre et d'habits précieux, et qui se traitent somptueusement chaque jour, mais qui, en peu de temps, se voient précipités dans le feu de l'enfer. Autrefois, il estimait les personnes en raison de leur rang, de leur santé, de leur esprit et de leur génie ou de leurs autres avantages; mais maintenant un chrétien dans une chaumière lui paraît plus honorable et plus aimable qu'un incrédule dans un palais. Maintenant son cœur est attaché à tout serviteur de Christ, lors même qu'il serait méprisé du monde, desséché par la maladie ou déformé par la vieillesse, ou même sale et dégoûtant à force

de misère. Il découvre la beauté de ces excellents de la terre malgré les désavantages de leur position actuelle, et c'est en eux qu'il prend tout son plaisir.

Quant aux personnes dont les sentiments sont opposés aux siens, le pécheur repentant se rappelle fréquemment, le cœur navré de douleur, l'attachement passionné qu'il ressentait autrefois pour ses camarades de péché, et son amitié pour eux est changée en une tendresse pleine de compassion et de pitié à cause de leur misérable état.

L'homme régénéré voit l'éternité sous un nouveau jour. Auparavant les ombres et les vanités du temps exaltaient tellement ses pensées, remplissaient et occupaient tellement son esprit, qu'il pensait rarement à l'éternité et qu'il ne le faisait jamais sérieusement; mais maintenant son esprit en est souvent et fortement préoccupé; maintenant il aime à en mêler le souvenir à tout, à l'unir à tout, à soumettre à son influence tout

ce qu'il se propose comme but à atteindre. Maintenant la pensée de l'éternité se pose comme objet de foi pour corriger les fausses notions des sens, et pour s'opposer aux injustes prétentions que semblent élever les plaisirs terrestres et périssables de ce monde. Autrefois, les choses invisibles lui apparaissaient en quelque sorte comme précaires et fabuleuses ou de peu d'importance quand il s'agissait d'une détermination à prendre; mais maintenant les grandes réalités du monde à venir paraissent tellement à découvert, elles sont désormais d'un tel poids, qu'elles l'emportent de beaucoup sur toutes les choses créées, qui ne semblent plus qu'une plume placée dans l'autre bassin de la balance.

Arrêtons-nous ici un instant. Je supplie le lecteur de bien peser ces réflexions, que je ne puis passer sous silence. De quel intérêt n'est pas pour nous tous une éternité sans fin ! O sujet de toute importance ! quelles paroles l'épuiseraient ,

quelles pensées même en atteindraient les profondeurs ? Un bonheur qui durera pendant des siècles infinis ! une misère, une angoisse, un tourment qui n'auront jamais de terme ! Serons-nous tous, sans exception, répartis entre ces deux alternatives finales ? Oui ; le Juge suprême séparera les bons d'avec les méchants, et mettra les uns à sa droite et les autres à sa gauche. Ceux qui auront été sur la terre associés, concitoyens, compagnons d'armes, les amis les plus intimes et les parents les plus proches seront séparés, et se diront un long, un éternel adieu. Oh ! qu'elle est puissante cette déception du péché, qui parvient à cacher l'éternité aux hommes, alors même qu'ils meurent. Oh ! qu'il est inconcevable l'aveuglement de ceux qui oublient la vie à venir, pendant qu'ils habitent ces tentes d'argile, qui chancellent si souvent, qui se dégradent chaque jour, et qui bientôt tomberont en pièces et seront réduites en poussière ! Comment pouvons-nous ou-

blier que , dans peu de temps , « nous comparâtrons tous devant le tribunal de Christ ! »

L'homme régénéré envisage sous un jour tout nouveau Jésus-Christ, le grand et le seul Sauveur des pécheurs. Auparavant , Christ lui paraissait « sans forme ni beauté ; il n'avait rien qui fît que nous le désirassions. » Auparavant (c'est , hélas ! le cas d'un grand nombre de personnes), il haïssait , comme des absurdités , toutes les vérités relatives à la personne , au caractère et à l'office du Médiateur , ou bien il les méprisait comme des idées d'enthousiastes. Ce n'était pour lui que des incompréhensibilités affublées de grands noms , des contre-sens , un pur jargon ; ou bien , s'il était retenu par un certain respect pour elles , il n'éprouvait à leur égard que froideur et dégoût. Mais maintenant , le nom d'un Sauveur lui est « comme un parfum répandu (Cant. , I, 2). » Le langage le plus énergique est trop faible pour exprimer sa gratitude ou donner

essor à son amour. Pour lui, Christ « est blanc et vermeil, un porte-enseigne choisi entre dix mille. Tout ce qui est en lui est aimable (Cant., V, 10, 16). » Qu'elle est grande la différence qui existe entre le formaliste, qui se croit juste, et le pécheur repentant et humilié ! L'un, se reposant sur sa justice propre, connaît peu le prix d'un Sauveur ; l'autre, profondément pénétré du sentiment de ses péchés et pleinement convaincu de son absolue faiblesse, « regarde toutes choses comme lui étant nuisibles, en comparaison de l'excellence de la connaissance de Jésus-Christ son Seigneur, et il désire d'être trouvé en lui, ayant, non point sa justice qui est de la loi, mais celle qui est par la foi en Christ, c'est-à-dire, la justice qui est de Dieu par la foi (Phil., III, 8, 9). »

De plus, le pécheur né de nouveau envisage tout différemment les commandements de Christ. Auparavant, ils lui étaient un fardeau, mais maintenant

ils font ses délices. Auparavant, la sanctification du dimanche lui était aussi intolérable qu'un faix accablant, aussi désagréable que l'obscurité des ténèbres ; il regardait le jour du repos comme un temps de contrainte et de privation ; il aurait dit volontiers : « Quand sera passé ce mois, et nous débiterons le blé ? et quand sera passé ce sabbat, et nous mettrons en vente le froment (Amos, VIII, 5) ? » Mais maintenant, il l'appelle son plaisir, « le jour saint et honorable du Seigneur. » Maintenant, il est altéré des eaux vives, il révère, aime et désire la Parole de Dieu. Maintenant, c'est de bon cœur qu'il s'unit au saint Psalmiste, témoignant de sa brûlante affection pour la vérité et les commandements de Dieu, par ces expressions ferventes répandues dans ses écrits : « Oh ! combien j'aime ta loi ! c'est ce dont je m'entretiens tout le jour (Ps. CXIX, 97). — La loi de ta bouche m'est plus précieuse que mille pièces d'or ou d'argent (Ps. CXIX,

72). — Mon âme a soif de toi, ma chair te souhaite en cette terre déserte, altérée et sans eau, pour voir ta force et ta gloire, ainsi que je t'ai contemplé dans ton sanctuaire (Ps. LIII, 1, 2). — Je me suis réjoui à cause de ceux qui me disaient : Nous irons à la maison de l'Éternel. Nos pieds se sont arrêtés en tes portes, ô Jérusalem (Ps. CXXII, 1, 2) ! »

Qu'on me permette de terminer cette exposition générale de l'esprit et du caractère d'un homme régénéré, en indiquant certaines marques particulières au moyen desquelles on pourra ordinairement le discerner d'avec ses semblables non régénérés.

La nouvelle nature se manifeste par une grande humilité. Aucune disposition n'est, plus que l'orgueil, l'objet de la haine et du courroux divins : aucune, par conséquent, n'est plus aimable et plus nécessaire que l'humilité. Il nous est dit que « Dieu résiste aux orgueilleux, mais qu'il fait grâce aux humbles

(Jacq., IV, 6). » Il est encore écrit dans le prophète Esaïe : « Ainsi a dit Celui qui est haut et élevé, qui habite dans l'éternité, et duquel le nom est le Saint : J'habiterai dans le lieu haut et saint, et avec celui qui a le cœur brisé, et qui est humble d'esprit, afin de vivifier l'esprit des humbles, et afin de vivifier ceux qui ont le cœur brisé (Es. LVII, 15). » L'orgueil fut le péché qui fit déchoir les anges de leur gloire et de leur bonheur. Il paraît avoir eu la principale part dans le premier péché de l'homme, et l'on peut dire, en général, qu'il constitue le trait dominant du caractère d'un pécheur : avant que celui-ci puisse éprouver un changement salutaire, avant qu'il puisse estimer ou goûter l'Évangile de la grâce de Dieu, il faut qu'il passe par une profonde humiliation d'esprit, et par une conviction complète de sa culpabilité et de sa misère. Il faut, en outre, que cet état continue, et qu'il ait un effet constant et visible sur toute la conduite

du croyant. A vrai dire, la manière dont la paix d'un pécheur est faite avec Dieu, le fondement sur lequel son espérance et son bonheur reposent, et les moyens qui le font avancer dans la vie spirituelle : tout conspire à le rendre humble. « Où est le sujet de se vanter ? Il est exclu. » Aucune chair ne peut se glorifier en présence de Dieu. Tout homme vraiment repentant, tout croyant sincère, tout disciple de Christ en voie de progrès, apprend à connaître, par tout ce qu'il entend et par tout ce qu'il éprouve, la vanité de la créature, la plénitude, la souveraineté, la puissance, la sagesse et la grâce du Créateur qui est aussi le Rédempteur. Dans son état précédent, soit son ignorance de Dieu, soit les fausses couleurs sous lesquelles il se le représentait, ainsi que soi-même, faisaient qu'il attachait trop d'importance à ses intérêts propres, et qu'il s'imaginait avoir un droit naturel à toutes sortes de prospérités. Cela le conduisait à murmurer des dispensations

de la Providence, et à reconnaître difficilement, lorsque ses entreprises échouaient, ou lorsque ses désirs n'étaient pas satisfaits, que ces mécomptes lui arrivassent avec justice. Avec quelle impatience et quel dépit plusieurs sentent la main de Dieu s'appesantir sur leur tête ! Quelle envie les dévore, lorsqu'ils voient (ou croient voir) le bonheur de leurs semblables ! Celui, au contraire, qui est né de nouveau, croit fermement qu'il ne mérite rien devant Dieu. Ses sentiments et son langage sont ceux que l'Écriture met si fréquemment dans la bouche des saints : « Je suis trop petit au prix de toutes tes gratuités, et de toute la vérité dont tu as usé envers ton serviteur (Gen., XXXII, 10). — Ce sont les gratuités de l'Éternel, que nous n'avons point été consumés, parce que ses compassions ne sont point taries (Lam., III, 22). — Cette grâce m'a été donnée à moi, qui suis le moindre de tous les saints (Eph., III, 8). » Au lieu que, précédemment, il était disposé à s'envisager

avec beaucoup de complaisance et à se faire de hautes idées de la vertu humaine, maintenant il a échangé le froid orgueil de la philosophie contre l'abnégation et la douceur de l'Évangile. Il est tellement pénétré de la gloire et de la majesté de Dieu, de la pureté de sa loi et de la sainteté de sa nature, qu'il ne s'arrête à rien de ce qui pourrait attirer les regards sur lui-même, et qu'il ne sait comment s'humilier assez devant la face de Dieu. C'est ainsi que notre Sauveur nous a tracé dans la parabole du pharisien et du péager la peinture frappante d'un vrai repentir, faisant opposition à la suffisance et à l'orgueil : « Le pharisien, se tenant à l'écart, priait en lui-même en ces termes : O Dieu, je te rends grâces de ce que je ne suis point comme le reste des hommes, qui sont ravisseurs, injustes, adultères, ni même comme ce péager. Je jeûne deux fois la semaine, et je donne la dîme de tout ce que je possède. Mais le péager, se tenant loin, n'osait pas

« Mais j'ai obtenu grâce, afin que Jésus-Christ montrât en moi le premier toute sa clémence, pour servir d'exemple à ceux qui viendront à croire en lui pour la vie éternelle (1 Tim., I, 16). » Il dit ailleurs, à ce même propos, en jetant un regard sur les travaux de son ministère : « Car je suis le moindre des apôtres, qui ne suis pas digne d'être appelé apôtre, parce que j'ai persécuté l'Eglise de Dieu. Mais, par la grâce de Dieu, je suis ce que je suis; et sa grâce envers moi n'a point été vaine, mais j'ai travaillé beaucoup plus qu'eux tous; toutefois, non point moi, mais la grâce de Dieu qui est avec moi (1 Cor., XV, 9, 10). » Il est aisé de rendre raison de ce fait.

Tout homme doit avoir une connaissance et une conviction beaucoup plus profonde de ses propres péchés, avec l'odieux de leur nature et leurs circonstances aggravantes, que de ceux de tout autre de ses semblables. Il en faut dire

autant de la corruption qui souille encore son propre cœur. Il doit donc conclure naturellement que nul n'est, plus que lui, redevable aux richesses de la grâce divine, pour son pardon et son salut. A quelque point de vue que nous envisagions la chose, il est donc évident que le régénéré doit être « revêtu d'humilité, » selon la belle et énergique expression des *Ecritures*. Il doit être humble, il doit l'être à tout égard : il faut qu'il le soit intérieurement, habituellement, constamment, universellement.

Je ne sais aucune disposition qui soit plus propre, soit pour déterminer notre caractère en général, soit pour décider quand le chrétien s'acquitte convenablement d'un devoir. Elle est aussi une bonne pierre de touche pour discerner une fausse profession de piété, ou un zèle tout d'apparence. C'est, je ne l'ignore pas, un devoir de confesser ouvertement Christ devant les hommes : il a même prononcé une menace ef-

frayante contre ceux qui seront assez malheureux pour le renier. « Quiconque aura eu honte de moi et de mes paroles parmi cette nation adultère et pécheresse, le Fils de l'homme aura aussi honte de lui, quand il sera venu environné de la gloire de son Père avec les saints anges (Marc, VIII, 38). »

Plusieurs des devoirs du chrétien demandent une résolution ferme, du courage et de la force d'âme, et cependant ces qualités même doivent être accompagnées d'humilité. L'ostentation est toujours un signe équivoque. Un chrétien doit, quand il faut agir, être poussé par le sentiment du devoir et se mettre à l'œuvre en se défiant de lui-même et en se confiant dans la force divine.

Que le lecteur ne trouve pas ennuyeuse cette partie de mon sujet, comme si je l'avais étendue au-delà des limites convenables. Qu'il sonde plutôt profondément et avec soin son propre cœur, et qu'il voie où il en est à cet égard. On

rencontre souvent une humilité feinte. Une conduite orgueilleuse et pleine de jactance est odieuse aux hommes aussi bien qu'à Dieu. L'orgueil d'un homme est toujours en hostilité déclarée avec celui d'un autre : de là résulte que l'orgueil, lorsqu'il est mis à découvert, manque son propre but. Non-seulement, un homme qui fait le superbe sans sujet s'attire, à bon droit, le mépris universel ; mais dans tous les cas, comme le dit Salomon, « il n'y a pas de gloire pour ceux qui la recherchent avec trop d'ardeur. » Même la capacité la plus grande, les qualités les plus aimables, les actions les plus louables, sont considérablement ternies par l'ostentation et la soif des louanges.

Il est difficile d'amener autrui à reconnaître un mérite qu'on s'attribue, et qui semble, en se rendant hommage à soi-même, le dispenser de nous accorder son approbation. C'est ce qui a conduit un écrivain étranger, distingué par sa

science et sa piété, à faire cette observation remarquable, qu'un principe mondain, secondé par une raison sage et forte, rend hommage à la religion, en imitant les effets. Qu'est-ce, en effet, que la politesse du monde, sinon une espèce d'humilité hypocrite, un semblant de cette déférence pour les jugements et les qualités d'autrui qui est enracinée dans le cœur du vrai chrétien ?

Que l'orgueil est trompeur ! combien n'en est-il pas, même de ceux qui ont l'apparence de la piété, qui sont engoués d'eux-mêmes, qui voudraient voir leur personne estimée de tous, leurs opinions prévaloir, leurs mesures être adoptées dans les choses de la moindre importance, et qui ne sont contents que lorsqu'ils ont pu y parvenir ! Eux-mêmes ont souvent les yeux totalement aveuglés quant à l'orgueil qui les possède, quoique chacun l'aperçoive sans la moindre difficulté. N'y a-t-il pas de quoi s'étonner et s'affliger tout ensemble de trouver,



même chez des gens de bien , un orgueil si grand encore qu'il se trahit par plusieurs signes , tels que l'impatience qu'ils éprouvent à être contredits , la douleur excessive ou le ressentiment immodéré qu'ils manifestent lorsque leur caractère est attaqué par d'injustes ou de malicieuses médisances ? Certes , dans un tel cas , il est permis de ne laisser passer aucune occasion de se justifier ; mais , comme il n'y a rien de surprenant à ce que de telles choses arrivent , le vrai chrétien , doit s'étudier à les supporter patiemment , et à les pardonner de bon cœur comme il veut que Dieu lui pardonne.

De tout ceci , il ressort clairement que l'homme régénéré doit être humble. Crois-moi , chrétien , plus tu auras d'humilité , plus tu auras de vraie piété. Plus tes sentiments auront été renouvelés à cet égard , plus tu auras lieu de croire que ta régénération est réelle ; et plus tu t'enracineras profondément dans une humilité sincère , plus tu porteras de fruits en t'acquittant de

tous les devoirs d'une vie régulière , utile et exemplaire.

2. Une autre bonne preuve de régénération , c'est la sanctification des affections naturelles et légitimes. Il y a peut-être peu d'indices plus sûrs ou plus clairs d'une vraie piété. La régénération ne consiste pas dans le don de nouvelles âmes , de nouvelles facultés ou de nouvelles affections ; mais elle se borne à imprimer une nouvelle tendance à celles que nous avons déjà , et à leur faire produire de nouveaux effets. Nous éprouvons pour certaines personnes une affection naturelle , et la piété est loin de se proposer de détruire cette affection : elle a seulement pour but de lui marquer sa mesure , de la retenir dans de justes limites , et de la diriger vers son but légitime.

Cette partie de mon sujet m'a toujours paru d'une haute importance , à plus d'un égard. En nous réunissant en société , Dieu s'est plu à établir entre nous une grande variété de relations. Ces liens sont

l'œuvre de Dieu lui-même, et l'affection que nous portons à toutes les personnes avec lesquelles nous entretenons de telles relations est naturelle, et très-forte, au moins chez plusieurs. Comment agit donc cette affection ? comment s'exprime-t-elle ? Rien ne montrera mieux que la réponse à ces questions quelle est la disposition dominante du cœur. Quand nous aimons sincèrement le prochain, nous le montrons en lui désirant et en nous efforçant de lui procurer les bénédictions dont nous faisons le plus de cas. Prenons une de ces affections pour exemple. Un père aime-t-il sincèrement ses enfants ? la piété n'affaiblira pas, mais au contraire fortifiera cet amour, et ajoutera à la force de l'obligation imposée à un père de procurer le bien de ses enfants. Mais, si vraiment ce père aime Dieu par-dessus tout, comment s'exprimera son amour pour ses enfants ? Assurément, en désirant, avant tout, qu'ils soient « nés de nouveau. » Les voies de péché dans lesquelles ils peuvent marcher

lui causeront incomparablement plus de chagrin que leur pauvreté, leur maladie ou leur mort même. Il se donnera plus de soin et prendra plus de plaisir à les rendre et à les voir bons qu'à les voir grands, et c'est vers ce but que toute leur éducation sera dirigée. Quel est le père qui ne frissonnerait à la pensée d'envoyer son enfant bien-aimé dans une maison infectée de la peste ou de quelque autre épidémie qui ferait courir à sa santé ou à sa vie un danger imminent ? Que faut-il donc penser de ces parents qui, dans un simple but de gain, placent sans scrupule leurs enfants dans des maisons profondément infectées de la lèpre du péché, et les exposent, sans la moindre nécessité, aux plus dangereuses tentations ? Je n'ignore pas que les Ecritures nous parlent de plusieurs personnes qui ont été considérées comme très-pieuses, et qui cependant étaient d'une négligence honteuse dans cette partie de leur devoir. De ce nombre est Héli, mentionné dans le livre de Samuel, et dont les



, qu'il ne sut pas contenir, se déshonorent eux-mêmes, quoiqu'ils fussent élus de l'office le plus sacré. Il serait ille, je pense, de mettre en doute, on la réalité, au moins la profondeur de piété. J'en pourrais dire autant d'autres personnes du même genre, dont la religion tenue pour éprouvée sans avoir été minée de bien près. Mais, je me contenterai de faire remarquer quelle différence existe entre les récits qui nous ont transmis de la conduite de Dieu envers lui, et de cette même conduite envers raham, le père des croyants. Il révèle une pensée à l'égard de la négligence d'Héli, qui a vieilli dans son temple, par l'enfant naturel, qui lui dénonce, de la part de Dieu, les plus sévères et les plus terribles jugements, prononcés contre lui et contre sa maison: « Voici, je m'en vais faire une chose à Israël, laquelle quiconque entendra, à deux oreilles lui corneront. En ce jour-là, j'effectuerai contre Héli tout ce que j'ai dit touchant sa maison, en com-

mençant et en achevant. Car je l'ai averti que je m'en allais punir sa maison pour jamais, à cause de l'iniquité, laquelle il a bien connue, qui est que ses fils se sont rendus infâmes, et il ne les a point réprimés (1 Sam., III, 11-13). » Voyez, au contraire, la distinction honorable accordée à Abraham. « Et l'Eternel dit : Cacherai-je à Abraham ce que je m'en vais faire, puisqu'Abraham doit certainement devenir une nation grande et puissante, et que toutes les nations de la terre seront bénies en lui ? Car je le connais, et je sais qu'il commandera à ses enfants, et à sa maison après lui, de garder la voie de l'Eternel, pour faire ce qui est juste et droit, afin que l'Eternel fasse venir sur Abraham tout ce qu'il lui a dit (Gen., XVIII, 17-19). »

La raison elle-même nous enseigne incontestablement que les parents auront d'autant plus d'intérêt et apporteront d'autant plus de soin à ce que leurs enfants deviennent, eux aussi, héritiers de la

vie éternelle, que leur esprit sera plus frappé de l'importance du salut. J'ose donc prier tous les parents qui lisent ces lignes, ou plutôt, je viens les supplier tous de se demander sérieusement quelles sont leurs espérances, quels sont leurs désirs les plus vifs touchant leurs enfants ? Dans ces moments où vous les aimez avec le plus de passion, et où vous vous bercez d'un espoir flatteur à leur égard, êtes-vous contraints d'avouer que votre esprit s'attache bien plus à la perspective de voir vos enfants vivre dans l'aise et l'abondance ou de les voir élevés à des places d'honneur et d'influence, qu'à celle de les voir amenés à une communion salutaire avec Christ crucifié, en sorte que, soit qu'ils vivent, soit qu'ils meurent, ils appartiennent au Seigneur ? S'il en est ainsi, vous avez lieu de craindre que vous ne soyez du nombre de ces malheureux qui « ne goûtent pas les choses qui sont de Dieu, mais celles qui sont de l'homme. »

3. Une autre excellente marque de régénération, c'est la modération de notre attachement aux plaisirs terrestres en général, et notre soumission habituelle à la volonté de Dieu. Dès que la nouvelle naissance a lieu, elle diminue aussitôt et d'une manière certaine la force de notre attachement à toutes les choses terrestres. Auparavant, elles étaient le tout de l'âme, sa portion et son repos; mais maintenant, que l'œil de l'esprit s'est ouvert à des bénédictions bien autrement grandes et préférables, elles doivent tomber au second rang. Il y a une différence étonnante entre la valeur des jouissances actuelles, de quelque espèce qu'elles soient, pour celui qui vit dans la pensée de l'éternité, et la valeur de ces mêmes jouissances pour celui qui ne croit qu'imparfaitement à l'éternité, qui la comprend fort peu et qui y pense aussi rarement que sa conscience le lui permet. Il faut avouer que nous sommes tous portés à un attachement immodéré aux bénédic-

tions extérieures : c'est un effet et une preuve de la faiblesse de notre foi ; mais partout où la foi s'étend , elle mortifie les affections charnelles. Jamais un objet ne paraît aussi petit , que lorsqu'il est comparé avec un autre infiniment plus grand, et tel est certainement le cas ici. Le temps et l'éternité , les choses temporelles et les choses spirituelles sont les objets contraires et rivaux de l'attention et de l'estime des hommes. Il est impossible que l'un des deux soit exalté ou exerce son influence sur le cœur, sans que l'autre soit opprimé en proportion. Lors donc qu'ils prévalent quelque part, ils sont les signes auxquels on peut distinguer ceux qui sont et ceux qui ne sont pas transportés de la mort à la vie ; car , comme le dit l'Apôtre , « l'affection de la chair est la mort, mais l'affection de l'esprit est la vie et la paix (Rom., VIII, 6).

C'est, non-seulement en diminuant la mesure de notre attachement au monde que la piété se manifeste et que la ré

génération se fait connaître , mais c'est aussi dans l'usage et l'emploi que nous faisons de nos avantages temporels. Le pouvoir et les facultés , les biens et l'influence du vrai chrétien , sont consacrés à Dieu. C'est pour la gloire de Dieu qu'il fait usage de ses talents ; il ne les considère plus comme un moyen de s'élever au-dessus de ses semblables et de s'acquérir un nom , mais comme un moyen de faire du bien. Il éprouve un très-grand plaisir à mettre ses talents au service de Dieu ; il pense que son devoir est de le défendre par ses paroles , de l'honorer de son bien , de corroborer et de sanctionner les lois de Dieu par son autorité et par son exemple.

Ceci explique pourquoi le chrétien manifeste sa nouvelle nature par sa soumission à la volonté divine. N'est-ce pas de Dieu qu'il reçoit les grâces qu'il possède ? ne leur préfère-t-il pas Celui qui les lui accorde ? ne pense-t-il pas que son devoir soit de les employer à son service ? Est-il pos-

sible qu'il refuse de les soumettre à son bon plaisir ? J'avoue qu'une résignation illimitée et absolue à la volonté de Dieu est un devoir très-difficile ; mais tout vrai croyant ne s'efforce pas moins constamment d'y atteindre : il fait taire ce qui reste encore en lui d'impatience et de murmures , il s'afflige des résistances continuelles de sa volonté imparfaitement renouvelée , et il reconnaît que Dieu doit l'emporter sur la créature dans ses affections.

Les personnes irrégénérées, quand leurs espérances terrestres sont ruinées , recommencent immédiatement leurs poursuites des biens terrestres ; elles en échan- gent seulement l'objet contre un autre plus à leur portée , ou bien elles modifient leurs mesures et tâchent de perfectionner leurs plans, tandis que les vrais chrétiens, pénétrés qu'ils sont de la vanité de toutes les choses créées , cherchent leur refuge et leur consolation dans la plénitude et dans la toute-suffisance de Dieu.

SECT. IV. — Recherche plus spéciale de ce qui constitue proprement la réalité de la régénération.

Je viens donc de signaler rapidement les effets les plus remarquables et les caractères les plus apparents de la régénération. Et, cependant, je ne crois pas avoir fait assez, parce que je suis persuadé que la grande question est de déterminer jusqu'où doivent s'étendre ces effets, et à quelle mesure de puissance et de fixité ils doivent parvenir. Ils ne sont pas en petit nombre, ceux qui peuvent, jusqu'à un certain point, s'imaginer sincèrement posséder la plupart ou la totalité des dispositions ci-dessus mentionnées, et dont l'état est néanmoins fort suspect. D'un autre côté, peut-être que quelques-uns d'entre les plus humbles, c'est-à-dire d'entre les meilleurs, éprouvent une grande crainte relativement à eux-mêmes, parce qu'ils n'aperçoivent dans leurs bonnes disposi-

tions ni la vigueur ni la constance qu'ils désirent de toute leur âme et à laquelle ils savent qu'ils sont appelés à parvenir. En outre, ce que j'ai dit ci-dessus, c'est qu'en général, on remarque que ceux qui sont nés de nouveau voient toutes choses sous un nouveau jour, sont humbles, morts au monde, soumis à la volonté de Dieu. Dans les lignes suivantes, je rendrai cette vérité plus applicable, ou au moins plus sensible, à ceux qui jadis marchèrent fort avant dans les chemins des profanes, et qui en furent, par la toute-puissante et souveraine grâce divine, arrachés comme « des tisons hors du feu. » L'opposition entre leur ancien et leur nouveau caractère est ordinairement si complète qu'elle n'admet pas même la possibilité d'un doute. Il peut être nécessaire, eu égard à d'autres personnes, de faire une recherche plus exacte et plus spéciale de la nature d'une régénération réelle, et de voir quelle est la marque absolue et spéciale de ce changement.

Afin de donner au lecteur une intelligence aussi claire et aussi distincte que possible du sujet qui va nous occuper, je me permettrai de résumer ce qui a déjà été dit, à savoir que la sainteté parfaite consiste dans une possession complète du cœur par l'amour de Dieu, sans mélange d'aucune passion terrestre ou vile, et que la régénération consiste dans le désir suprême de glorifier Dieu et dans la préférence donnée à sa faveur sur toute autre jouissance. Maintenant, ce qui rend principalement difficile de discerner la réalité de ce changement, c'est qu'il reste chez les enfants de Dieu beaucoup de péchés indomptés, et que chez plusieurs qui sont dans un fiel d'amertume et dans un lien d'iniquité, il existe néanmoins beaucoup de grâces apparentes ou de semblants de piété. Qu'il reste encore beaucoup de corruption dans les saints de Dieu, et que personne n'en soit totalement exempt, c'est ce que beaucoup de tristes preuves n'établissent que trop. Cela ressort de

cette plainte douloureuse de l'apôtre Paul rapportée ci-dessus, touchant la loi de ses membres qui faisait la guerre à la loi de Dieu, qui était au-dedans de lui. Cela ressort aussi des grands péchés dans lesquels plusieurs personnes, d'une sainteté éminente, se sont laissé entraîner occasionnellement par la violence de la tentation, tels que l'adultère et le meurtre de David, l'idolâtrie de Salomon, le reniement de l'apôtre Pierre, et quelques autres chutes mentionnées dans l'Écriture. D'un autre côté, il y a aussi des grâces apparentes, des opérations ordinaires ou imparfaites de l'Esprit, qui n'aboutissent pas à une conversion réelle et à un changement salutaire. Il sera convenable de nous y arrêter, et peut-être aussi d'en examiner les preuves, et d'après l'Écriture, et d'après l'expérience. Que la Parole de Dieu produise quelque effet, même chez ceux qui demeurent irrégénérés, c'est ce qu'établissent plusieurs exemples contenus dans le volume sacré.

Nous y voyons un Félix tremblant à la pensée d'un jugement à venir : « Et comme Paul parlait de la justice, et de la tempérance, et du jugement à venir, Félix, tout effrayé, répondit : Pour le présent, va-t-en, et quand j'en aurai la commodité, je te rappellerai (Act., XXIV, 26). »

Mais il ne nous est pas dit qu'il ait jamais trouvé cette commodité, ou qu'il ait désiré d'entendre encore de telles paroles. La parabole du semeur nous décrit le caractère de ceux qui, non-seulement « écoutent » la parole, mais la « reçoivent » avec joie, et sur lesquels elle produit un effet immédiat et visible, bien que temporaire seulement : « Et une autre partie tomba dans des lieux pierreux où elle n'avait guère de terre ; et aussitôt elle leva, parce qu'elle n'entrait pas profondément dans la terre ; et le soleil s'étant levé, elle fut brûlée, et parce qu'elle n'avait point de racine, elle sécha (Matth., XIII, 5, 6). — Et celui qui a reçu la semence dans des lieux pierreux, c'est celui qui



écoute la parole et qui la reçoit aussitôt avec joie ; mais il n'a point de racine en lui-même, c'est pourquoi il n'est qu'à temps ; de sorte que, dès que l'affliction ou la persécution surviennent à cause de la parole, il est aussitôt scandalisé (v. 20 et 21). »

Nous lisons aussi d'un Hérode que, non-seulement il écoutait volontiers la parole, mais qu'il la pratiquait souvent : « Car Hérode craignait Jean, sachant que c'était un homme juste et saint, et il avait du respect pour lui ; et, lorsqu'il l'avait entendu, il faisait beaucoup de choses que Jean avait dit de faire, car il l'écoutait volontiers (Marc, VI, 20). »

Nous voyons même Achab, ce prince impie d'Israël, s'humilier et se revêtir d'un sac, à la dénonciation qui lui fut faite de la colère divine, et les circonstances de cette histoire ne nous permettent pas de croire que ce fût une humiliation totalement hypocrite, bien au contraire ! « Et il arriva qu'aussitôt qu'A-

chab eut entendu ces paroles, il déchira ses vêtements et mit un sac sur sa chair, et jeûna ; et il se tenait couché, enveloppé d'un sac , et se traînait en marchant (1 Rois, XXI, 27). »

Ces impressions et toutes celles de la même espèce nous sont présentées, dans plusieurs passages de l'Écriture, comme produites par l'opération de l'Esprit, même chez les méchants. J'en citerai un seul exemple qui est assez remarquable pour mériter notre attention : « Or, il est impossible que ceux qui ont été une fois illuminés, et qui ont goûté le don céleste, et qui ont été faits participants du Saint-Esprit, et qui ont goûté la bonne parole de Dieu et les puissances du siècle à venir, s'ils retombent, soient changés de nouveau par la repentance, vu que, quant à eux, ils crucifient de nouveau le Fils de Dieu et l'exposent à l'opprobre (Héb., VI, 4-6). »

L'état général du monde, et particulièrement les caractères divers des pé-

cheurs, tels que je les ai décrits plus haut, nous fournissent le même enseignement. Il y a beaucoup de choses qui ont l'apparence de la piété et qu'on prend à tort pour elle, qui, au fond, n'ont pas la moindre piété véritable, et sur lesquelles sera écrit, au jour du jugement, le « Mene Tekel » du Prophète. Entre le pécheur franchement impie, au cœur endurci, à la conscience cautérisée, à l'attitude audacieuse, et l'hypocrite raffiné qui se séduit en pratiquant certains devoirs et certaines formes; entre ceux qui se montrent ennemis décidés, violents et acharnés de la religion en théorie et en pratique, et ceux qui répondent prudemment avec le scribe dont parle l'Évangile, et desquels on peut dire, comme le Sauveur fit de lui, qu'ils ne sont pas loin du royaume de Dieu, il y a des nuances infinies.

Ceci fait comprendre à la fois l'importance et la difficulté qu'il y a à déterminer les caractères principaux et distinc-

tifs d'une vraie piété et à montrer en quoi elle diffère essentiellement de toutes les contrefaçons qu'on en peut faire.

Maintenant, d'après l'exposé qui a été fait de la nature de la régénération et ce qui y a été ajouté comme éclaircissement, nous voyons comment cette distinction doit être faite dans la mesure où elle est possible à tout autre qu'au grand Scrutateur des cœurs. Je crois que le signe principal et distinctif de la vérité et de la sincérité de la piété en général, et de toute disposition produite par la grâce en particulier, résulte du contraste avec les dispositions contraires. C'est l'amour de Dieu et du Rédempteur dominant dans l'âme sur l'amour des biens inférieurs; c'est la préférence accordée habituellement à son service et à sa communion sur tout autre objet désirable. Cette préférence d'affection doit se prouver par des effets journaliers. C'est pourquoi notre bien-aimé Sauveur a dit : « Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi, et celui

qui aime son fils ou sa fille plus que moi n'est pas digne de moi ; et quiconque ne prend pas sa croix et ne vient pas après moi n'est pas digne de moi (Matth., X, 37, 38). » Ailleurs encore il s'exprime en termes plus énergiques : « Si quelqu'un vient après moi et ne hait pas son père et sa mère, et sa femme et ses enfants ; et ses frères et ses sœurs, et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple (Luc, XIV, 26). »

Voulez-vous donc savoir si vous êtes né de nouveau ? êtes-vous incertain sur l'issue du combat qui a lieu au-dedans de vous entre l'esprit et la chair ? recherchez, par un examen sérieux et complet, lequel des deux est, en somme, le plus fort, lequel l'emporte ordinairement sur l'autre quand ils entrent en conflit. Tous les autres signes, toutes les autres preuves de piété se résument finalement dans celle-ci : la manifestation qu'elles font de la prépondérance de l'amour de Dieu dans le cœur constitue tout leur prix et

toute leur valeur. Toute sainte disposition doit être évaluée, non en raison de sa puissance absolue, mais en raison de sa puissance relative, et la véritable connaissance de notre état résulte de la conclusion et du résultat de cette étude.

Il y eut, dans le siècle précédent, de nombreux et de grands débats entre des hommes de piété et de science, pour savoir si la grâce générale et la grâce particulière diffèrent dans l'essence de leur nature, ou dans le degré seulement. Ce que j'ai dit tout à l'heure a peut-être conduit le lecteur intelligent à penser que j'embrasse la dernière de ces opinions. Mon avis sur cette question est le même que celui que j'ai exprimé à l'égard de plusieurs autres : c'est qu'elle est inutile, si ce n'est même dangereuse. Examinée à fond, elle ne présente peut-être aucun sens appréciable; et si elle a quelque signification, je crains bien qu'elle n'en demeure pas moins une question insoluble pour nous. Afin de rendre ces remarques plus intelligibles au

commun de mes lecteurs, je leur dirai qu'il s'agit de savoir lequel est le plus exact, ou de dire qu'un méchant, qu'un homme irrégénéré, sa conduite fût-elle d'ailleurs toujours irréprochable ou ses expériences toujours satisfaisantes, ne peut avoir aucun véritable amour pour Dieu, pas même au moindre degré, ou s'il ne vaut pas mieux dire que l'amour qu'il éprouve pour Dieu est moindre que celui qu'il éprouve pour la créature? J'avoue que je trouve plus convenable de dire, en me servant des expressions de l'Esprit saint, qu'« il aime plus la créature que le Créateur ; » qu'il aime la « louange qui vient des hommes plus que celle qui vient de Dieu ; » et que, précisément à cause de cela, il n'a de véritable amour, ni pour Dieu, ni pour les hommes.

Dans la partie précédente de ce traité, j'ai établi, avec une clarté suffisante, qu'un changement essentiel est nécessaire à l'homme pour qu'il parvienne au salut, et que, jusqu'à ce qu'il soit accompli,

l'homme est dans le péché et ne peut que pécher. La raison en est très-simple : c'est que le mobile suprême et dominant de toutes ses actions est mauvais, et que, par conséquent, chacune d'elles, au fond, l'est nécessairement. Je crois que c'est ce qu'ont surtout en vue ceux qui insistent pour établir une différence essentielle entre la grâce particulière et la grâce générale, et qu'on s'en convaincrerait, s'ils s'expliquaient tout au long. S'il en est ainsi, nul doute que ce ne soit, non-seulement une vérité certaine, mais encore une vérité d'une haute importance. D'un autre côté, cependant, il paraît également certain et incontestable que, lorsque nous remarquons de bonnes dispositions et une bonne conduite dans une personne, et que nous voyons les mêmes symptômes dans une autre, nous n'avons d'autre moyen de découvrir la différence qui peut exister entre elles que la comparaison de leurs œuvres et l'examen de leur persévérance. Les personnes dont il s'agit

elles-mêmes ne sauraient se juger d'après une autre règle. C'est pourquoi je serais très-porté à affirmer le pour et le contre dans la question ci-dessus, en disant que l'homme irrégénéré n'a de véritable amour, ni pour Dieu, ni pour son prochain, et cela, uniquement parce qu'aucun amour n'est véritable ou ne sera tenu pour sincère que celui qui est suprême et dominant. A moins de le prendre ainsi, nous courons le danger de nuire grandement à deux espèces de personnes.

D'un côté, nous risquerions d'alarmer les âmes humbles et craintives dans leur piété, si nous disions que la grâce particulière diffère essentiellement de la grâce générale, et qu'elle ne ressemble en rien à ce qu'on en peut jamais remarquer chez les hypocrites. Hélas ! dira une âme craintive, j'en ai vu plusieurs qui avaient fait de grands progrès, qui étaient estimés et bien accueillis par les gens sérieux, et qui, cependant, ont fait naufrage quant à la foi, ont déshonoré la profession qu'ils

avaient faite du Nom de Christ, et ouvert au blasphème la bouche des adversaires. Selon toutes les apparences, ils avaient autant, et même plus d'amour pour Dieu, de bonheur à son service, de zèle pour sa gloire, d'intégrité et de dévouement dans leur conduite, que je n'ose me vanter d'en avoir. Que dois-je donc penser de cela ? Faut-il que les dispositions que la grâce de Dieu a créées en moi soient essentiellement différentes des leurs ? et jusqu'où doit aller cette différence ? Je réponds : Les malheureux dont vous parlez montrent clairement par leur conduite, et par elle seulement, ou qu'ils étaient de parfaits hypocrites qui cherchaient à duper le public, ou qu'ils tenaient à quelque affection charnelle, à une convoitise quelconque plus qu'à Dieu. La force de leur affection pour lui a été vaincue par l'empire de leur corruption naturelle ; et cette corruption a éclaté avec d'autant plus de bruit et de fracas, qu'elle avait été plus longtemps dissimulée ou contenue.



Mais, d'un autre côté, en affirmant qu'il n'existe qu'une différence de degré entre la grâce particulière et la grâce générale, et qu'un pécheur hypocrite ou irrégénéré peut posséder, en quelque mesure, le même amour pour Dieu ou le prochain qu'éprouve un enfant de Dieu, nous risquons d'engager plus d'un esclave du péché à porter de soi-même un jugement faux quand il fera l'examen de sa situation.

Ils se persuadent qu'ils ont une affection réelle et non feinte pour le bien en général, ce qui, certes, est vrai, quand le bien n'est pas en conflit avec quelque'une de leurs passions favorites. Pour en donner un exemple, on indique souvent l'amour pour le peuple de Dieu comme le signe d'une vraie piété ; c'est là, en effet, un des meilleurs indices d'une piété sincère, et lorsqu'on le prend dans le sens exposé plus haut, d'un amour principal et dominant, il est infaillible. J'en ai pour garant la Parole de Dieu : « En ce que

nous aimons nos frères, nous savons que nous sommes transportés de la mort à la vie : celui qui n'aime point son frère demeure en la mort (1 Jean, III, 14). » J'ose dire, cependant, qu'il en est plusieurs qui vivent dans le péché, qui sont étrangers à la puissance de la piété, et qui, après s'être examinés le plus impartialement possible, concluraient qu'ils aiment le peuple de Dieu. Peut-être dira-t-on que, s'ils aiment les gens de bien, ce ne peut pas être à cause de leur piété, mais à cause des autres qualités qu'ils possèdent. L'expérience nous apprend le contraire. Ils peuvent les estimer, les aimer, dire du bien d'eux, et leur rendre service à cause de leur piété. Même j'ai connu (quoique ce cas soit plus rare) des gens désordonnés dans leur vie qui paraissaient n'avoir plus rien de bon que l'estime qu'ils portaient aux personnes pieuses, et le zèle qu'ils mettaient à prendre leur cause en main toutes les fois que l'occasion s'en présentait. Mais ces serviteurs de Dieu

s'avisèrent-ils de les réprimander vertement, ou de vouloir les empêcher de jouir de quelque convoitise favorite, aussitôt leur amour se tournait en haine. Qui ne sait qu'Hérode aimait sincèrement Jean-Baptiste, et que la raison même attribuée à son respect et à sa déférence pour lui est que « Jean était un homme juste et saint. » Cependant, quand le prophète reprit ce même Hérode au sujet de l'inceste scandaleux dont il se rendait coupable, il le fit mettre en prison ; et il avait si peu de fermeté que, plus tard, quand la fille d'Hérodiadès eut gagné son affection en dansant, et l'eut enlacé dans une promesse inconsidérée, il accorda la tête de Jean-Baptiste à la cruauté de sa barbare mère. Si la description qui nous est faite de la situation d'esprit du roi est remarquable, elle n'offre pourtant rien de surprenant. Il nous est dit que le roi fut très-fâché de la demande de la jeune fille, mais qu'il ne voulut pas la lui refuser, à cause du serment, et de ceux qui étaient

à table avec lui (Marc, VI, 26). Il y avait là de l'amour dans un sens ou dans un certain degré ; mais Hérode aimait la jeune fille et sa mère, et l'approbation de ses courtisans, plus encore que le prédicateur fidèle. Nous avons journellement devant les yeux d'innombrables exemples de ce genre. Il y a des voluptueux qui aiment le peuple de Dieu, mais qui ne veulent pas suivre ses conseils salutaires, parce qu'ils lui préfèrent encore leurs convoitises. Il y a des avarés qui aiment le peuple de Dieu, qui le louent et plaident sa cause, mais qui n'ouvriraient pas leur bourse pour lui venir en aide, parce qu'ils lui préfèrent leur argent et leur or. Il serait facile de généraliser cette remarque, en l'appliquant à toute autre disposition du cœur naturel. Enfin, quelque différence intérieure ou invisible qui puisse exister entre des âmes, quelque diversité d'opération qu'emploie le Saint-Esprit dans sa souveraineté, la meilleure pierre de touche que nous possédions est celle dont



Christ se servit pour éprouver Pierre : « Simon, fils de Jona, m'aimes-tu plus que ne font ceux-ci ? » Il est bon que nous nous répélions souvent cette question, comme le fit alors le Sauveur. Et bienheureux est l'homme qui peut dire en sincérité, avec Pierre : « Seigneur, tu sais toutes choses, tu sais que je t'aime (Jean, XXI, 17). »

Je sais que plusieurs me contesteront l'emploi de cette pierre de touche, ou, pour le moins, ne seront pas satisfaits de ce moyen, qui leur paraît trop vague et trop général. Ils pensent qu'il ne fait qu'ajouter une obscurité de plus aux difficultés de la matière, vu qu'il doit être fort difficile, en plusieurs cas, de distinguer si c'est l'amour de Dieu ou celui du monde qui a la plus grande part d'influence habituelle sur le cœur. Je suis, certes, loin de dissimuler ou de nier que ce discernement présente de grandes difficultés en plusieurs circonstances, comme je l'ai donné à entendre dans quelques-

unes des pages précédentes de ce discours ; j'avoue qu'il y a des cas où il est impossible de parvenir à une détermination certaine. Chez quelques-uns, la grâce et la corruption naturelle se trouvent en proportion si égale, pour ainsi dire, elles se livrent des combats si violents, et remportent alternativement des avantages si fréquents l'une sur l'autre, que, jusqu'au dernier moment, il serait difficile de dire laquelle des deux fut, en somme, la plus forte. Mais on ne peut faire de ce fait une objection à ce que j'ai avancé plus haut.

Je n'ai jamais voulu dire que des chrétiens si chancelants et si variables jouissent d'une grande paix ; et si pourtant cela avait lieu, ce ne pourrait être que parce qu'ils font reposer leur espérance sur un fondement faux ou imaginaire. On pourrait appliquer à bon droit à beaucoup de gens les paroles que Jacob adressait à son fils Ruben : « Tu t'es précipité comme de l'eau, tu n'auras pas la prééminence (Gen., XLIX, 4). »

Au lieu d'user de subtilités et de suppositions pour encourager ces personnes à avoir bonne idée de leur état spirituel, il est plus sûr et plus charitable de les exciter à une sainte jalousie envers elles-mêmes. C'est aussi ce que l'Écriture paraît faire à l'égard de nous tous, quand elle tient ce langage : « Craignons donc que quelqu'un d'entre vous, négligeant la promesse d'entrer dans son repos, ne s'en trouve privé (Hébr., IV, 1). » Le même apôtre qui a tracé ces lignes dit ailleurs : « Or, nous souhaitons que chacun de vous montre jusqu'à la fin le même soin pour la pleine certitude de l'espérance (Hébr., VI, 11). » L'Écriture nous représente constamment la vie du chrétien comme une vie de prudence, de vigilance, de zèle et d'activité : « Soyez sobres et veillez ; car le diable, votre adversaire, tourne autour de vous comme un lion rugissant cherchant qui il pourra dévorer (1 Pierre, V, 8). » Le même apôtre a dit encore : « Vous donc aussi, y

donnant tous vos soins, ajoutez la vertu à votre foi, à la vertu la science, à la science la tempérance, à la tempérance la patience, à la patience la piété, à la piété l'amour fraternel, et à l'amour fraternel la charité. Car si ces choses sont en vous et y abondent, elles ne vous laisseront point oisifs ni stériles en la connaissance de notre Seigneur Jésus-Christ. Mais celui en qui ces choses ne se trouvent point est aveugle et ne voit point de loin, ayant oublié la purification de ses anciens péchés. C'est pourquoi, mes frères, étudiez-vous plutôt à affermir votre vocation et votre élection; car, en faisant cela, vous ne broncherez jamais (2 Pierre, 1, 5-10).^{*} Remarquez, je vous prie, que ces exhortations ne sont nullement contraires à cette confiance en la bonté divine et à cette bonne espérance que l'Évangile communique par la grâce au croyant. Leur but est de l'exciter à la diligence dans l'accomplissement du devoir, de fortifier en lui le



sentiment de sa dépendance de la puissance divine, et leur convenance s'établit et se confirme au fur et à mesure qu'elles produisent leurs fruits.

Il en est peu qui paraissent avoir joui plus que l'apôtre Paul des consolations de l'Évangile ; et cependant il nous montre la crainte d'une chute finale comme exerçant une influence journalière sur sa conduite : « Je mortifie mon corps, et je me le soumets, de peur qu'après avoir prêché aux autres, je ne sois trouvé moi-même non recevable (1 Cor., IX, 27). » Je ne puis m'empêcher de faire observer ici que certaines personnes qui, selon toute apparence, possèdent une piété sincère, sont souvent en défaut à cet égard. Je désire leur témoigner la plus haute estime, et je tâcherai de les traiter avec toute l'affection et la tendresse possibles. De leur côté, elles doivent souffrir et même désirer qu'on leur signale les déceptions auxquelles elles sont exposées. Je suis persuadé qu'il y a maintenant

beaucoup de gens qui cherchent, au moyen de faux indices, à s'assurer qu'ils ont part à la grâce de Dieu et qui voudraient posséder cette assurance à un degré de certitude incompatible avec l'état présent des choses.

1. Ils font souvent fausse route pour trouver l'assurance dont je parle. Ils s'emparent des impressions qu'ils ont reçues, et dans plusieurs cas ils s'exposent à renouveler le péché des pharisiens, qui demandaient un signe du ciel. Quand un ministre parle ou écrit sur ce sujet, ils s'attendent à quelque chose de particulier et de personnel, à quelque chose qui leur tienne, pour ainsi dire, lieu de Dieu, et qui leur donne l'assurance, au lieu de leur dire comment ils doivent la chercher. Mais de quelque louable disposition qu'elle provienne, cette prétention est exorbitante et intempestive ; il nous doit suffire de marcher dans le chemin que Dieu nous a tracé, de lui rendre grâce pour le fondement inébranlable

de l'assurance du pécheur qu'il a posé en Sion et de nous convaincre que nous sommes en sûreté par un examen sérieux et approfondi de nous-mêmes, d'après les règles tracées dans les saintes Ecritures. De cette manière seulement, nous pourrions obtenir une paix fondée, sûre et durable. Peut-être quelqu'un dira-t-il : Condamnez - vous donc , en général , toute considération accordée aux impressions intimes de l'âme, toute attention donnée aux émotions secrètes et puissantes produites par certains passages de l'Ecriture? Est-ce que le Saint-Esprit n'illumine ou ne rafraîchit jamais de cette manière les âmes dans lesquelles il demeure suivant sa promesse : « J'habiterai au milieu d'eux , et j'y marcherai , et je serai leur Dieu , et ils seront mon peuple (2 Cor., VI , 16). » Non, loin de là : je ne veux pas nier l'œuvre réelle ou la gracieuse présence de l'Esprit de Dieu, qui est certainement l'une des doctrines les plus essentielles et les plus consolantes.

tes de l'Évangile de gloire ; mais aussi , à cause de l'amour que je lui porte, je désire la maintenir franche d'erreurs ou d'abus.

Quand quelque vérité ou quelque déclaration de l'Écriture, mettant expressément et vivement en relief le devoir propre à notre état et à nos circonstances actuelles, frappe notre esprit ; quand elle est accompagnée d'un sentiment puissant de son obligation, tellement qu'il réveille et ravive notre cœur séduit ou paresseux, il faut reconnaître cette œuvre avec action de grâces et s'y soumettre de bon cœur. Quand la vue frappante et impressive de quelque promesse encourageante ou de quelque invitation gracieuse adressée au pécheur fatigué ou à l'esprit contrit, soulage une âme tourmentée par le doute, abattue et découragée ; quand cette âme est ainsi amenée à découvrir la riche miséricorde et la libre grâce de Dieu pour le coupable et le méchant, elle doit s'en réjouir et en profiter. Dans plusieurs



conjonctures semblables, des personnes sérieuses, que les tentations avaient harassées, ont pu dire avec David : « Je bénirai l'Éternel, qui me donne conseil ; je le bénirai même durant les nuits dans lesquelles mes reins m'enseignent (Ps. XVI, 7). » Ceci n'est que la conséquence nécessaire de la providence constante et souveraine de Dieu, qui, s'étendant à la disposition et à la conduite des moindres circonstances des événements naturels, ne peut manquer d'être spécialement mise en œuvre pour procurer la sanctification et la paix des enfants de Dieu. Ils embrassent ce qui leur paraît être un devoir, ou un préservatif contre le péché ; ils se confient en la fidélité divine, qui est engagée à assurer leur bonheur ; ils adorent la sagesse et la bonté de Dieu, qu'ils voient travailler toutes les deux à leur bien. Mais croire que quelqu'un soit en droit de conclure qu'il est en sûreté, parce que quelque passage de l'Écriture (par exemple : « Je suis ton Dieu ; » ou : « Je t'ai

appelé par ton nom, tu es à moi ») lui sera subitement venu à la mémoire, sans égard à ses dispositions et à sa vie, c'est certainement se fier à une présomption dépourvue de tout fondement. Raisonner ainsi, c'est être insensé autant que présomptueux, puisqu'en le faisant on s'expose à être troublé par le souvenir de quelques déclarations contraires aux précédentes. Nous n'ignorons pas, et nous en avons un exemple dans la tentation de notre Seigneur, que Satan peut citer des passages de l'Écriture, et même en parler avec respect et convenance ; mais les conclusions qu'il en tire doivent être corroborées par d'autres portions des Écritures. A tous ceux qui sont enclins à ce genre de déceptions, je dirai avec l'apôtre Jean : « Mes bien-aimés, ne croyez point à tout esprit, mais éprouvez les esprits, pour savoir s'ils sont de Dieu (1 Jean, IV, 1) ; » ou, avec le prophète Esaïe : « A la loi et au témoignage ! Que s'il ne parle selon cette parole-ci, certainement il n'y aura

point de lumière pour lui (Es., VIII, 20). »
Le même prophète nous donne, dans les paroles suivantes, un avis très-salutaire, qui nous pousse à la vigilance : « Qui est celui d'entre vous qui craigne l'Éternel, et qui écoute la voix de son serviteur ? Que celui qui a marché dans les ténèbres, et qui n'avait point de clarté, ait confiance au nom de l'Éternel, et qu'il s'appuie sur son Dieu. Voilà, vous tous qui allumez le feu, et qui vous ceignez d'étincelles, marchez à la lueur de votre feu, et dans les étincelles que vous avez embrasées ; ceci vous a été fait de ma main, vous serez gisants dans les tourments (Es., L, 10). »

2. Il faut remarquer encore que plusieurs personnes sérieuses semblent désirer et même attendre l'assurance de leur salut dans une mesure et à un degré qui ne sont point en harmonie avec notre état actuel. Elles voudraient que la foi et l'espérance fussent la même chose que la jouissance, que le ciel et la terre se con-

fondissent, qu'elles fussent couronnées avant d'avoir achevé leur course. Je suis persuadé que plusieurs se privent du secours auquel ils ont incontestablement droit, et qu'il leur serait aisé de posséder, en visant à celui qui est au-delà de leur portée. Ils oublient qu'à cet égard, comme à plusieurs autres, ces paroles de l'Apôtre sont vraies : « Nous voyons, maintenant, comme par un miroir, obscurément ; mais alors nous verrons face à face ; maintenant, je connais en partie, mais alors je connaîtrai selon que j'ai été aussi connu (1 Cor., XIII, 12). » Si seulement vous réfléchissiez à ce que vous êtes, chrétiens, vous auriez honte de vous plaindre. Vous auriez honte d'oser prétendre à un si haut degré de joie, tandis que vous êtes si négligents dans la pratique de vos devoirs. Ce n'est que pas à pas que vous avancez dans la vie spirituelle : il n'est donc pas étonnant que votre espérance suive cette progression.

Il est très-important, en religion, de

distinguer soigneusement entre l'encouragement et l'espérance qui jaillissent directement des promesses de Dieu, renfermées dans l'Écriture, et ces mêmes sentiments, lorsqu'ils sont dus à une observation exacte du changement qui s'est opéré dans notre caractère et dans notre conduite. Dans le premier cas, avoir et entretenir des doutes est absolument contraire à notre devoir et à notre intérêt ; mais dans le second, peut-être le doute et la défiance conviennent-ils mieux au caractère chrétien, et sont-ils plus favorables au développement de la vie chrétienne. Quelqu'un d'entre vous, lecteurs, est-il travaillé, harcelé par l'anxiété et la crainte ? Prenez garde, lui dirai-je, de ne pas appliquer à la fidélité de Dieu, ce doute concernant votre position spirituelle qui vous préoccupe et qui vous inquiète. Tant d'invitations gracieuses, tant d'offres d'un pardon complet, libre et absolu, qui sont faites au premier des pécheurs, ne vous pa-

raissent-elles donc pas plus que suffisantes ? Ne trouvez-vous pas repos pour l'esprit et paix pour la conscience, quand, agissant par la foi, vous recevez Christ et vous vous appuyez sur lui seul pour votre salut, le voyant, lui, seul tout-puissant pour entreprendre cette œuvre et pour l'accomplir, et quand ainsi, vous vous attachez à lui avec tout ce qui vous concerne, comme à votre Seigneur et à votre Dieu ?

Je ne voudrais pas affirmer que l'assurance du salut, dans le sens ordinaire de cette expression, soit essentielle à la foi, ou qu'on puisse la définir ainsi : croire que mes péchés me sont pardonnés ; cependant une certaine mesure d'espérance lui est inséparablement unie. La foi et le désespoir sont deux contraires irréconciliables. Si vous croyez véritablement à la sincérité de l'offre, à la puissance et à la toute-suffisance du Sauveur qui en est le garant, « le Dieu d'espérance vous remplira de toute joie et de toute paix en croyant, par la puissance du Saint-Esprit. » Permettez-



moi d'ajouter que, lors même que vos doutes ne porteraient que sur l'œuvre de régénération et de sanctification que l'Esprit de Dieu a opérée dans vos cœurs, même dans ce cas vos plaintes sont souvent excessives et déraisonnables. Vous voudriez avoir la preuve, non-seulement que cette œuvre est commencée, mais encore qu'elle est achevée. Vous soupirez, non après un secours suffisant pour vous fortifier contre les tentations et vous élever au-dessus des souffrances, mais après un secours qui rendrait impossibles les tentations et les souffrances. Mais si vous êtes sûrs que vous êtes néanmoins attachés à Dieu comme à votre portion, que vous ne trouveriez ailleurs ni paix ni repos, et que la possession d'un monde entier ne vous tenterait pas pour vous faire abandonner même ce titre douteux que vous possédez à sa faveur et à son amour, assurément vous devez vous efforcer de tranquilliser votre esprit. Il se peut que vous soyez souvent dans l'état où

se trouvait l'apôtre Paul lorsqu'il disait : « Notre chair n'a eu aucun relâche, mais nous avons été affligés en toute manière, ayant eu des combats au-dehors et des craintes au-dedans (2 Cor. , VII , 5). » Mais vous pourrez dire aussi, avec le même apôtre : « Etant affligés à tous égards, mais non pas réduits entièrement à l'étroit; étant en perplexité, mais non pas sans secours; étant persécutés, mais non pas abandonnés; étant abattus, mais non pas perdus (2 Cor. , IV , 8 , 9). »

En écrivant ceci, je n'ai pas l'intention de condamner un vif désir d'abonder en espérance ou un examen fréquent et exact de notre caractère et de notre conduite, mais de mettre les chrétiens en garde contre l'impatience et contre une disposition au mécontentement et à l'ingratitude qui certainement trouble l'âme et l'empêche de parvenir à cette paix dont l'absence fait le sujet de ses plaintes.

Ceci me conduit naturellement à mentionner une autre faute que commettent

certaines personnes , du reste sérieuses , et qui me fournira l'occasion d'une leçon très-importante sur ce sujet.

Cette faute consiste à tomber dans le découragement , la paresse , la négligence à l'égard du devoir. Les machinations de Satan , notre grand ennemi , sont infiniment diverses , et plus artificieuses qu'on ne peut le dire. Quand il ne lui est pas possible d'endormir les hommes dans une fausse sécurité , et de les conduire comme des aveugles dans le chemin large qui mène à la perdition , il s'efforce de leur rendre leur devoir aussi pénible , aussi écrasant que possible. Lorsque quelqu'un s'examine sérieusement , il l'embarrasse de scrupules exagérés , l'assaille de doutes et l'agite par la terreur. Il en résulte surtout un relâchement ou un arrêt dans son activité à pratiquer le devoir ; il s'abandonne à des pensées tristes et angoissantes ; il s'arrête alors , et refuse d'avancer davantage dans la piété , jusqu'à ce qu'il se soit assuré qu'il a cepen-

dant fait quelques progrès. Quelque bonne raison, au contraire, qu'on puisse avoir d'être mécontent de soi-même, aussitôt qu'on aperçoit que tel est l'effet de ce mécontentement, il faut lui résister comme à une tentation. Je ne saurais mieux éclaircir ma pensée qu'en me servant d'une similitude empruntée au langage de l'Écriture parlant du même sujet. Lequel de deux enfants pensez-vous qui soit le plus attaché à son devoir : celui qui, sous l'impression du déplaisir de son père, s'applique patiemment et en silence à son ouvrage, ou celui qui court les rues dans l'oisiveté, et qui, par ses plaintes chagrines et hargneuses, met constamment en question l'amour de son père ? Ainsi est posé le fondement d'une recommandation fort utile et nécessaire, qui, à la vérité, découle naturellement de tout ce qui a été dit sur les signes de la régénération. Tâchez, chrétiens, de conserver et de fortifier votre espérance en Dieu, en avançant toujours plus dans la sanctification,



par votre zèle et votre activité dans la pratique de la volonté de Dieu. Plus l'image de Dieu en vous sera parfaite, plus facilement on la discernera. Si, parfois, vous avez lieu de douter que telle ou telle misère soit compatible avec une vraie piété, si vous éprouvez de la difficulté à résoudre cette question, essayez d'un autre moyen, et tâchez d'effacer cette souillure par la vigilance et la prière, et alors la difficulté sera éloignée. Si, dans un moment d'affliction et de détresse, vous trouvez difficile de déterminer si s'est la correction d'un père ou le châtement d'un juge que vous endurez, faites en sorte, par le secours de la grâce divine, de souffrir avec la résignation d'un enfant, et les effets salutaires de l'affliction vous auront bientôt appris son origine miséricordieuse.

Quelle devrait être l'étude journalière d'un chrétien, si ce n'est de mortifier le péché dans son cœur et dans sa conduite? Sa paix dépend de ses succès dans cette grande lutte. Quand des graines de différentes

espèces ne font que germer de la terre , il n'est pas aisé de distinguer les unes des autres ; mais à mesure qu'elles croissent , leur variété se laisse discerner , et cela d'autant mieux qu'elles approchent davantage de la maturité. Imitiez, en cela , le grand apôtre des Gentils : « Non que j'aie déjà atteint le but , disait-il, ou que je sois déjà rendu accompli ; mais je poursuis ce but pour tâcher d'y parvenir ; c'est pourquoi aussi j'ai été pris par Jésus-Christ. Mes frères, pour moi, je ne me persuade pas d'avoir atteint le but ; mais je fais une chose , c'est qu'en oubliant les choses qui sont derrière moi et m'avançant vers celles qui sont devant moi , je cours vers le but, savoir au prix de la céleste vocation qui est de Dieu en Jésus-Christ (Phil. , III , 12-14). »

Avant de terminer cette section , je dois faire observer que , bien que la marque principale à laquelle on reconnaît la vraie piété puisse encore, telle que je l'ai exposée, laisser plusieurs âmes dans l'incertitude à

l'égard d'elles-mêmes , cependant elle emporte la condamnation la plus claire et la plus complète d'une foule d'auditeurs de l'Évangile. Oh ! si je pouvais en graver la conviction dans leurs cœurs ! N'est-il pas vrai qu'un bon nombre de ceux qui paraissent tous les dimanches dans la maison de Dieu n'osent pourtant pas s'affirmer sérieusement que Dieu et son service ont plus de place dans leurs affections habituelles que le monde ou que telle de ses jouissances ? Je n'ai pas en vue ici les grands pécheurs , dont les crimes sont manifestes , et « précèdent pour la condamnation ; » mais j'ai en vue les hommes d'une conduite régulière et honnête , qui ont « l'apparence de la piété , et qui en renient la force. »

Ce que je vais dire sera , j'en suis assuré , un critère plus sûr de leur état , que quelque règle particulière de morale que ce soit. Plusieurs des personnes dont je parle connaissent si peu l'étendue et la spiritualité de la loi de Dieu , qu'il n'est pas impossible qu'elles osent affirmer qu'elles

ne s'adonnent à aucun péché à elles connu, ainsi que le jeune homme dont parle l'Évangile paraît l'avoir fait sincèrement, quand il dit à notre Sauveur : « Maître, j'ai gardé toutes ces choses dès ma jeunesse (Marc, X, 20). » Mais je leur demanderai de plus si c'est Dieu ou le monde qui a la plus grande part de leur amour, de leur pensée ou de leur activité. Pourriez-vous nous le dire, vous, dont le désir ardent, passionné, la pensée la plus douce, la nuit comme le jour, est d'accroître votre fortune ; vous qui ne feriez pas un marché sans avoir bien examiné le pour et le contre et supputé le gain que vous y pourriez avoir, mais qui allez journellement dans la maison de Dieu sans désirer ou chercher à en retirer du fruit ? Peut-il le dire tel d'entre vous à qui toute conversation sérieuse n'inspire qu'ennui et que dégoût, qui ne supporte qu'avec peine la société des hommes pieux, pour qui le dimanche est un jour fade, triste et fâcheux ? O mes frères, laissez-moi vous supplier

de prendre garde à vos âmes ! un temps précieux s'enfuit incessamment ; le jour de grâce s'écoule avec rapidité.

Ecoutez pendant que votre paix est encore possible, et demandez à Dieu que, pour l'amour de Christ, il vous pardonne gratuitement tous vos péchés, qu'il renouvelle l'esprit de votre entendement, qu'il vous rende propre à goûter son service sur la terre, sa présence et sa joie dans le ciel.

J'ai donc établi avec des développements considérables, en y mettant tout le soin et toute l'exactitude que j'ai pu, quel est l'indice le plus important et le plus général de la régénération, savoir la prédominance dans l'âme de l'amour de Dieu et du Rédempteur sur l'amour des biens secondaires.

Il suffira, je l'espère, pour nous faire distinguer ce qui est précieux d'avec ce qui est vil, pour nous mettre en garde contre le péché, et pour nous exciter à la vigilance dans toutes les parties de notre devoir, afin que notre régénération soit de plus en plus

manifeste. En même temps, il nous sera de la plus grande utilité dans l'usage et dans l'application des autres signes d'une vraie piété, en nous faisant distinguer les cas où ils sont concluants d'avec ceux où ils ne le sont pas.

CHAPITRE III.

De quelle manière , ou par quels moyens ce changement s'accomplit.

Nous allons maintenant considérer par quels moyens s'accomplit la régénération. Je sens vivement combien cette partie du sujet est difficile, et quelle peine j'aurai à la traiter d'une manière claire et précise, en même temps que prudente et réservée. On se plaint souvent de ceux qui écrivent sur cette matière, en disant qu'ils posent des bornes au Tout-Puissant, et qu'ils causent des alarmes inutiles à ceux qui n'ont pas fait l'expérience de chacune des particularités qu'il leur plaît de mentionner. On ne peut douter que Dieu n'agisse d'une manière souveraine et absolue (1) dans la

(1) Il convient d'avertir le lecteur que le mot *absolu*, employé ici et dans quelques autres en-

dispensation de sa grâce , comme dans toute autre sphère de son activité. Comme il ne peut être limité quant aux personnes, il ne peut l'être non plus quant au temps et au mode de leur régénération. C'est précisément à cet égard et dans ce sens que notre Seigneur a dit : « Le vent souffle où il veut , et tu en entends le son , mais tu ne sais d'où il vient , ni où il va : il en est ainsi de tout homme qui est né de l'Esprit (Jean , III , 8). » Quelquefois Dieu se

droits de ce traité , ne doit aucunement être pris comme synonyme d'*arbitraire*. Agir arbitrairement, c'est agir sans raison quelconque. Dire cela de l'action divine , ne serait rien moins qu'un blasphème. Quand nous disons que Dieu agit d'une manière souveraine et absolue , cela signifie qu'il agit d'après les meilleures et les plus fortes raisons , et pour les fins les plus nobles et les plus excellentes , mais que ces raisons et ces fins sont en partie ou en totalité hors de notre portée et de notre compréhension ; cela signifie , surtout , que la supposition que le motif de ses préférences serait pris du mérite comparatif des hommes est dépourvue de tout fondement.

plaît à arracher les pécheurs du bord même de la fosse, à faire de quelques-uns des plus dépravés des trophées de sa miséricorde et de sa grâce victorieuse, tandis qu'il permet que d'autres, bien plus modérés et plus honnêtes, qui ne sont « pas loin du royaume de Dieu, » en soient finalement exclus. Il glorifie quelquefois tout ensemble son pouvoir et son amour, en convertissant ses ennemis les plus acharnés, dont il fait les avocats les plus zélés, les plus actifs et les plus heureux de sa cause. Tel fut l'apôtre Paul qui, de persécuteur qu'il était, devint prédicateur de l'Évangile.

Quelquefois la conversion s'opère promptement, subitement, et les circonstances et l'époque de ce changement peuvent être facilement déterminées. Tel fut le cas du geolier dont l'histoire nous est racontée dans les Actes des Apôtres. On en peut dire autant de l'apôtre Paul, et même chaque âge en offre des exemples.

Quelquefois, au contraire, la réception

tion de la vérité et la rénovation du cœur s'accomplissent par degrés, lentement et insensiblement ; il n'est pas plus facile de dire par quels moyens la régénération a été commencée, que de déterminer le temps où elle a été complète. Tel fut peut-être le cas de la plupart des disciples de notre Seigneur durant son ministère personnel, si ce n'est même de tous.

Quelquefois la régénération est très-évidente et très-sensible, l'accroissement et le développement de la vie spirituelle sont rapides et remarquables, les plus grands pécheurs devenant des saints éminents, comme la femme dont parle l'Évangile, à laquelle plusieurs péchés avaient été pardonnés, et qui en aimait d'autant plus son Rédempteur.

Quelquefois aussi la nouvelle naissance est très-douteuse, et les progrès du régénéré sont à peine sensibles. L'apôtre Paul censure cette sorte de gens dans les paroles suivantes, qui ne sont que trop applicables à nombre de chrétiens de pro-



fession de nos jours : « Au lieu que vous devriez être maîtres, vu le temps, vous avez encore besoin qu'on vous enseigne quels sont les rudiments du commencement des paroles de Dieu, et vous êtes devenus tels, que vous avez encore besoin de lait, et non de viande solide (Hébr., V, 12). »

Quelquefois le converti éprouve beaucoup de paix et de consolation, se réjouissant d'une joie ineffable et glorieuse; et d'autres fois, au contraire, il est tourmenté de doutes et de craintes, comme s'il marchait dans les ténèbres. De plus, certains pécheurs sont amenés à la conversion par une humiliation longue et profonde, et après avoir eu l'esprit torturé par les terreurs de la loi, tandis que d'autres sont puissamment, quoique doucement attirés par les cordages de l'amour divin. En tous ceux-là travaille le même Esprit, qui agit en chacun comme il lui plaît. Je désire qu'on retienne cette conclusion des lignes précédentes, c'est qu'il faut peu s'inquiéter

du temps où s'est opérée la régénération, ou des moyens qui l'ont amenée, toutes les fois qu'on peut produire des signes constatant son existence.

Ce que je vais ajouter touchant le même sujet ne doit nullement paraître contraire à ces vérités ou incompatible avec elles. Je n'ai certes pas l'intention de tracer un plan et de dire : « Telle est la voie par laquelle les pécheurs sont ordinairement conduits à une connaissance salutaire de Dieu, » en admettant que, dans quelques cas rares et extraordinaires, il puisse agir en souverain et s'écarter des règles ordinaires pour suivre des voies exceptionnelles. C'est une manière de parler qui est assez commune ; mais, quoiqu'elle puisse découler d'une bonne intention, je la regarde comme n'étant ni très-vraie, ni très-utile.

Le salut de tout enfant d'Adam procède d'une grâce libre et souveraine, et le changement dont il est question peut s'accomplir dans le temps, de la manière, par les moyens et pour les effets qu'il

plaira à la Sagesse infinie d'assigner. Nous ne devons pas chercher à rendre compte de cette diversité d'opération autrement que notre Sauveur : « Il est ainsi, ô Père ! parce telle a été ta bonne volonté (Luc, X, 21). » Ainsi, ce que j'ai en vue, c'est de signaler ces voies qui, en fait de régénération, sont, en substance du moins, communes à tous les fidèles. Ce sera une sorte d'explication plus étendue, par voie d'analyse, de la régénération elle-même : explication qui pourra, entre autres usages, nous permettre de discerner plus sûrement le vrai de sa contrefaçon. A cet égard, on peut, malheureusement, appliquer à beaucoup de personnes cette parole d'un prophète : « Quel rapport y a-t-il de la paille avec le froment ? » dit l'Éternel. Cette explication fera, en outre, vivement ressortir la sagesse et la souveraineté divines, en nous montrant combien cette diversité d'opération, si remarquable en différents sujets, produit finalement chez tous un effet unique et bienheureux.

SECT. I. — *Pour naitre de nouveau , il faut reconnaître la vraie nature de Dieu.*

Un premier pas, important, nécessaire même, dans l'accomplissement d'un changement salutaire, c'est que le pécheur reconnaisse la nature véritable, la majesté infinie et la gloire excellente du Dieu vivant ! Peut-être quelqu'un de mes lecteurs s'étonnera-t-il de ce que je ne mentionne pas, comme on le fait d'ordinaire, la conviction du péché comme le premier pas à faire dans la voie de la conversion. Je ne conteste à personne le droit d'en agir ainsi ; j'ai seulement signalé, comme le premier signe de vie d'un pécheur qui renaît, la connaissance de la nature véritable de Dieu, dans la ferme persuasion que cette connaissance, trop peu remarquée, est à la base du tout. Elle est aussi de nature à produire des convictions salutaires de péché ; car comment pourrions-nous connaître ce qu'est le péché, jusqu'à

ce que nous ayons connu Celui contre qui nous avons péché ? D'ailleurs, la connaissance de Dieu montrera seule la différence qui existe entre une conviction réelle et certaines craintes occasionnelles qui ne poussent jamais plus loin qu'à l'esprit d'esclavage. Pour vous assurer de la vérité de ces assertions, observez que, dans l'Écriture, ceux qui sont dans leur état naturel ou d'inconversion sont souvent décrits comme se trouvant dans un état d'ignorance ou de ténèbres. Il est dit d'eux qu'ils ne connaissent pas Dieu : « Lorsque vous ne connaissiez point Dieu, vous serviez ceux qui, de leur nature, ne sont point dieux (Gal., IV, 8). » Prenez garde aussi à cette description : « Ayant leur entendement obscurci de ténèbres, et étant éloignés de la vie de Dieu, à cause de l'ignorance qui est en eux par l'endurcissement de leur cœur (Eph., IV, 18). » En conséquence, le changement produit en eux nous est représenté comme leur communiquant la lumière ou l'intelligence, par

opposition à leur ignorance antérieure : « Pour ouvrir leurs yeux, afin qu'ils soient convertis des ténèbres à la lumière et de la puissance de Satan à Dieu (Actes, XXVI, 18). — Que si notre Evangile est encore voilé, il ne l'est que pour ceux qui périssent, desquels le Dieu de ce siècle a aveuglé les entendements, c'est-à-dire des incrédules, afin que la lumière de l'Évangile, de la gloire de Christ, lequel est l'image de Dieu, ne leur resplendît point. Car Dieu, qui a dit que la lumière resplendît des ténèbres, est celui qui a relui dans nos cœurs, pour manifester la connaissance de la gloire de Dieu qui se trouve en Jésus-Christ (2 Cor., IV, 3, 4, 6). » L'Écriture emploie ce langage beaucoup plus souvent qu'on ne l'observe communément. D'ailleurs, l'intelligence étant la faculté principale de notre être, il est naturel de penser que c'est par elle que la régénération doit commencer, en y répandant, pour servir de fondement à toute la partie

subséquente de cette œuvre, la connaissance de la nature et de la gloire de Dieu. Nous en serons persuadés, si nous faisons attention à la nature de ce changement, telle que je l'ai décrite plus haut d'après les saintes Écritures, qui la font consister dans un respect suprême pour la gloire de Dieu, et dans un désir habituellement prédominant d'obtenir sa faveur. La connaissance de la vraie nature et de la gloire excellente de Dieu est donc indispensable comme préliminaire à la nouvelle naissance. Comment quelqu'un accepterait-il pour motif capital de ses actions ce qu'il ne comprend pas ? comment aurait-il pour premier objet de ses désirs ce qu'il ne connaît pas ? Ni l'un ni l'autre ne sont possibles : il faut, pour cela, que la connaissance dont je viens de parler existe préalablement. Il est vrai qu'elle ne sera d'abord qu'imparfaite : l'homme véritablement régénéré croîtra dans la connaissance de la gloire de Dieu, comme dans le sentiment du bon-

Dieu tel qu'il nous est dépeint dans sa Parole, qui est la seule règle de la foi, la colonne et le fondement de la vérité. Ceci est de la plus haute importance et d'une parfaite raison, quoique, je suis fâché de le dire, on y fasse très-rarement attention de nos jours. Si l'on ne voit pas Dieu tel qu'il est, en vérité, on ne pourra jamais lui rendre un service conforme à sa nature. Si nous nous représentons Dieu sous de fausses couleurs, nous ne pourrons naturellement lui offrir aucun culte, ni lui porter du respect ou de l'amour, ou plutôt, le culte et l'obéissance que nous croirons lui rendre ne l'auront nullement pour objet, mais seulement quelque autre chose que nous aimerons, honorerons et servirons à sa place. Je prie le lecteur sérieux de remarquer quelle jalousie extrême Dieu montrait sous la dispensation de l'Ancien Testament quant à la pureté de son culte, et combien toute idolâtrie était criminelle à ses yeux. Qu'il fut grand le déplaisir de Dieu au

sujet de l'érection et de l'adoration du veau d'or, quoiqu'il soit très-probable qu'Aaron n'eût pas d'autre intention que celle de représenter le vrai Dieu, en se servant du même symbole qu'il avait vu usité en Égypte. Ne touchons-nous pas ici à la substance même de la religion, et non à sa forme seulement ? La nécessité de fuir toute sorte d'idolâtrie n'est-elle pas aussi grande sous le Nouveau Testament que sous l'Ancien ? Le Dieu immuable qui fut si irrité de ce qu'on lui donnait un faux nom, ne le serait-il pas également contre ceux qui lui attribuent une fausse nature ?

Si cette vérité jette du jour sur la nature et sur la source de la régénération, elle en reçoit, elle aussi, de ce qui a été dit dans les parties précédentes de ce traité. La régénération, c'est la restauration de l'image de Dieu dans le cœur ; c'est-à-dire, qu'elle consiste à aimer Dieu par-dessus tout, et à se réjouir en lui ; ou, en d'autres termes, elle consiste dans l'a-

mour suprême et dans la jouissance de la bonté parfaite et de la sainteté sans tache. Quand cela a lieu, le pécheur est régénéré ; il porte de nouveau l'image de Dieu qu'il avait perdue ; il est de nouveau rendu propre à habiter dans la présence de Dieu dont il avait été chassé. Mais il ne connaît pas Dieu, s'il le croit essentiellement différent de ce qu'il est réellement ; en ce cas, il ne sert pas le vrai Dieu, il ne porte pas son image, il ne se réjouit pas dans sa communion et n'est pas propre à goûter sa présence. Si la piété est la possession d'une nature divine, une telle personne ne l'a point, à moins qu'il n'y ait plusieurs dieux. Un changement peut, il est vrai, s'être opéré en elle, en sorte qu'elle ait accordé sa confiance à un autre et changé de maître, car il y a beaucoup d'idoles : néanmoins, elle n'est pas venue à Dieu, et aussi longtemps que Dieu sera le même, son bonheur est impossible. Je ne vois pas quelle objection sérieuse on pourrait me proposer, si ce n'est que la connaissance que



nous avons de Dieu est, en un certain sens, très-imparfaite. Cela est vrai tant que nous sommes en ce monde, et le sera probablement aussi pendant toute l'éternité ; car : « Trouveras-tu le fond de Dieu en le sondant ? Connaîtras-tu parfaitement le Tout-Puissant ? Ce sont les hauteurs des cieux, qu'y feras-tu ? C'est une chose plus profonde que les abîmes, qu'y connaîtras-tu ? Son étendue est plus longue que la terre et plus large que la mer (Job, XI, 7-9). » Mais il y a une grande différence entre avoir une connaissance imparfaite de Dieu, et se former de lui des conceptions fondamentalement fausses. Il y a une grande différence entre avoir des idées faibles et incomplètes de la vérité, et croire l'erreur diamétralement opposée, ou agir comme si on la croyait. Si cela n'est admis, nous ne comprendrons jamais le grand avantage dont les Juifs jouissaient, par-dessus les Gentils, « en ce que les oracles de Dieu leur avaient été confiés ; » nous ne comprendrons pas davantage la

ner de la grande ignorance qui règne maintenant chez plusieurs, malgré les excellentes occasions de s'instruire qu'ils ont à leur portée. On s'étonne de voir dans quelle ignorance de tout ce qui concerne la religion vivent beaucoup de gens qui possèdent d'ailleurs des connaissances étendues dans les sciences humaines. Si le hasard ou la curiosité avait mis ce traité entre les mains de quelqu'un à qui ces remarques fussent applicables, qu'il me permette de lui demander un moment d'attention. Je vous conjure de songer à votre état, et d'en être effrayé. Vous pouvez avoir une espèce de foi nominale en un être invisible, inintelligible, appelé Dieu, tandis que vous ne savez « ni de quoi vous parlez, ni ce que vous affirmez. » Peut-être avez-vous entendu parler, ou plutôt, dans notre heureuse patrie, vous ne pouvez pas ne pas avoir entendu parler de Jésus-Christ, le Fils de Dieu, souvent appelé le Sauveur des pécheurs; mais vous ne connaissez ni le Père ni le

Fils ; vous ne connaissez pas Dieu, comme créateur ni, par conséquent, vos obligations envers lui, ni la chute que vous avez faite en manquant à ces obligations ; vous ne savez ce qu'est le péché et, par conséquent, vous ne pouvez savoir ce qu'est un Sauveur. Si jamais vous saisissez complètement la vraie religion, la lumière éclairera vos ténèbres, vous ne pourrez plus oublier Dieu : il vous suivra dans votre cabinet, il entrera avec vous dans la maison, il vous assiègera, pour ainsi dire, de la réalité de sa présence, de la parfaite sainteté de sa nature et de la majesté redoutable de sa puissance. Qu'elle est grande l'impression produite chez un saint ou chez un pécheur, par la connaissance véritable de la gloire divine, que cette connaissance se soit produite par la Parole ou par la Providence de Dieu ! Ecoutez comment Job en parle : « J'avais ouï de mes oreilles parler de toi ; mais maintenant mon œil t'a vu : c'est pourquoi j'ai horreur d'avoir

que sa vie soit bonne. Celui qui erre , peut même être aussi agréable à Dieu que celui qui possède la vérité , pourvu qu'il soit aussi sincère que lui.... Nul doute que la faculté de rechercher librement la vérité ne soit un bienfait inestimable , et que l'impartialité dans les recherches religieuses ne soit un indispensable devoir. Mais la maxime que je viens de rapporter , si on lui donne trop d'extension, devient fausse et dangereuse , et on la porte à cet excès à la faveur de deux suppositions erronées et sans fondement. On se sert fréquemment de cette maxime pour justifier une opposition déclarée et violente aux vérités les plus importantes de l'Évangile , et même quelquefois pour excuser la négation de toute religion , naturelle ou révélée. Pour en agir ainsi , il faut nécessairement supposer que l'erreur exercera une influence aussi heureuse sur le cœur que la vérité ; si cela est , le privilège tant vanté du libre examen ne vaut pas la peine d'être possédé , et tout



le travail qu'on se donne pour chercher la vérité est une pure vanité. Un autre supposition, qui est au fond de l'usage qu'on fait de cette maxime, c'est qu'on peut être aussi sincère en embrassant les plus grandes erreurs qu'en s'attachant à la vérité; si cela était, le Créateur ne nous aurait pas donné les moyens de distinguer le vrai du faux, ce qui constituerait la plus grande accusation qu'on puisse élever contre sa sagesse et sa bonté. Les personnes qui avancent les maximes que je combats ici ne réfléchissent pas qu'une inclination corrompue dans le cœur apporte une altération dans le jugement, et que lorsque les hommes ne se soucient pas de connaître Dieu, il les abandonne souvent, par un juste jugement, à un esprit réprouvé. Lorsqu'ils rejettent sa vérité, par l'effet de l'aversion qu'ils éprouvent intérieurement pour sa pureté, il est écrit que Dieu leur envoie « une erreur efficace, » comme on peut s'en assurer en lisant les passages sui-

vants : « Parce qu'ils n'ont pas reçu l'amour de la vérité pour être sauvés, à cause de cela Dieu leur enverra une erreur efficace, de sorte qu'ils croiront au mensonge, afin que tous ceux-là soient jugés, qui n'ont point cru à la vérité, mais qui ont pris plaisir à l'iniquité (2 Thess., II, 10-12). »

La nature de la régénération servira d'ailleurs tout particulièrement à montrer le danger de l'erreur. Si l'on se forme de fausses idées de Dieu, si l'on aime, adore et se représente un faux Dieu, on ne peut être régénéré et, par conséquent, on est impropre à jouir de la présence du vrai Dieu. Ne vous y trompez pas : Dieu ne peut se renier soi-même, et conséquemment « il n'y a point de communion entre la justice et l'injustice, entre la lumière et les ténèbres, ni d'accord entre Christ et Bélial (2 Cor., VI, 14, 15). »

Pour qu'on ne se méprenne pas sur le sens de ces observations, je dois faire

remarquer qu'elles ne sont point applicables à des divergences de peu d'importance, au nombre desquelles je compte toutes celles qui ne regardent que les formes de la religion. Je suis parfaitement convaincu que beaucoup de dénominations fort différentes entre elles bâtissent sur le seul fondement posé en Sion pour y asseoir l'espérance du pécheur, et que leur séparation les unes d'avec les autres et leur manque réciproque d'affection fraternelle sont tout-à-fait déplorables. Plusieurs qui ne veulent pas se réunir sur la terre pour servir Dieu n'auront qu'un temple dans le royaume de leur Père éternel, où tous les fidèles venus de l'Orient et de l'Occident, du Nord et du Midi, seront assis avec Abraham, Isaac et Jacob. Mais, après tout, je dois croire aussi qu'il est possible de faire naufrage quant à la foi. Le passage suivant de l'Écriture, ainsi que beaucoup d'autres, l'enseigne clairement : « Comme il y a eu de faux prophètes parmi le peuple,

il y aura aussi parmi vous de faux docteurs qui introduiront secrètement des sectes de perdition , et qui renieront le Seigneur qui les a rachetés , attirant sur eux-mêmes une prompte ruine (2 Pierre, II, 1). » Si quelqu'un se fait de fausses idées de Dieu , ou cherche la sanctification et la vie éternelle dans quelque autre voie que celle que Dieu a tracée dans sa Parole , quoiqu'il édifie maintenant son espérance sur cette imagination folle que Dieu est semblable à lui , il sera à la fin horriblement déçu , à l'ouïe de cette parole effrayante : « Retirez-vous de moi , je ne vous connais point , vous qui faites le métier d'iniquité. »

SECT. II. — *Pour naître de nouveau , il faut connaître la gloire infinie de Dieu.*

L'homme que l'Esprit renouvelle doit faire un second pas , qui consiste à connaître la gloire infinie de Dieu , tout comme il

a reconnu sa véritable nature. Il lui faut, non-seulement voir Dieu précisément tel qu'il est , mais encore devenir sensible au prix infini , à la beauté et à la perfection de son caractère. Ces deux choses , quoique étroitement liées , sont cependant assez distinctes l'une de l'autre pour mériter d'être considérées séparément. La première est nécessaire ; mais seule et par elle-même , elle ne suffit point. Il ne peut y avoir de vraie piété là où manque la connaissance de la véritable nature de Dieu. Pourtant , malgré cette connaissance , si l'on n'y ajoute celle de l'excellence et de la gloire divine , Dieu ne peut en aucun cas être l'objet de notre respect et de notre amour. Connaître et sentir sont deux choses tout-à-fait différentes , et tant que nous ne sentirons pas , quoi que ce soit que nous connaissions , que nous affirmions ou dont nous soyons persuadés touchant l'Être suprême , nous ne le connaissons pas comme Dieu , ni ne pourrons le glorifier comme tel. Cette importante vérité nous deviendra

toutes les choses qui sont écrites au livre de la loi pour les faire (Gal. , III , 10). » Alors paraît leur inimitié pour Dieu , qui auparavant peut-être leur était cachée. Il faut remarquer que certaines personnes de mœurs lâches et déréglées soutiendront quelquefois , à des époques fixes , une profession de piété. Tout le temps que , grâce aux notions vagues et indistinctes qu'elles se forment de Dieu , qu'elles se représentent comme un être indulgent et facile à contenter , ne se souciant nullement de punir , elles parviennent à tranquilliser leur conscience , elles pensent à lui sans peine , elles accomplissent même certaines observances extérieures , avec toutes les apparences du contentement et du bonheur. Elles ne comprennent pas la grâce divine comme la disposition à pardonner le plus grand des pécheurs qui se repent , mais comme la disposition à être indulgent envers le pécheur , et à fermer les yeux sur sa persistance dans le péché. De telles personnes n'ont pas plutôt découvert le

caractère véritable d'un Dieu saint, que leurs pensées à son égard sont entièrement changées. Sa nature leur paraît sombre et sa providence sévère, l'inflexibilité de sa loi les aigrit, et, autant qu'elles l'osent, elles se plaignent de la tyrannie de son gouvernement. Leurs sentiments sont ceux exprimés par les hommes de Beth-Sémès dans les paroles suivantes : « Qui pourrait subsister en la présence de l'Eternel, ce Dieu saint ? Et vers qui monterait-il en s'éloignant de nous (1 Sam. , VI, 20) ? »

Je ne puis m'empêcher de faire remarquer qu'ici nous avons, pour ainsi dire, la source de l'erreur en fait de religion. A quoi, si ce n'est au sentiment que je viens de signaler, faut-il attribuer les systèmes religieux, nouveaux et flatteurs, que se font une foule de gens, qui s'imaginent un Dieu si complètement différent de cet Etre saint qui se manifeste à nous dans sa Parole ? Quand les hommes ne veulent pas conformer leur conduite aux principes de

la religion pure et sans tache, il est rare qu'ils n'essaient pas d'accommoder la religion à leur conduite. N'en est-il pas plusieurs qui ne peuvent souffrir qu'on représente Dieu comme saint et jaloux, ainsi qu'il nous est décrit dans l'Écriture? Avec quelle violence n'opposent-ils pas des raisonnements charnels à ce caractère divin, et ne le qualifient-ils pas des noms les plus odieux et les plus abominables? On le comprend aisément. Envisager Dieu tel qu'il est, voilà ce qui jette le plus de lumière sur l'opposition de nos cœurs contre lui. Deux choses de nature opposée ne peuvent plaire à la fois : il en résulte qu'ils doivent éprouver de l'aversion pour Dieu, ou pour eux-mêmes. Cependant, nous avons sujet de bénir Dieu de ce que leur résistance à la vérité ne sert qu'à la confirmer et à la manifester tout de nouveau, en montrant que « l'affection de la chair est inimitié contre Dieu, car elle ne se rend point sujette à la loi de Dieu, et aussi ne le peut-elle point (Rom., VIII, 7). » Et

comme cette inimitié contre Dieu se révèle par une opposition à sa vérité sur la terre, elle sera d'autant plus violente qu'une résistance plus efficace est impossible. Quand un pécheur irrégénéré pénètre dans le monde des esprits, où il a une vue plus claire et un sentiment plus intime de ce que Dieu est, son inimitié naturelle éclate sans retenue, et il blasphème, comme les démons, avec qui il doit demeurer à jamais.

De tout cela il résulte évidemment que l'homme régénéré doit posséder la connaissance de la gloire et de la beauté de la nature divine, et acquiescer entièrement à tous les attributs de Dieu, les reconnaissant comme parfaitement droits et d'une complète justice. Il est évident qu'on ne saurait posséder sans cela cet amour suprême pour Dieu, dans lequel consiste proprement la vraie piété; car personne ne peut aimer ce qui ne lui paraît pas aimable. J'ajouterai même que cette œuvre est absolument nécessaire pour que la régénération commence, et qu'elle est la base même de ce

changement. Elle est nécessaire à toute conviction de péché véritable et salutaire. Qu'est-ce qui humiliera mieux le pécheur, en lui faisant sentir ses transgressions de la loi divine, que la vue de la sainteté parfaite, de l'excellence absolue et de la bonté infinie de Dieu ? Sans cette connaissance, on peut se sentir faible et asservi, mais jâmais on ne se sentira placé sous l'obligation d'un devoir; on peut craindre la colère, mais on ne pourra haïr le péché.

Il semble que nous soyons ainsi amenés directement à traiter le premier pas qui reste à franchir après celui-ci dans l'accomplissement d'un changement salutaire, c'est-à-dire à la conviction du péché et de la misère de l'homme. Mais, avant d'entrer dans le développement de cette conviction, il ne sera pas hors de propos de prendre note de quelques vérités qui résultent de ce qui a déjà été dit. Cela est d'autant plus nécessaire que les opinions défectueuses ou erronées qu'on se forme de la religion

ont pour cause ordinaire quelque erreur à l'égard du fondement.

1. La nécessité de la régénération ressort avec une force particulière de ce que nous avons dit sur cette partie de notre sujet. Il doit s'opérer dans notre cœur un changement intérieur véritable, pour que nous puissions avoir une véritable piété. S'il faut que nous découvriions l'excellence morale de la nature divine, s'il faut que nous reconnaissions que Dieu est glorieux en sainteté, il faut pour cela que notre cœur et nos affections soient changés aussi bien que notre vie. D'après les saintes Écritures, rien n'est plus évident que cette vérité, « que l'homme naturel ne reçoit pas les choses de l'Esprit de Dieu, » et c'est aussi évident d'après l'expérience et la nature de la chose. Tant qu'on persiste à aimer le péché, il est impossible qu'on voie la beauté de la Sainteté infinie. Tant qu'on aime le péché, on doit haïr la sainteté, qui ne lui est pas moins opposée que la lumière ne l'est aux ténèbres. C'est

pourquoi, toute modération dans la conduite, tout zèle, toute application à accomplir des formes et des cérémonies même lorsqu'elles exigent de coûteux sacrifices, tout empressement à s'acquitter d'un devoir quelconque, qui proviendraient de la crainte ou d'autres motifs extérieurs, sont sans importance jusqu'à ce que les inclinations et les affections du cœur soient totalement renouvelées.

2. Les considérations précédentes nous montrent que la régénération doit être attribuée, du commencement à la fin, à l'action du Saint-Esprit. Elle ne peut être que l'effet de la grâce divine et l'œuvre de la Toute-Puissance. Qu'aucune créature ne prétende n'être pas redevable de sa nouvelle création à l'Auteur de sa première existence : « Car de lui, et par lui, et pour lui, sont toutes choses (Rom. , XI , 36). » Tout le temps que l'homme demeure dans son état naturel, ses mauvaises œuvres montrent que son entendement est *ennemi* de Dieu. La manifestation qui lui est faite

de la vraie nature de Dieu , par ses œuvres et par sa parole , tant que le pécheur demeure dans les mêmes dispositions , excite, non son amour, mais son inimitié. Il est si loin d'aimer Dieu comme son père, qu'il le craint comme son ennemi. Cette crainte se manifeste de l'une des deux manières suivantes : Quelquefois elle induit le pécheur à fuir loin de Dieu , à jeter l'instruction derrière son dos, et à croître toujours davantage en impiété , jusqu'à ce qu'il ait fait taire sa conscience en la cautérisant. L'expérience n'apprend que trop combien il existe de personnes de cette espèce , qu'un crime précipite dans un autre crime. Il faut prendre garde aussi à l'insistance que l'Écriture met à nous enseigner que l'effet premier et naturel du péché pour tous, c'est de les entraîner toujours plus loin de Dieu. Nous en avons déjà donné deux exemples. Nos premiers parents n'eurent pas plutôt péché qu'ils s'enfuirent et se cachèrent dès qu'ils entendirent la voix de Dieu dans le jardin , comme s'ils n'eussent

pu souffrir son approche. Nous voyons quelque chose de semblable se passer chez l'apôtre saint Pierre ; c'est comme un témoignage rendu à un effet extraordinaire de la puissance de son Sauveur : « Et quand Simon Pierre eut vu cela , il se jeta aux genoux de Jésus, en lui disant : Seigneur , retire-toi de moi , car je suis un homme pécheur (Luc , V , 8). » Voici un autre exemple de la même espèce : « Alors toute cette multitude , venue de divers endroits voisins des Gadaréniens, le prièrent de se retirer de chez eux , car ils étaient saisis d'une grande crainte : il remonta donc dans la nacelle et s'en retourna (Luc , VII , 37). »

Un autre effet, ordinairement produit par cette crainte naturelle, effet à quelques égards contraire au précédent, consiste à disposer, à s'acquitter, avec contrainte et hypocrisie, de certains devoirs, au moyen desquels on pense échapper au châtement. Cet effet se montre dans le caractère et dans la conduite des enfants

d'Israël, tels qu'ils sont représentés par le Psalmiste : « Quand il les mettait à mort, alors ils le recherchaient ; ils se repentaient et ils cherchaient le Dieu fort dès le matin ; et ils se souvenaient que Dieu était leur rocher, et que le Dieu fort et souverain était celui qui les délivrait. Mais ils faisaient beau semblant de leur bouche, et ils lui mentaient de leur langue ; car leur cœur n'était point droit envers lui, et ils ne furent point fidèles dans son alliance (Ps. LXXVIII, 34-37). » Il résulte de là, qu'il nous faut, non-seulement connaître la gloire et l'excellence qui sont en Dieu, mais encore être, en quelque mesure, rendus conformes à son image. Attribuer cet effet à notre activité et à nos efforts dans la pratique du devoir, sans la coopération de la puissante efficace de la grâce divine, c'est, si l'on y prend garde, un contre-sens manifeste. Si nous cherchons à nous contraindre, à nous obliger d'aimer quelqu'un, l'effort que nous faisons dans ce but nous est

une preuve certaine que cette personne ne nous paraît rien moins qu'aimable. On ne peut forcer d'aimer, ou plutôt, un amour forcé n'est pas le moins du monde de l'amour. En un mot, c'est un devoir incontestable pour nous que de céder à toutes les exigences de notre conscience, et de lui obéir en tout état de cause; et pourtant, je ne puis m'empêcher de croire que le désir vrai et sincère d'un changement de nature est, chez un pécheur, un indice que ce changement a commencé de s'effectuer. Donc, jusqu'à ce que le pécheur soit éclairé d'une lumière surnaturelle, il ne peut voir la gloire et la beauté de la nature divine. Avant cela, il peut chercher à s'attirer la faveur de Dieu, il peut désirer d'éviter sa colère, il peut souhaiter, dans l'intérêt de son propre salut, qu'il s'opère un changement en Dieu; mais il ne peut l'aimer tel qu'il est réellement. Le même pouvoir tout-puissant qui tira le monde du néant doit être mis en œuvre pour tirer le pécheur de sa rébellion et de

son apostasie, d'après cette promesse, évidemment faite au Sauveur : « Ton peuple sera un peuple plein de franche volonté, au jour que tu assembleras ton armée en sainte pompe ; la rosée de ta jeunesse te sera produite du sein de l'aube du jour (Ps. CX, 3). » Le Nouveau-Testament affirme la même chose avec non moins de clarté : « C'est Dieu qui produit en vous, avec efficace, le vouloir et l'exécution, selon son bon plaisir (Phil., II, 13). »

3. Tout cela nous montre où gît la différence fondamentale, essentielle, qui existe entre des convictions générales ou imparfaites, et l'influence efficace, sanctifiante et salutaire du Saint-Esprit. Les premières naissent de la connaissance des perfections naturelles de Dieu, de la foi à sa puissance et à la sévérité de son jugement, dépourvues de la connaissance de sa justice et de sa gloire. Par conséquent, quelque profondes qu'elles soient, quelque diversité ou même quelque opposition d'effets qu'elles puissent produire, elles

n'amènent jamais le cœur à un changement véritable. Il importe extrêmement de prendre garde à cette distinction ; car, bien que des convictions imparfaites s'effacent quelquefois entièrement et ne soient suivies d'aucun effet durable, le contraire n'en arrive pas moins souvent. Elles produisent fréquemment une contre-façon de piété qui se maintient, non-seulement pendant un certain temps, mais que plusieurs emportent à la tombe, comme un mensonge dans leur main droite. Les séductions de Satan sont si subtiles qu'elles donnent lieu à plusieurs formes creuses de piété, reposant non-seulement sur un fondement légal, mais encore sur un fondement évangélique. Je vais donner au lecteur une esquisse des principes et de l'influence de ces deux sortes de tromperies.

Il y a des hypocrites légaux. Réveillés au sentiment du danger qu'ils courent uniquement par la considération de la puissance irrésistible de Dieu, ils se

mettent à s'exercer à la repentance ,
espérant revivre par ce moyen. De là,
tout le système de la pénitence et de la
mortification corporelle ; de là aussi cet
attachement si puissant que montrent
certaines personnes du monde pour les
formes extérieures de la religion, et cette
vénération exagérée qu'elles portent aux
lieux consacrés au culte divin. Trouvant
maintenant dans leur conduite ordinaire
plus de régularité et de sérieux qu'au-
paravant , elles nourrissent la folle espé-
rance que tout ira bien pour leur avenir.
En même temps , elles sont si loin d'être
renouvelées à l'image de Dieu ou d'être
dominées par son amour, que ces choses
leur sont un fardeau ; et c'est précisé-
ment parce qu'elles leur sont un fardeau
qu'elles sont portées à les croire méri-
toires. Leur conscience les censure tel-
lement qu'elles n'osent prendre part aux
excès d'autrui , ni même retourner à
ce qu'elles faisaient autrefois , et le ré-
sultat de cette comparaison est de leur

faire croire qu'elles sont en bon chemin. Mais si elles réfléchissaient un peu à ce qu'est la nature de Dieu, elles reconnaîtraient bientôt leur erreur. Elles s'apercevraient qu'elles sont si loin d'être renouvelées dans l'esprit de leur entendement que, quelle que soit leur obéissance, elles sont poussées ou conduites contre leur volonté, et qu'elles sont prêtes à se dérober au joug, toutes les fois qu'elles ont une excuse plausible pour cela. Une intelligence exacte de la gloire de Dieu et de l'obligation de l'aimer et de le servir, qui est imposée à toute créature raisonnable, les guérirait efficacement de toute propre justice et de toute fausse indépendance; elle les conduirait à Dieu et à la grâce accumulée sur son Fils pour « accomplir en eux tout le bon plaisir de sa bonté et l'œuvre de la foi avec puissance. »

D'un autre côté, il y a aussi des hypocrites évangéliques. Ceux-ci partent des mêmes principes que les premiers, et leurs vues présentent le même défaut

radical que les leurs. Ils sont réveillés au sentiment du danger qu'ils courent, et quelquefois ils tremblent à la crainte des châtimens ; de Dieu, mais sans découvrir la gloire et la beauté de la nature divine. Si de telles personnes vivent dans une famille ou font partie d'une congrégation où elles entendent exposer souvent la doctrine de la rédemption, cette doctrine peut avoir sa place dans leur système. Elles sont assez convaincues de leurs nombreuses transgressions pour jeter volontiers leurs péchés sur le garant du pécheur et pour se reposer sur les souffrances et la mort de Christ, afin d'être délivrées de la colère d'un Dieu offensé. Je n'ai même pas le moindre doute qu'il n'y en ait plusieurs qui, animées par une assurance présomptueuse, puissent imiter la foi des élus de Dieu, et croire que Christ est mort pour elles en particulier. Aussi longtemps que cette persuasion demeure, elle leur donne (et elle le doit) beaucoup de paix

et de joie. Qui ne trouverait de la consolation dans la pensée qu'il est à l'abri de la colère de Dieu ? Et cependant elles n'ont jamais connu le mal du péché, considéré en lui-même, comme constituant une opposition à la nature de Dieu et une transgression de sa loi. Elles n'ont jamais su aimer en sincérité de cœur un Dieu infiniment saint ; elles peuvent l'aimer, parce qu'elles supposent qu'elles sont les objets particuliers de son amour, et parce qu'elles se font une idée obscure, confuse, sensuelle, des délices des cieux ; mais elles ne connaissent pas ou ne considèrent pas la nature du salut qu'il a préparé aux siens. Il est évident que tout amour de cette espèce naît, chez ceux qui l'éprouvent, d'une fausse confiance qu'ils ont dans leur propre état, et non d'une connaissance véritable de Dieu. L'amour de Dieu envers eux leur apparaît plutôt comme une indulgence partielle qui lui fait fermer les yeux sur ce qu'ils sont maintenant, que comme

une compassion infinie qui le porte à pardonner ce qu'ils ont été. Les effets d'une piété de ce genre sont exactement conformes à ce qu'on peut attendre de sa nature; pendant un certain temps ils sont violents et outrés, ordinairement entachés d'ostentation, puis ils se montrent temporaires et inconstants. L'amour-propre est à la racine de tout cela; par conséquent, les personnes dont je parle maintiennent leur profession de piété tant qu'elles la trouvent agréable et facile; mais quand on leur demande de renoncer à elles-mêmes et de porter leur croix, elles s'y refusent, leurs transports cessent, et elles retournent à leurs péchés. Non-seulement l'Écriture, mais encore l'histoire de l'Église dans tous les siècles, nous en donnent plusieurs exemples. Plus d'un de ces disciples qui paraissent embrasser de bon cœur la doctrine de Christ et honorer profondément sa personne « s'en retournent et ne marchent plus avec lui (Jean, VI, 66), » dès qu'ils l'en-

tendent préférer quelques-uns de ses préceptes les plus sérieux. Ce caractère ressemble à celui qui nous est décrit sous l'image d'auditeurs qui ont bâti sur le sable, « qui n'ont pas de racine en eux-mêmes, et qui, lorsque la persécution ou la tribulation surviennent encore à cause de la parole, sont aussitôt scandalisés. »

J'espère que l'indication de ces effets et l'explication de leur cause que j'ai donnée plus haut serviront à faire distinguer les apparences de la réalité dans un temps de réveil religieux. Des personnes dont la conduite paraît celle d'âmes vraiment converties retombent cependant plus tard, et retournent avec « le chien à ce qu'elles avaient vomé, et avec la truie lavée se vautrer dans le borbier. » Ces événements donnent aux adversaires occasion de médire, et sont le sujet de beaucoup d'angoisses pour ceux qui craignent vraiment Dieu. Toutefois si l'on prenait soigneusement garde à ce que les sain-

tes Ecritures nous autorisent d'attendre ; aucun des cas de ce genre ne causerait plus de surprise : « Il est nécessaire qu'il arrive des scandales (Matth., XVIII, 7). » Puis, quoiqu'il ne manque pas d'hypocrites ; nous possédons encore des moyens suffisants de distinguer l'or d'avec l'écume.

SECT. III. — *Le pécheur régénéré doit avoir la conviction de son péché et du danger auquel ce péché l'expose.*

Un esprit, profondément humilié et convaincu de son péché et de sa condamnation, est, après les précédentes, la première disposition qui doit se manifester dans l'accomplissement d'un changement salutaire. L'absolue nécessité en est assez évidente pour être généralement reconnue. Elle ressort, avec une égale clarté, soit de la nature même de la régénération, soit des moyens qui l'amènent, soit des motifs qui seront désormais, chez l'homme régénéré, à la base

de tout devoir. Si un changement complet est nécessaire, il doit être accompagné d'un parfait mécontentement de soi-même et de la désapprobation de sa vie passée. Quiconque est satisfait de son état présent, ne désirera pas un changement, ne fera pas d'efforts pour l'effectuer, ne l'acceptera même pas. Si nous considérons le moyen de notre rédemption, qui est Jésus-Christ souffrant à la place des pécheurs, la même vérité en acquerra une évidence croissante. Ceux qui ne sont pas humiliés par le sentiment de leur péché et de leur corruption mépriseront un salut acheté par prix et un Sauveur crucifié. Notre Seigneur lui-même nous l'a dit scuvent dans les termes les plus clairs : « Ceux qui sont en santé n'ont pas besoin de médecin, mais ceux qui se portent mal. Je ne suis pas venu appeler à la repentance des justes, mais des pécheurs (Luc, V, 31, 32). » Aussi est-ce à ceux-ci que ses appels sont particulièrement adressés : « Venez

à moi, dit-il, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous soulagerai (Matth., XI, 28). »

Nous lisons, soit dans les écrits prophétiques, soit dans les apostoliques, plusieurs passages ayant trait au même sujet. Les joyeuses nouvelles du salut y sont toujours annoncées à l'âme humble, misérable, au cœur froissé, altéré, et qui s'en va périr. Ainsi, nous lisons dans le prophète Esaïe : « Holà, vous tous qui êtes altérés, venez aux eaux, et vous qui n'avez point d'argent, venez, achetez et mangez; venez, dis-je, achetez sans argent et sans aucun prix du vin et du lait (Esaïe, LV, 1). »

Lorsque Christ entra dans son ministère personnel, il commença sa mission en ces termes : « L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a oint; il m'a envoyé pour évangéliser aux pauvres, pour guérir ceux qui ont le cœur froissé; pour publier aux captifs la délivrance, et aux aveugles le recouvre-

ment de la vue ; pour mettre en liberté ceux qui sont foulés, et pour publier l'an agréable du Seigneur (Luc, IV, 18, 19).» Je ne citerai plus qu'un passage : « A celui qui aura soif , je lui donnerai de la fontaine d'eau vive , sans qu'elle lui coûte rien (Apoc., XXI, 6). »

D'après ces passages et plusieurs autres de ce genre , il est hors de doute que l'homme, né de nouveau , doit avoir une profonde humiliation d'esprit et sentir sa culpabilité et sa misère avant qu'il soit amené à Dieu. Aussi ces convictions de péché ont-elles été considérées comme le premier pas à faire dans la voie de la conversion. Afin d'être aussi clair et aussi utile que possible , je diviserai ce sujet en deux parties : j'indiquerai d'abord quelle est la source naturelle d'une véritable conviction de péché , c'est-à-dire de la douleur qu'on ressent de l'avoir commis ; puis je rechercherai jusqu'où doit aller cette douleur pour produire un changement salulaire.

De la source naturelle d'une sincère conviction de péché, c'est-à-dire de la douleur qu'on ressent de l'avoir commis. Nous remarquerons qu'en général, à proprement parler, il ne peut y avoir que deux sources de douleur ou d'humiliation pour l'âme, savoir la frayeur du châtement et le sentiment de la culpabilité du péché. On trouve l'une et l'autre chez ceux qui se repentent véritablement, et c'est leur union et leur influence mutuelle qui distinguent la repentance qui mène à la vie de toutes ses contrefaçons. Plusieurs ont tremblé par la crainte qu'ils avaient du châtement de Dieu, et ont été épouvantés par les signes de sa présence, qui, cependant, ont vécu et sont morts étrangers à la vraie piété ou à tout changement salutaire. Nous voyons que Judas même, qui trahit son Seigneur, se repentit, confessa son péché, alla jusqu'à faire son possible pour réparer le mal commis en restituant le prix du sang innocent, et que, malgré cela,

de l'armée céleste jusqu'au mortel le plus vil et le plus méprisé, est sous le poids d'une obligation infinie, éternelle, immuable, d'aimer Dieu, de tout son cœur, de toute sa force et de toute son âme. Il est persuadé qu'une affection donnée à un autre et une fidélité qu'on lui ravit sont infiniment coupables. Il voit la nécessité de fonder sa piété, non pas uniquement ni même principalement sur la grandeur de Dieu, mais sur l'excellence intrinsèque de sa nature. Il est ainsi convaincu que, se rebeller contre Dieu ou le déshonorer n'expose pas seulement à un grand danger, mais encore que c'est un mal manifeste et une criante injustice. Cela lui fait sentir sa culpabilité et celle de tous ceux qui vivent sans Dieu dans le monde. Pour confirmer cette vérité et la rendre plus claire, je vais faire deux observations universellement applicables au caractère et à la conduite de ceux qui sont vraiment repentants.

1. Ils acquièrent un sentiment tout

nouveau de l'excellence et de l'obligation des devoirs du culte divin, soit public, soit particulier. Auparavant, ils considéraient volontiers les actes du culte comme des exercices de religion ; ils pensaient que la crainte d'un juge invisible serait un secours pour la conscience et garderait des hommes de la fourberie, des excès et de la luxure. Ils étaient donc froids et formalistes dans leur culte, et ne pouvaient entendre parler de joie et de communion sensible avec Dieu dans son sanctuaire, sans être prêts à exprimer leur haine pour cette hypocrisie, comme ils l'appelaient, ou leur mépris pour ce qui ne leur paraissait qu'enthousiasme et folie. Mais maintenant, ils comprennent en quelque mesure le langage de l'adoration, qui leur paraissait tout-à-fait insipide auparavant. Ils se joignent au Psalmiste pour dire : « La majesté et la magnificence marchent devant lui ; la force et l'excellence sont dans son sanctuaire. Familles des peuples, ren-

dez à l'Éternel la gloire et la force. Rendez à l'Éternel la gloire due à son Nom ; apportez l'oblation et entrez dans ses parvis. Prosternez-vous devant l'Éternel avec une sainte magnificence ; vous , tous les habitants de la terre, tremblez tout étonnés, à cause de la présence de sa face (Ps. XCVI, 6-9). » Voyez aussi ces accents sublimes de louange qui, soit qu'ils s'appliquent au culte de l'Église militante sur la terre, ou à celui de l'Église triomphante dans les cieux, sont également à leur place ici : « Et les quatre animaux avaient chacun six ailes à l'entour ; et par dedans, ils étaient pleins d'yeux, et ils ne cessaient point de dire, jour et nuit : Saint, saint, saint, est le Seigneur Dieu tout-puissant, qui était, qui est, et qui est à venir ! Or, quand les animaux rendaient gloire et honneur et des actions de grâces à Celui qui était assis sur le trône et adoraient Celui qui est vivant aux siècles des siècles, les vingt-quatre anciens se prosternaient devant

Celui qui était assis sur le trône, et adoraient Celui qui est vivant aux siècles des siècles, et ils jetaient leurs couronnes devant le trône, en disant : Seigneur, tu es digne de recevoir gloire, honneur et puissance ; car tu as créé toutes choses ; c'est par ta volonté qu'elles existent et qu'elles ont été créées (Apoc., IV, 8-11). »
Encore : « Puis, je regardai, et j'entendis la voix de plusieurs anges autour du trône et des anciens, et leur nombre était de plusieurs millions. Et ils disaient à haute voix : L'Agneau qui a été mis à mort est digne de recevoir puissance, richesses, sagesse, force, honneur, gloire et louange. J'entendis aussi toutes les créatures qui sont au ciel, et en la terre, et sous la terre, et dans la mer, et toutes les choses qui y sont, disant : A Celui qui est assis sur le trône, et à l'Agneau, soient louange, honneur, gloire et force aux siècles des siècles (Apoc., V, 11-13). »

Un homme régénéré commence à voir la beauté même de la souveraineté di-

vine. Il reconnaît que toutes choses appartiennent à Dieu et que, par conséquent, il est de la plus haute convenance que toutes choses lui soient assujetties, d'après ce passage si fort et si beau : « Alors les vingt-quatre anciens qui sont assis devant Dieu dans leurs sièges se prosternèrent sur leurs faces, et adorèrent Dieu, en disant : Nous te rendons grâces, Seigneur Dieu tout-puissant, qui es, qui étais et qui es à venir, de ce que tu as fait éclater ta grande puissance et de ce que tu as agi en roi (Apoc., XI, 16, 17). »

2. La seconde observation que je voudrais faire, c'est que l'homme régénéré ressent toujours la plus profonde aversion pour ce péché odieux, quoique général, de la profanation du Nom de Dieu. Bon nombre de personnes, qui ne sont d'ailleurs pas des plus dépravées, ne se font pas une juste idée de la laideur de ce péché, et comme il ne porte pas directement atteinte aux intérêts temporels du prochain, on le

trouve, en général, bien moins honteux et scandaleux qu'il ne l'est. Une certaine piété ou une certaine vertu, fondée sur des principes mondains, peut facilement s'accorder avec lui; mais l'âme convaincue de la coulpe du péché, comme d'une rébellion contre Dieu et d'une désobéissance à sa volonté, comprendra l'extrême culpabilité et l'impiété de cette abominable pratique.

La piété, qui est l'œuvre du Saint-Esprit de Dieu et qui consiste dans le rétablissement de son image effacée par le péché, ne pourra jamais supporter la violation aussi directe de son autorité sacrée, une insulte aussi gratuite faite à son honneur et à sa gloire.

Nous nous sommes donc assurés que la crainte du châtement, dépourvue du sentiment de la coulpe du péché, est insuffisante pour produire un changement salutaire. Qu'on me permette d'ajouter maintenant que la connaissance de la coulpe du péché doit accroître notre

frayeur du châtimeut en nous montrant qu'il est juste. Tant qu'elle est seule, la crainte du châtimeut pousse toujours le pécheur à chercher de tous côtés des arguments contre ces souffrances dont il ne peut apercevoir la justice.

De là, l'incrédulité du cœur, et la pensée secrète que certainement il ne se peut que Dieu punisse, comme il l'a dit; de là, une impatience impie; de là, des pensées de rébellion contre Dieu, même sous les coups de sa verge, ainsi que le prophète Osée en parle : « Ils ne crient point vers moi en leur cœur, quand ils hurlent dans leurs lits (Osée, VII, 14). » De là même quelquefois, l'incrédulité la plus désolante chez ceux qui ont été élevés dans la connaissance des vérités de l'Évangile, mais qui n'ont, ni vu leur beauté, ni senti leur puissance. Dès qu'ils aperçoivent la gloire de Dieu et l'obéissance absolue et parfaite que tous lui doivent, cette vue leur fait apparaître, sous un tout autre jour, les

manifestations du déplaisir de Dieu , à l'égard du péché, telles qu'elles ont lieu dans les œuvres de la création et dans celles de la Providence. Elle revêt d'une force irrésistible toutes les menaces de la colère de Dieu contre les pécheurs qui sont contenues dans sa Parole. Ils sont alors profondément et intimement convaincus de la justice des châtimens divins , et ils commencent à admirer la patience et la longue attente de Dieu, qui n'a pas fait , dès longtemps, de leurs personnes , des monuments de sa vengeance.

Cette connaissance, non-seulement commence , mais encore poursuit et achève le travail d'une vraie conviction de péché; elle impose silence à toutes les objections et réfute les arguments de l'entendement charnel. Tout homme véritablement régénéré possède en soi-même , dans une mesure plus ou moins grande, la preuve que son changement est l'œuvre de la grâce souveraine. Il se rappellera; probablement

frances qu'elles redoutent pour le présent ou pour l'avenir, on ne peut pas dire qu'elles soient convaincues de péché. Nous en avons vu plusieurs qui, lorsque les afflictions les faisaient ressouvenir de leurs péchés, étaient poussées par le désespoir à commettre de plus grands péchés ; plus elles semblaient craindre l'approche du jugement de Dieu, plus elles étaient en proie à une espèce de rage qui s'exprimait par des blasphèmes. Cependant, le cœur humain est si profondément rusé que, d'un côté, plusieurs peuvent se flatter à tort d'avoir vu le mal du péché en lui-même, tandis que, de l'autre, plusieurs craignent de ne l'avoir pas vu comme il faudrait, parce que la douleur qu'ils en ont éprouvée n'a pas été assez grande. Plusieurs se plaignent de ce qu'ils ne gémissent jamais sur le péché avec cette énergie qui respire dans les déclarations de l'Écriture touchant sa nature haïssable, odieuse, et de ce que leur repentance ne ressemble pas à celle qui nous est décrite

dans les termes suivants : « Je répandrai sur la maison de David, et sur les habitants de Jérusalem, l'esprit de grâce et de supplication ; et ils regarderont vers moi, qu'ils auront percé, et ils en mèneront deuil, comme quand on mène deuil d'un fils unique ; et ils en seront en amertume, comme quand on est en amertume à cause d'un premier-né (Zach., XII, 10) : » Pour cette raison, je ferai une ou deux observations sur le degré que doit atteindre la douleur d'une âme véritablement repentante, observations qui nous mettront à même de décider toute question de cette espèce.

1. Il faut, en général, avoir soin de se rappeler une chose, c'est qu'on ne peut établir une règle unique pour tous. Nous ne devons pas mesurer la douleur d'une âme qui se repent véritablement pour en faire le modèle de l'intensité et des effets de la douleur d'une autre âme. Il est naturel que la force de toutes les passions et la vivacité avec laquelle elles s'expri-

ment soient plus grandes chez les uns que chez les autres. L'expérience de chaque jour ne démontre rien avec plus de clarté que cela. L'amour et la haine , la joie et la douleur , le désir et l'aversion se manifestent par des émotions bien plus violentes chez les uns que chez les autres. Il serait donc absurde de vouloir ramener tout le monde à la même règle, et personne ne doit regarder comme une cause légitime d'inquiétude le fait qu'il n'a pas connu les mêmes profondeurs d'angoisse et de détresse que d'autres dont il a lu l'histoire ou dont il a ouï parler. Une autre circonstance peut encore être une cause de diversité dans des effets qui découlent pourtant de la même source. Des convictions de péché peuvent s'être formées plus tôt et plus graduellement, par conséquent moins vivement et moins sensiblement chez les uns que chez les autres. Il ne faut pas croire que Samuel, dont la conception même fut due à une prière exaucée, qui fut appelé de Dieu dès le ventre de sa

mère, et qui servit dans le temple dès son enfance, ait éprouvé une humiliation aussi profonde que Manassé, par exemple, qui s'était rendu coupable de plusieurs crimes atroces, et qui persévéra longtemps dans son endurcissement.

2. Je remarque donc que le signe principal d'un degré convenable de conviction et de douleur, quant au péché, c'est la permanence et l'influence pratique de ces impressions. Une vraie conviction de péché n'est pas un éclair de ferveur, quelque puissant qu'il soit, mais un principe solide, permanent et efficace, qui montre sa force par la puissance qu'il déploie habituellement contre tout ce qui lui est opposé. Tout homme véritablement repentant dira avec Elibu : « Certes, tu devrais avoir dit au Dieu fort : J'ai souffert, mais je ne pécherai plus; et toi, Seigneur ! enseigne-moi ce qui est au-delà de ce que je vois, et si j'ai mal fait, je ne continuerai plus (Job, XXXIV, 31, 32). » Où ce signe manque, aucun autre

ne serait suffisant pour faire croire à l'existence de la repentance; où il se trouve, rien de ce qui est réellement nécessaire ne peut manquer non plus. Ceci (j'en ai fait la remarque dans une autre partie de ce discours) paraîtra peut-être trop général; mais je suis persuadé que c'est le seul fondement solide sur lequel on puisse bâtir, d'après les Ecritures. Toute prétention à une relation avec Christ, différente de celle que je viens de décrire, sera repoussée au dernier jour par notre Sauveur et notre Juge, comme il nous l'a clairement annoncé : « Tous ceux qui me disent : Seigneur ! Seigneur ! n'entreront pas dans le royaume des cieux ; mais celui qui fait la volonté de mon Père qui est aux cieux. Plusieurs me diront en ce jour-là : Seigneur ! Seigneur ! n'avons-nous pas prophétisé en ton nom ? et n'avons-nous pas chassé les démons en ton nom ? et n'avons-nous pas fait plusieurs miracles en ton nom ? Mais je leur dirai alors tout ouvertement : Je

ne vous ai jamais reconnus ; retirez-vous de moi , vous qui vous adonnez à l'iniquité (Matth. , VII , 21-23). » Si donc quelqu'un voulait savoir si la douleur que lui a causée le sentiment du péché a atteint le degré requis , je le supplierais de laisser sa conscience répondre de bonne foi aux questions suivantes : La conviction que vous avez eue de votre péché a-t-elle été jusqu'à vous le faire haïr sous toutes ses formes ? A-t-elle pu vous décider à abandonner entièrement et pour toujours vos plaisirs favoris d'autrefois ? Vous a-t-elle disposé à examiner, d'après la loi de Dieu , chacune de vos entreprises et à vous abstenir même de toute action douteuse ou suspecte ? Ne connaissez-vous point de péché que vous désiriez d'excuser ou de pallier, que vous vous étudiez à cacher , ou que vous vouliez épargner ? Rappelez-vous cet avertissement si nécessaire de notre Sauveur : « Si ton œil droit te fait broncher , arrache-le et le jette loin de toi ; car il

cette détresse . sait que l'homme étouffe ses convictions, se cache le danger et ferme les yeux, et retourne à sa sécurité et à son immortel, sait qu'il face momentanément quelque chose pour apaiser le cri de sa conscience et pour jeter les fondements d'une paix à venir, sait enfin qu'il retourne à Dieu par Christ, par une vraie repentance, et qu'il persévère à le servir en nouveauté de vie.

Le premier de ces cas n'a pas besoin d'éclaircissements, le sentiment du péché dans toutes les personnes de cette catégorie étant moins affaibli que détruit. Dans le second cas, le pécheur est sous l'effet d'une grande contrainte pour un moment; mais quand la frayeur est dissipée, son obéissance et son zèle se relâchent immédiatement. Cela montre clairement qu'il n'avait pas une affection sincère ou cordiale pour la loi de Dieu, mais qu'il n'était qu'effrayé de sa puissance. Cela montre que ses convictions ne furent jamais de bon aloi; il n'est

donc pas étonnant que la force lui manque. Mais dans toute âme véritablement repentante, le sentiment du péché, non-seulement subsiste, mais encore s'accroît de jour en jour. La connaissance croissante que cette âme a de la gloire de Dieu lui montre toujours plus clairement sa corruption et sa dépravation propres, soit quant à la quantité, soit quant à la malignité, pour ainsi dire. Les grâces mêmes de Dieu, quelque joie ou quelque douceur qu'elles procurent, n'ôtent rien au sentiment qu'elle a de la malice de ses actions, mais plutôt l'humilie profondément dans la douleur de la repentance. Elles la couvrent de confusion par la pensée de sa propre indignité, et la remplissent d'admiration pour la patience et le long support de Dieu.

Le première action d'un pécheur convaincu de sa misère, c'est de gémir sur les grands péchés d'une vie dissolue ou sur la dissipation d'une vie adonnée à des

prouver, trouver bon que Dieu glorifie sa justice en le condamnant à la perdition éternelle. Quelques-uns vont même jusqu'à dire qu'il doit être content d'un sort pareil. Cela répugne tellement à la nature, et est tellement opposé à cette sollicitude pour notre bonheur éternel qui réveille d'abord la conscience, qu'un semblable sentiment me paraît absolument impossible. Cette prétention a causé à plusieurs une angoisse inexprimable; elle a été un piège journalier pour leur conscience et un obstacle à leur paix. Il y a une liaison si étroite entre notre devoir et notre bonheur, que cette question n'aurait jamais dû être posée. Cependant, pour la satisfaction de ceux qui l'ont rencontrée ou qui pourraient la rencontrer encore dans des auteurs, d'ailleurs estimés à juste titre, je ferai quelques remarques qui, je l'espère, serviront, soit à faire ressortir ce qu'il y a de vrai dans l'assertion en litige, soit à montrer que la base même en est fausse.

Souvent on diffère davantage en paroles qu'en réalité. Peut-être que les auteurs en question n'ont surtout en vue que ce qui a été ci-dessus exposé très au long, savoir que le pécheur repentant se reconnaît inexcusable, que sa bouche est fermée, qu'il voit la sainteté de la loi, la justice de sa condamnation, et qu'il abandonne toute prétention pour implorer son pardon. Ainsi on peut dire qu'il absout ou justifie Dieu, lors même qu'il l'abandonnerait à la perdition éternelle. Jusqu'ici, je crois qu'ils sont dans le vrai; autrement le fondement même de l'Évangile est renversé, et le salut n'est plus une grâce, mais une chose due. Si nous examinons avec impartialité le mot de grâce et les nombreuses et énergiques déclarations de l'Écriture touchant nos obligations envers Dieu quant au don de la vie éternelle, nous trouverons qu'elles ne peuvent logiquement entraîner moins que ceci, à savoir que le pécheur méritait la mort éternelle et lui était assujéti. Mais

aller plus loin et dire que l'âme vraiment repentante doit être satisfaite de sa propre condamnation et s'y complaire, tout comme elle est contente d'endurer d'autres souffrances, qui lui viennent de la verge sanctifiante de son Père céleste, me paraît être une assertion dénaturée, déraisonnable et absurde. Un tel sentiment est parfaitement contraire à ce besoin de bonheur qui est si profondément enraciné dans notre nature, et qui semble être inséparable d'une créature raisonnable. Les saintes Écritures ne l'autorisent ni directement ni indirectement ; elles nous pressent, au contraire, souvent de prendre soin de nos meilleurs intérêts : « Pourquoi employez-vous l'argent pour des choses qui ne nourrissent point, et votre travail pour des choses qui ne rassasient point ? Écoutez-moi attentivement, et vous mangerez de ce qui est bon, et votre âme jouira à plaisir de la graisse. Inclinez votre oreille et venez à moi ; écoutez et votre âme vivra ; et je traiterai

avec vous une alliance éternelle, savoir les gratuités immuables promises à David (Es., LV, 2, 3). » De plus, cette proposition me semble renfermer en soi-même une contradiction. Car, qu'est-ce que la damnation ? C'est être pour toujours séparé de Dieu et privé de sa communion. Devons-nous donc désirer cela, ou y consentir ? La damnation consiste à haïr Dieu et à blasphémer son Nom, aussi bien qu'à être banni de sa présence. Aucune âme vraiment repentante pourrait-elle supporter cela ? Est-ce d'accord ou compatible avec la soumission à la juste volonté de Dieu ? Peut-on croire qu'une créature quelconque plaise à Dieu, en abandonnant toute espérance de sa faveur ? N'est-il pas absurde de prétendre lui désobéir par un sentiment de devoir, et le haïr par un principe d'amour ?

Il faut donc soigneusement distinguer la reconnaissance de la justice divine et la soumission la plus absolue à sa souveraineté d'avec un désespoir complet ou

l'abandon de toute espérance en la miséricorde de Dieu. L'Écriture nous présente un exemple très-beau d'une importunité humble, quoique persévérante, dans la Cananéenne, qui essuya plusieurs refus, reconnut la justice de tout ce qui lui était opposé, et n'en persista pas moins dans sa demande. Il n'y a aucune différence entre la manière dont elle supplia le Seigneur de lui accorder la guérison de sa fille, et celle dont le pécheur réveillé implorera du même Sauveur un secours plus nécessaire à sa conscience affligée :

« Et voici, une femme cananéenne qui était partie de ces quartiers-là, s'écria, en lui disant : Seigneur, fils de David, aie pitié de moi ! ma fille est misérablement tourmentée d'un démon. Mais il ne lui répondit mot. Et ses disciples s'approchant, le prièrent, disant : Renvoie-la ; car elle crie après nous ! Et il répondit, et dit : Je ne suis envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël. Mais elle vint et l'adora, disant : Seigneur, assiste-moi ! Et il lui

répondit, et dit : Il ne convenait pas de prendre le pain des enfants, et de le jeter aux petits chiens. Mais elle dit : Cela est vrai, Seigneur : cependant les petits chiens mangent des miettes qui tombent de la table de leurs maîtres. Alors Jésus, répondant, lui dit : O femme ! ta foi est grande ; qu'il te soit fait comme tu le souhaites. Et dès ce moment-là sa fille fut guérie (Math. , XV, 23-28. . »

Je terminerai en mentionnant, comme exemple semblable, un étranger de haut rang qui, après une vie très-dissolue, fut amené au sentiment d'une profonde repentance. Après sa conversion, il composa un petit poème dont l'idée principale est celle que j'ai recommandée plus haut. La voici :

Grand Dieu, tes jugements sont remplis d'équité !
Toujours tu prends plaisir à nous être propice ;
Mais j'ai tant fait de mal, que jamais ta bonté
Ne me pardonnera qu'en blessant ta justice.

Où, Seigneur, la grandeur de mon impiété
Ne laisse à ton pouvoir que le choix du supplice !



Ton intérêt s'oppose à ma félicité ,
Et ta clémence même attend que je périsse.

Contente ton désir , puisqu'il t'est glorieux ;
Offense-toi des pleurs qui coulent de mes yeux ;
Tonne, frappe, il est temps ; rends-moi guerre pour
J'adore en périssant la raison qui t'aigrit ; [guerre:
Mais dessus quel endroit tombera ton tonnerre
Qui ne soit tout couvert du sang de Jésus-Christ ?

(DES BARREAUX.)

SECT. V. — *De l'acceptation du salut par la
croix de Christ.*

Le prochain grand pas dans la conversion d'un pécheur , c'est la reconnaissance et l'acceptation de la délivrance du péché et de la misère, telle qu'elle a été opérée par Jésus-Christ. C'est le dernier pas qui reste à franchir, le pas décisif de cette œuvre glorieuse. Quand il est franchi, la régénération est accomplie, la nouvelle nature est pleinement formée dans toutes ses parties. La semence spirituelle est enfouie et a pris racine; elle arrivera graduellement, dans tout

vaisseau de miséricorde, à la mesure de maturité et de force qu'il plaît à Dieu que chacun possède avant d'être enlevé d'ici-bas.

Il est aisé de voir que la conviction du péché, telle que je l'ai traitée ci-dessus, prépare et aplanit la voie à la connaissance et à l'acceptation du salut par Christ. Avant la conviction du péché, ou quand cette conviction n'est encore qu'imparfaite, l'Évangile de Christ, et particulièrement la doctrine de la croix, paraissent presque toujours une folie. Ou si, comme cela arrive quelquefois, l'éducation et l'exemple amènent le pécheur à parler avec une certaine vénération du nom, du caractère et de l'œuvre d'un Sauveur, il n'a pas une idée claire du sens de ces vérités salutaires, et n'éprouve pour elles aucun goût qui lui permette d'en expérimenter la douceur. Mais ceux qui ont eu l'esprit brisé et le cœur affligé commencent à en apercevoir l'importance et la valeur inexprimables. Le mystère qui était caché dans les siècles

passés commence à se découvrir à leur âme dans son éclat et dans sa gloire. L'état désespéré du pécheur le porte à s'enquérir avec ardeur et anxiété s'il y a quelque moyen d'échapper, s'il y a quelque porte de grâce ou d'espoir. Il dit, avec le geolier réveillé et tremblant : « Que faut-il que je fasse pour être sauvé ? » — « Des maux sans nombre m'ont environné ; mes iniquités m'ont atteint, et je ne les ai pu voir ; elles surpassent en nombre les cheveux de ma tête, et mon cœur m'a abandonné (Ps. XL, 12). » Je n'ai aucune excuse à produire, aucun refuge où je puisse m'enfermer : les œuvres, la parole et la providence de Dieu semblent se dresser ensemble contre moi et m'assailir comme un ennemi. Oh ! que c'est une chose terrible que de tomber entre les mains du Dieu vivant ! Qui demeurera avec le feu dévorant ? qui séjournera avec les flammes éternelles ? N'y a-t-il point d'espoir de soulagement ? n'y a-t-il plus de baume en Galaad ? n'y a-t-il pas là de médecin ? Qu'il est

inconcevable, mon aveuglement d'autre-fois ! Je suis comme réveillé d'un songe, et voilà, il se trouve que je me hâtais vers l'abîme de la destruction. Que ne ferais-je pas, que ne donnerais-je pas pour avoir une bonne raison de croire que mon crime a été effacé, et que ma paix a été faite avec Dieu ? Avec quelle sollicitude, avec quelle ardeur inconnues jusqu'à maintenant le pécheur s'enquiert du chemin qui mène à la vie ! Avec quel soin son âme « suit les traces du troupeau et pâit auprès des tentes du Berger ! » Les sabbats, les commandements et la Parole du Seigneur lui paraissent maintenant tout différents de ce qu'ils étaient auparavant. On ne prodigue plus le jour précieux du dimanche dans les affaires et dans les plaisirs. Plus de paix du cœur parce qu'on fréquente régulièrement et assidûment l'église, mais une intelligence remarquable des péchés qui souillent les choses saintes, et qui sont un culte distrait, formaliste, sans âme. On s'écrie avec le Psalmiste : « Seigneur,

si tu prends garde aux iniquités, qui est-ce qui subsistera ? » On n'apporte plus d'indifférence, de paresse, de dédain, à écouter la parole; on ne l'entend plus pour la critiquer, ou pour louer le talent du prédicateur, ou pour se moquer de sa faiblesse. Avec quelle avidité le pécheur repentant écoute le message sacré, afin de s'assurer s'il ne lui annonce pas un appui inébranlable sur lequel il puisse se reposer ! Il entend alors que « Dieu était en Christ, réconciliant le monde avec soi. » La simple nouvelle du salut, la seule mention du pardon, le remplit maintenant de joie. Elle excite son attention, éveille son intérêt, et il s'assied pour peser et repasser dans son esprit l'important appel de la grâce. Il entend que « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique au monde, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. Car Dieu n'a point envoyé son Fils au monde pour condamner le monde, mais afin que le monde soit sauvé par lui (Jean, III, 16, 17). » Il

y a donc , pense-t-il, espérance de pardon de la part de ce Dieu que j'ai si longtemps oublié et tant offensé ! A-t-il vraiment pu aimer un monde criminel ? a-t-il aimé les hommes à tel point qu'il ait envoyé son Fils unique pour les sauver de la perdition ? Combien grand est le donateur ! que son don est admirable , et que les objets de son amour en sont indignes !

Ici , peut-être , se présentera une difficulté. — Soit , dira l'âme ; mais tous les enfants d'Adam sont - ils les objets de l'amour de Dieu : chaque pécheur aura-t-il part à la grâce divine ? Assurément non. Comment donc les distinguer ? Peut-être Dieu a-t-il l'intention de ne sauver qu'un petit nombre des moins indignes , et de glorifier sa justice et sa sévérité par la condamnation des plus coupables ? Que puis-je donc raisonnablement attendre ? Personne , non personne au monde n'est aussi coupable que moi. J'ai péché de bonne heure , et j'ai péché longtemps. J'ai péché en dépit de la connaissance et des

lumières les plus claires. J'ai péché en dépit de grâces innombrables. J'ai péché malgré les menaces de la Parole de Dieu, malgré les corrections de sa Providence, malgré les reproches de ma conscience, malgré la peine et le zèle infatigable des ministres de l'Évangile et de mes parents. J'ai rompu tout lien et brisé toute barrière... Mais que de paroles de grâce se présentent aussitôt pour détruire cette crainte! « Venez maintenant, dit l'Éternel, et débattons-nous droits. Quand vos péchés seraient comme le cramoisi, ils seront blanchis comme la neige; et quand ils seraient rouges comme le vermillon, ils seront blanchis comme la laine. Si vous obéissez volontairement, vous mangerez le meilleur du pays (Es., I, 18-19). — Je ne mettrai point dehors celui qui viendra à moi (Jean, VI, 37). — C'est pourquoi aussi il peut sauver pour toujours ceux qui s'approchent de Dieu par lui, étant toujours vivant pour intercéder pour eux (Héb., VII, 25). — Et l'Esprit et l'Épouse disent: Viens! Que

celui aussi qui l'entend dise : Viens ! Et que celui qui a soif vienne , et que quiconque veut de l'eau vive en prenne , sans qu'elle lui coûte rien (Apoc., XXII, 17). »

A ces promesses , on peut ajouter , afin que nul ne perde courage , plusieurs exemples scripturaires de pécheurs pleins de fiel sauvés par la puissance de Dieu, tels qu'un Manassé idolâtre, un Zachée publicain, injuste et oppresseur , une Marie-Magdeleine impure et un Paul persécuteur. Ainsi l'âme repentante est amenée à reconnaître et à adorer l'amour incomparable de Dieu , à répéter, en se l'appliquant à elle-même , cette déclaration de l'apôtre Paul : « Cette parole est certaine et digne d'être entièrement reçue, que Jésus-Christ est venu au monde pour sauver les pécheurs, desquels je suis le premier. » Dans cette disposition , le pécheur est entièrement occupé à considérer tour à tour, soit la situation déplorable où il se trouve , soit l'efficace du remède qui lui est présenté. Son espérance est abat-

tue ou relevée, en raison de la place que ces objets occupent dans son esprit. Quand il pense au nombre infini et à la nature odieuse de ses offenses, quand il considère la sainteté de la nature et de la loi de Dieu, il peut être amené à tout remettre en question et à dire : Comment ces choses peuvent-elles être ? Est-il possible que toute cette culpabilité soit enlevée ? est-il possible que mes fautes puissent être pardonnées et oubliées par un Dieu saint ? N'a-t-il pas les yeux trop purs pour voir le mal ? N'est-il pas écrit que l'iniquité ne peut habiter avec lui ? que les pécheurs ne subsisteront point en sa présence ? Comment donc oserais-je m'approcher de lui, moi qui ai été si audacieux et si obstiné ? Avec quelles paroles peut-il m'accueillir, si ce n'est avec celle-ci : « Liez-le pieds et mains, emportez-le, et le jetez dans les ténèbres de dehors : là il y aura des pleurs et des grincements de dents (Matth. , XXII, 13). » Pour dissiper ses doutes et rassurer son cœur

devant Dieu , il apprend , comme le fondement de son espérance , que le salut a lieu par un Médiateur. Ce Médiateur s'est chargé de notre cause, il nous a acquis la rédemption au moyen de son précieux sang. Ecoutez-le , disant dans le conseil du Très-Haut : « Tu ne prends point plaisir au sacrifice ni au gâteau ; mais tu m'as percé les oreilles ; tu n'as point demandé d'holocauste , ni d'oblation pour le péché. Alors j'ai dit : Voici , je viens , il est écrit de moi au rôle du livre. Mon Dieu , j'ai pris plaisir à faire ta volonté , et ta loi est au-dedans de mes entrailles (Ps. XL, 6 , 7 , 8). » Ecoutez aussi de quelle manière il a exécuté son dessein de grâce : « Or , il a été navré pour nos forfaits et froissé pour nos iniquités ; l'amende qui nous apporte la paix a été sur lui , et par sa meurtrissure nous avons la guérison. Nous avons tous-été errants comme des brebis ; nous nous sommes détournés chacun en suivant son propre chemin ,

et l'Éternel a fait venir sur lui l'iniquité de nous tous (Esaïe, LIII, 5, 6). » Voyons encore comment cette œuvre est décrite dans le Nouveau-Testament : « Dieu l'a établi de tout temps pour être une victime de propitiation par la foi en son sang, afin de montrer sa justice par la rémission des péchés précédents, selon la patience de Dieu ; pour montrer, dis-je, sa justice dans le temps présent, afin qu'il soit trouvé juste, et justifiant celui qui est de la foi de Jésus (Rom., III, 24, 25). — Car il a fait celui qui n'a point connu de péché être péché pour nous, afin que nous fussions justice de Dieu en lui (2 Cor., V, 21). » C'est « par cet homme » et par son sang que « la repentance et la rémission des péchés sont annoncés à toutes les nations. » N'est-ce pas là un fondement suffisant et solide d'espérance ?

Dans la substitution de notre caution, nous voyons les pécheurs reçus et réconciliés par un moyen en parfaite har-

monie avec toutes les perfections divines. La pureté sans tache et la sainteté de Dieu, sa justice inflexible et impartiale semblent élever un obstacle insurmontable à notre admission à sa faveur ; mais dans les souffrances expiatoires de notre Rédempteur, nous voyons comment il peut témoigner son horreur pour le péché et le punir, tout en montrant sa grâce au pécheur. Tous les attributs divins sont parfaitement harmonisés dans ce dessein, et l'on y trouve surtout une manifestation simultanée de l'amour et de la justice de Dieu. C'est là l'Évangile de Christ, le message béni et vivifiant apporté dans le monde par le Prince de paix. C'est « le témoignage que Dieu a rendu de son Fils. »

Que ce message est doux et restaurant pour le pécheur découragé par le sentiment de sa misère ! La sollicitude, la crainte qu'il éprouve, lorsqu'elles reposent sur un bon fondement, proviennent de la connaissance de la



coulpe infinie du péché, qui est si antipathique à un Dieu saint. Mais dans le plan qu'a tracé la Sagesse divine, il voit cette coulpe suffisamment expiée par un sacrifice d'une valeur infinie : « Vous avez été rachetés de votre vaine conduite, qui vous avait été enseignée par vos pères, non point par des choses corruptibles, comme par argent ou par or, mais par le précieux sang de Christ, comme de l'agneau sans défaut et sans tache (1 Pierre, I, 18, 19). » Il compare et oppose l'un à l'autre, pour ainsi dire, la grandeur du péché et le prix du pardon. Alors éclate, avec une force nouvelle et extraordinaire, la grandeur du mystère de piété, Dieu manifesté en chair, de cette victime, qui n'est pas moins que l'éternel et unique Fils de Dieu, « la splendeur de la gloire de son Père, et l'image empreinte de sa personne. » Quels sont les biens trop grands pour être acquis par ce merveilleux rachat ? Le croyant voit, avec l'étonnement

de l'adoration, toute la terrible sévérité de la justice de Dieu, lorsqu'elle « réveille son épée sur l'homme qui est son compagnon ; » il l'aperçoit mieux que si toute la race des hommes coupables avait été irréparablement perdue. En même temps il est frappé de la majesté et de la gloire inexprimables de Dieu, telles qu'elles se montrent dans sa grâce infinie et toute royale, grâce immense en elle-même et plus admirable encore par la manière dont elle est dispensée. « En ceci est la charité, non que nous ayons aimé Dieu, mais en ce qu'il nous a aimés, et qu'il a envoyé son Fils pour être la propitiation pour nos péchés (1 Jean, IV, 10). »

Je ne puis m'empêcher d'ajouter que ce salut est si surprenant, si extraordinaire de sa nature et si éloigné de tout ce que les hommes conçoivent, que nous courons le risque d'en être troublés, au point d'en concevoir à peine la possibilité. D'un autre côté, quand nous considérons qu'il ne porte aucune trace de la sagesse humaine, nous

sommes naturellement amenés à dire :
« Le salut appartient à Dieu. Ses voies ne sont pas nos voies, ni ses pensées nos pensées. » C'est pourquoi, quand la conviction de notre péché nous fait sentir la nécessité et découvrir la gloire du sacrifice de notre Sauveur, nous pouvons tout à la fois nous confier en sa vérité et triompher de sa puissance. Nous pouvons dire avec l'apôtre Paul : « Qui intentera accusation contre les élus de Dieu ? Dieu est celui qui justifie. Qui sera celui qui condamnera ? Christ est celui qui est mort, et, qui plus est, qui est ressuscité, qui, aussi, est à la droite de Dieu, et qui même prie pour nous (Rom., VIII, 32, 33). » — Mais, dit le pécheur convaincu de sa misère, considère un peu mon âme, quelle nouvelle est celle-ci : que dit l'Écriture ? qui accusera les élus de Dieu ? Personne, assurément. Heureux donc, trois fois heureux, ceux qui sont les objets de l'amour éternel, spécial, particulier, de Dieu ! Mais, comment m'assurer que cet amour me com-

prend, ou plutôt qu'il ne m'exclut pas ? Puis-je espérer de lire jamais mon nom dans le livre de vie de l'Agneau ? — Non. Mais quand vous dites que vous ne pouvez y lire quoi que ce soit en votre faveur, qui vous autorise à supposer qu'il y a quelque chose contre vous ? Les choses cachées n'appartiennent qu'à Dieu. Il ne nous est pas permis de sonder, et nous ne pouvons ni comprendre, ni expliquer la profondeur infinie des conseils divins. Mais les choses révélées ne nous appartiennent-elles pas ? Et comment oserions-nous opposer la volonté cachée de Dieu à sa volonté révélée ? La prédication de la grâce n'est-elle pas assez générale ? « Et il leur dit : Allez par tout le monde et prêchez l'Évangile à toute créature. Celui qui aura cru et qui aura été baptisé sera sauvé ; mais celui qui n'aura point cru sera condamné (Marc, XVI, 15, 16). » L'appel n'est-il pas illimité et universel ? « Venez à moi vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous soulagerai (Matth., XI, 28).

— Et Jésus leur dit : Je suis le pain de vie. Celui qui vient à moi n'aura point de faim, et celui qui croit en moi n'aura jamais soif (Jean, VI, 35). — Et en la dernière et grande journée de la fête, Jésus se trouva là, criant et disant : Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive (Jean, VII, 37). » Pouvez-vous donc douter que l'appel ne s'étende jusqu'à vous, et mettre en question votre droit à vous reposer sur le Rocher des siècles? Voici, nous vous prêchons Christ crucifié, qui est un Sauveur méprisé, il est vrai, « un scandale aux Juifs et une folie aux Grecs, mais la puissance de Dieu et la sagesse de Dieu pour le salut de tous ceux qui croient. » Il n'est aucun crime si énorme que son sang précieux ne puisse le laver, aucun don si grand que ses mérites infinis ne puissent nous l'obtenir, aucune nature si dépravée que sa toute-puissance ne puisse la renouveler. Tarderez-vous encore à vous rendre? refuserez-vous plus longtemps d'acquiescer à la bonne nou-

velle ? Tout pécheur oppressé par le sentiment de ses péchés, ou effrayé du danger qu'il court, n'acceptera-t-il pas son droit au pardon, en s'écriant : Grâces, grâces soient rendues à Dieu pour son don ineffable ! Le salut s'effectue par la mort de Christ, et, par conséquent, il convient à un Dieu saint et jaloux, avec qui le mal ne peut habiter. C'est le même Dieu immuable qui a décrété une loi sainte qui publie cet Evangile glorieux.

Le salut est gratuit, autrement aucun enfant d'Adam n'aurait pu y prétendre ; il est gratuit, afin que « les regards hautains de l'homme soient humiliés, et que le Seigneur soit seul exalté en ce jour-là. » Il y a un salut pour le premier des pécheurs : je suis cet homme-là. Je me vois exactement décrit dans la Parole de Dieu. Je puis lire mon nom dans l'appel de grâce qu'il adresse à tous. J'accepterai cette offre, je reconnaitrai et j'embrasserai ce bienheureux Sauveur comme mon Seigneur et mon Dieu, comme ma vie et mon tout.....

Cependant, peut-être le fidèle est-il encore ébranlé, peut-être sa foi est-elle encore chancelante. Ebloui par l'immensité de la grâce, « de joie, il ne croit point et il s'étonne. » Il est enclin à dire : Si seulement je tenais ferme le commencement de mon espérance, je n'envierais pas au plus grand monarque de la terre son trône, sa pourpre et son sceptre, mais je chanterais ce nouveau cantique : « A Celui qui nous a aimés et nous a lavés de nos péchés par son sang, et nous a faits rois et sacrificateurs à Dieu son Père, à lui soient la gloire et la force aux siècles des siècles. » Mais, hélas ! toutes les promesses de salut qui nous sont faites ne s'adressent-elles pas uniquement à ceux qui croient ? Or, c'est précisément cette condition qui me fait défaut. Mon esprit est d'une faiblesse et d'une lenteur déplorable. Et, tandis que je pense ne douter d'aucune des vérités annoncées par Dieu, je doute fort de la sincérité de ma soumission à sa volonté. Je réponds : Croyez-vous réelle-

ment à toutes les vérités divines qui ont rapport à votre état de perdition et à la seule voie par laquelle vous en puissiez sortir? En ce cas, que le Seigneur lui-même augmente votre foi, car vous êtes heureux et sauvé.

Ces vérités sont-elles seules le fondement assuré de notre espérance? Je crains que nous n'ayons tous la tendance à regarder à nous-mêmes pour y trouver quelque sujet d'espoir sur lequel nous puissions nous reposer. Qu'est-ce que la foi? Est-ce autre chose que recevoir le témoignage que Dieu a rendu de son Fils, que croire au témoignage de l'Amen, du Témoin fidèle et véritable? Dieu n'a-t-il pas expressément pourvu à votre paix, à votre réconciliation avec lui et à votre sanctification par la plénitude de Christ, et ne savez-vous pas que vous lui êtes redevable de toutes ces choses? Qu'est-ce donc qui vous ferme le chemin du bonheur, si ce n'est, ou que vous n'ajoutez pas foi aux promesses qu'il vous a faites, ou que vous

ne voulez pas qu'il les ait faites pour vous ? C'est à la fois de l'incrédulité et de l'impénitence. Ne dites donc plus que vous tremblez pour vous-même, tout en prétendant que vous regardez la Rédemption comme le plus grand des bienfaits ; écrivez-vous, au contraire, avec un cœur reconnaissant : « Gloire à Dieu au plus haut des cieus, paix sur la terre et bonne volonté envers les hommes ! » Je te loue, ô Dieu, pour ce message de paix que tu nous as envoyé. Je crois en apercevoir quelque peu la nécessité, la vérité et la beauté. Je vois tout cela, j'en ai la confiance, avec une telle clarté, que cette bonne nouvelle est le seul fondement de mon espérance. J'abandonne toute autre prétention, et j'en déteste même jusqu'à la pensée ; je regarde toutes les autres choses comme m'étant nuisibles, en comparaison de l'excellence de la connaissance de Jésus-Christ, mon Seigneur, pour l'amour duquel je me suis privé de toutes ces choses, et je les estime comme du fumier, afin que je gagne Christ et que je sois

trouvé en lui , ayant , non point ma justice qui est de la loi , mais celle qui est par la foi en Christ , la justice qui est de Dieu par la foi (Phil., III, 8, 9). » Je m'afflige de ce qu'il y a en moi une telle lenteur à donner gloire à ton Nom et aux richesses de ta grâce. Dompte mon obstination et domine-moi par ta puissance. Seigneur , je crois : subviens à mon incrédulité.

SACT. VI. — *Comment le fidèle trouve la paix de la conscience.*

Nous venons de voir de quelle manière le pécheur est réconcilié avec Dieu et délivré de la condamnation. Il ne sera pas hors de propos d'examiner aussi comment il trouve la paix de la conscience , et comment son cœur et sa vie sont dirigés dans sa marche subséquente. Cela fera mieux comprendre l'influence et l'action des vérités de l'Évangile. Il y a même , à deux égards , nécessité de faire cette recherche : parce que , ainsi que je l'ai

longuement prouvé plus haut, tout homme véritablement repentant sent vivement et profondément le mal du péché considéré en soi. Il n'est pas seulement effrayé de la condamnation qu'il a méritée, mais encore il voit l'impureté et la souillure de son cœur.

A supposer donc, dira un lecteur intelligent, cette grande distinction suffisamment établie, son salut n'est encore qu'à demi-accomplí. Il se peut qu'il n'y ait plus de condamnation pour lui dans la loi de Dieu, quant aux transgressions dont l'expiation a été faite et acceptée; mais il n'en est que plus sujet aux reproches de sa conscience. Il lui faut encore endurer les reproches et les accusations de son propre cœur, choses qui constituent une grande partie de la misère d'un état de péché. La nécessité de cette recherche devient plus évidente encore par cette seconde considération que, le pécheur étant justifié par la foi, il n'a la paix que par le sang de Christ. Cette délivrance ne vient point de lui-

même, et l'on pourrait croire qu'elle le laisse, pour ainsi dire, quant à son état et à son caractère, quant à sa corruption et à sa souillure, précisément tel qu'il était auparavant. On pourrait même croire que la grâce extraordinaire qu'il a obtenue, sans l'avoir méritée ni même sollicitée de Dieu, aggrave sa condamnation, et met au grand jour la perversité de sa rébellion. Et, certes, cela est si vrai, que la libre grâce de Dieu a pour but et pour effet de produire une humiliation croissante d'esprit, en même temps qu'une admiration croissante aussi pour l'amour de Dieu en Jésus-Christ.

L'amour paternel étant une image que Dieu a très-souvent employée pour représenter sa miséricorde infinie, je m'en servirai pour éclaircir les deux remarques qui viennent d'être faites. Supposez qu'un fils ait offensé son père par un acte insigne de désobéissance, pour lequel il ait été sévèrement repris et tenu pendant quelque temps à l'écart; si le père pardonne à son fils et le reçoit de nouveau dans ses bonnes

grâces , ce fils , ainsi délivré de la crainte du châtement , ne bannira-t-il pas de son esprit toute inquiétude quant à son offense, et le sentiment de l'amour de son père n'affligera-t-il pas davantage son cœur, de ce qu'il l'a tant offensé, que n'aurait pu le faire l'appréhension du châtement dû à son crime ? Ce sentiment le couvrira bientôt de confusion , et , s'il y a en lui une étincelle de sensibilité , il est à peine pardonné que le cours de ses affections est brusquement changé , en sorte qu'il se pardonne difficilement ses fautes passées. Mais , en outre , comme Christ , par ses souffrances et par sa mort, nous a délivrés de la colère à venir , ainsi , par l'effusion de son précieux sang , il « purifie le cœur d'une mauvaise conscience , » comme dit l'Écriture. Je recommande à l'attention sérieuse du lecteur les détails suivants sur cet important sujet , qui se rattache aux grands principes de la vie spirituelle :

1. Par Jésus-Christ, et par toute son œuvre comme médiateur de la nouvelle

alliance, Dieu avance admirablement son honneur et sa gloire, et fait une réparation éclatante à sa loi sainte, qui avait été violée. Cela doit plaire singulièrement à tout pécheur repentant. La justice de Dieu étant ainsi satisfaite, la conscience aussi, qui est le représentant et comme l'avocat de Dieu, est apaisée par les mêmes moyens. Le déshonneur fait à Dieu, telle est la cause du mécontentement que le pécheur éprouve quant à lui-même. Ne doit-il pas être heureux et satisfait de voir ce déshonneur si parfaitement enlevé, et tant de gloire divine briller dans l'œuvre de la Rédemption ? Toutes les perfections divines y apparaissent avec un tel éclat, que leur vue doit être un vrai rafraîchissement pour le pécheur humilié. La sainteté et la justice même de Dieu, qui autrefois lui paraissaient si redoutables, lui paraissent aimables maintenant. Il contemple avec adoration la sagesse divine, telle qu'elle se manifeste dans la croix de Christ. Il nous est dit que les armées célestes elles-mêmes

avons en lui (Eph., III, 12). — Et, quelque chose que vous fassiez, soit par parole ou par œuvre, faites tout au nom du Seigneur Jésus, rendant grâces par lui à notre Dieu et Père (Col., III, 17). »

On ne peut espérer de persévérer dans la pratique du devoir, de mener une vie utile et sainte, que par un continuel exercice de foi en lui. « Demeurez en moi, et moi en vous ; comme le sarment ne peut point de lui-même porter de fruit, s'il ne demeure au cep, vous ne le pouvez point aussi si vous ne demeurez en moi. Je suis le cep, et vous en êtes les sarments ; celui qui demeure en moi, et moi en lui, porte beaucoup de fruit ; car, hors de moi, vous ne pouvez rien produire (Jean, XV, 4, 5). » Paroles dures, doctrine humiliante, mais doctrine qui apaise la conscience ; car la conscience, nous condamnant comme coupables et indignes, cette condamnation est ratifiée de tous points par l'Évangile.

Les mêmes circonstances, qui valent

à cette doctrine la haine ou le mépris des gens du monde, la rendent d'autant plus douce à l'âme convaincue de sa misère. Celle-ci reconnaît de bon cœur qu'il est parfaitement juste et raisonnable que Dieu seul soit exalté, et qu'il ait, par le moyen de notre Rédempteur, toute la gloire de notre salut. En conséquence, on remarquera que les apôtres, lorsqu'ils célèbrent la grâce de Dieu, manquent rarement de se condamner expressément eux-mêmes, et de renoncer à tout mérite propre. On le remarque facilement dans tous les passages relatifs à ce sujet : « Car vous êtes sauvés par grâce, par la foi ; et cela ne vient point de vous, c'est le don de Dieu ; non point par les œuvres, afin que personne ne se glorifie. Car nous sommes son ouvrage, étant créés en Jésus-Christ pour les bonnes œuvres, que Dieu a préparées, afin que nous marchions en elles (Eph., II, 8, 9, 10). — Duquel j'ai été fait le ministre, selon le don de la grâce de Dieu, qui m'a été donnée suivant l'effi-

cace de sa puissance. Cette grâce, dis-je, m'a été donnée à moi, qui suis le moindre de tous les saints, pour annoncer entre les Gentils les richesses incompréhensibles de Christ (Eph., III, 7, 8). »

Les croyants sont délivrés par Christ des reproches de leur conscience, et en même temps ils reçoivent l'assurance absolue d'être délivrés de la puissance du péché et d'être rendus vraiment capables de glorifier Dieu dans leurs corps et dans leurs esprits qui lui appartiennent. Tel doit être le plus fervent désir de tout pécheur convaincu de sa misère. Il soupire après la délivrance de l'esclavage du péché; plus il a senti la pesanteur de ses chaînes, plus il lui tarde d'en être débarrassé. D'après les principes exposés plus haut, ces dispositions sont inséparables d'une conversion réelle. Combien la certitude que ce souhait sera rempli ne doit-elle pas apaiser la conscience ! Quelque raison qu'il ait de se condamner soi-même à cause de ses transgressions passées, ou de suspecter la faiblesse

de ses résolutions quant à un amendement à venir, le fidèle connaît la puissance de son Rédempteur, et il s'y confie. Il sait que désormais il ne servira plus le péché, que la domination que celui-ci exerçait sera graduellement détruite pendant sa vie et complètement anéantie à sa mort. Le but de la venue de Christ ayant été de glorifier son Père céleste, il sait que la gloire de Dieu ne peut résulter de l'abandon du pécheur à l'esclavage de la corruption, et que, par conséquent, il sera purifié et rendu propre à avoir part à l'héritage des saints dans la lumière.

Si nous étudions soigneusement le Nouveau-Testament, nous verrons qu'il y a une liaison étroite et mutuelle entre notre justification et notre sanctification, et que l'une et l'autre nous sont présentées comme le fruit de l'œuvre du Rédempteur. « Il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ, lesquels ne marchent point selon la chair, mais selon l'Esprit ; parce que la loi de

l'Esprit de vie qui est en Jésus-Christ m'a affranchi de la loi du péché et de la mort. Parce que ce qui était impossible à la loi, à cause qu'elle était faible en la chair, Dieu ayant envoyé son propre Fils en forme de chair de péché et pour le péché, a condamné le péché en la chair (Rom., VIII, 1-3). » Toutes les bénédictions qui constituent le salut nous sont décrites comme tenant l'une à l'autre et formant une chaîne continue dont aucun anneau ne peut être rompu : « Car ceux qu'il a préconus, il les a aussi prédestinés à être conformes à l'image de son Fils, afin qu'il soit le premier-né entre plusieurs frères. Et ceux qu'il a prédestinés, il les a aussi appelés ; et ceux qu'il a appelés, il les a aussi justifiés ; et ceux qu'il a justifiés, il les a aussi glorifiés (Rom., VIII, 28, 29). » Il y a dans le sang de Christ une vertu purifiante et sanctifiante, aussi bien qu'une valeur infinie pour payer notre rachat et faire notre expiation : « Car si le sang des taureaux et des boucs et la cendre de la gé-

nîsse , de laquelle on fait aspersion , sanctifie , quant à la pureté de la chair , ceux qui sont souillés ; combien plus le sang de Christ , qui par l'Esprit éternel s'est offert lui-même à Dieu sans nulle tache , purifiera-t-il votre conscience des œuvres mortes , pour servir le Dieu vivant (Héb. , IX , 13 , 14) ! » Nul ne connaît le prix ou la nécessité des promesses de force et de secours contenues dans les Ecritures , si ce n'est des chrétiens sincères et exercés dans la vie spirituelle. La gloire de la personne de leur Rédempteur , décrite en termes si magnifiques tant dans l'Ancien que dans le Nouveau-Testament est pour les fidèles l'objet d'une contemplation pleine d'ineffables délices. La toute-puissance de son gouvernement leur est une source d'indicibles consolations. Sous la conduite du capitaine de leur salut , ils marchent à enseignes déployées et avec un courage intrépide à la rencontre de quelque ennemi que ce soit , persuadés qu'ils seront plus que vainqueurs par Celui qui les a

aimés. Voyez , entre autres, les deux passages suivants : « Sion , qui annonces de bonnes nouvelles , monte sur une haute montagne ; Jérusalem , qui annonces de bonnes nouvelles , élève ta voix avec force ; élève-la , ne crains point ; dis aux villes de Juda : Voici votre Dieu ! Voici , le Seigneur , l'Éternel viendra contre le fort , et son bras dominera sur lui ; voici , son salaire est avec lui , et son loyer marche devant lui. Il paîtra son troupeau comme un berger ; il assemblera les agneaux entre ses bras , il les placera en son sein ; il conduira celles qui allaitent (Es. , XL , 9-11). — Ne crains point , car je suis avec toi ; ne sois point étonné , car je suis ton Dieu ; je t'ai fortifié et je t'ai aidé , même je t'ai maintenu par la droite de ma justice. Voici , tous ceux qui sont indignés contre toi seront honteux et confus ; ils seront réduits à néant , et les hommes qui ont querelle avec toi périront. Tu chercheras les hommes qui ont querelle avec toi , et tu ne les trouveras point ; ils seront

réduits à néant ; et ceux qui te font la guerre seront comme ce qui n'est plus. Car je suis l'Eternel ton Dieu , soutenant ta main droite , celui qui te dit : Ne crains point ; c'est moi qui t'ai aidé (Es. , XLI , 10-13). »

SECT. VII. — *Comment le chrétien est gouverné dans sa conduite journalière.*

Avant de terminer ce chapitre , je dirai quelques mots des principes qui animent l'obéissance du fidèle. Le lecteur peut ici remarquer qu'un changement dans tout son caractère et dans toute sa conduite découle immédiatement et nécessairement de sa conversion. L'amour de Dieu est « répandu dans son cœur par le Saint-Esprit, » et y devient le principe essentiel de toutes ses actions futures. L'influence en est constante , tout autant du moins qu'elle n'est pas contrariée et combattue par les efforts que fait encore cette « loi qui, dans ses membres , lutte contre la loi de

Dieu qui est dans son esprit. » La connaissance qu'il a acquise de la vraie nature et de la miséricorde infinie de Dieu a renouvelé sa volonté ; il aime le bien , et il est tellement persuadé de l'obligation de la loi divine qu'elle ne peut plus s'effacer en lui. Aussi longtemps qu'il gémit sous le poids de péchés non pardonnés , et qu'il voit toutes les perfections de Dieu armées de terreur contre lui , il ne peut guère éprouver qu'une crainte servile ; mais lorsqu'il entend la promesse gracieuse du pardon ; lorsque , après avoir examiné le témoignage de Dieu , ses doutes et son incertitude sont dissipés ; lorsqu'il s'est assuré de la solidité du fondement sur lequel le salut s'appuie , il s'en saisit comme de sa propriété , et il s'unit à Dieu par un amour sincère. Cet amour , quoique faible en intensité , est cependant parfait quant à sa nature ; il jouit , conséquemment , d'une puissante influence , étant un amour mêlé de respect , de reconnaissance et du désir de posséder Celui auquel il se rapporte.

L'amour de Dieu est le premier précepte de la loi morale et le premier devoir de toute créature intelligente ; mais on comprend du reste qu'à moins que notre amour ne s'adresse au vrai Dieu, il est faux et nul, et qu'à moins de contempler le vrai Dieu dans la « face de Jésus-Christ, » il est impossible à quelque pécheur que ce soit de l'aimer : l'Évangile de gloire renouvelle notre nature, qui ne peut être changée autrement. C'est le Christ Jésus qui nous révèle le vrai Dieu, dont nous avons perdu la connaissance. « Personne ne vit jamais Dieu ; le Fils unique, qui est au sein du Père, est celui qui nous l'a révélé (Jean, I, 18). » C'est lui qui a fait notre paix avec Dieu, que nous avons offensé par nos transgressions : « Etant justifiés par la foi, nous avons la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus-Christ (Rom., V, 1). » C'est lui qui a réconcilié notre âme avec Dieu, en nous manifestant son amour, de telle sorte qu'il peut bien dire : « Je suis le chemin, la vérité et la vie ;

Dieu le pardon de ses innombrables et graves offenses, soit prêt à pardonner à ses frères les fautes beaucoup plus légères qu'ils ont commises contre lui. Il n'y a même rien d'incroyable à ce qu'il éprouve le plus grand plaisir à le faire, et à ce qu'il regarde comme un honneur d'y être appelé, quand il se rappelle ces paroles de son Rédempteur mourant : « Père, pardonne-leur ; car ils ne savent ce qu'ils font ! »

Quant aux bons, il n'y a aucune difficulté quelconque. Ils sont unis par les liens de l'affection la plus tendre et la plus puissante ; ils s'aiment l'un l'autre ardemment , d'un cœur pur. Il n'est pas étonnant que , lorsque le christianisme était persécuté , les païens fissent cette remarque : « Voyez combien ces chrétiens s'aiment ! » Ils avaient un même caractère , un même Sauveur , les mêmes souffrances et les mêmes espérances. N'en doit-il pas être ainsi maintenant encore ? « Tous ceux qui veulent vivre selon la piété en Jésus-Christ souffriront persé-

cution. » S'ils ne sont pas persécutés avec l'épée, ils le seront par les langues des hommes. Ils ont les plus puissants motifs de s'aimer réciproquement ; ils n'en ont aucun de se diviser, car il ne peut y avoir, ni rivalité, ni jalousie, entre ceux qui possèdent ou cherchent les vraies richesses. Dieu suffit parfaitement à satisfaire les désirs de tous ses saints, et comme ils sont intimement unis au seul Dieu vivant et vrai, ils sont nécessairement aussi unis l'un à l'autre. Tel est le sens de la prière sacerdotale de leur Sauveur : « Je prie... afin que tous soient un, ainsi que toi, Père, es en moi, et moi en toi ; afin qu'eux aussi soient un en nous, et que le monde croie que c'est toi qui m'as envoyé. Et je leur ai donné la gloire que tu m'as donnée, afin qu'ils soient un, comme nous sommes un. Je suis en eux, et toi en moi, afin qu'ils soient consommés en un, et que le monde connaisse que c'est toi qui m'as envoyé, et que tu les aimes comme tu m'as aimé (Jean, XVII, 21-23). »

CONCLUSION.

Je vais terminer ce discours par quelques applications utiles des importantes vérités que nous venons de passer en revue. Quelques réflexions ont, il est vrai, déjà été entremêlées aux diverses parties de cette étude, et la lumière qu'elles jettent sur d'autres portions de la religion a été signalée. Je me bornerai donc maintenant à quelques observations générales; puis je ferai à tous mes lecteurs un appel sérieux sur cet intéressant sujet.

1. D'après les vérités précédemment établies, et d'après l'ordre dans lequel elles ont été exposées, nous apercevons la liaison indissoluble qui existe entre le salut par la grâce de Dieu et la sainteté du cœur et de la vie. Nous com-

prenons, dès-lors, leur égale importance et leur influence mutuelle. Il en est plusieurs qui cherchent à séparer ces choses que Dieu a inséparablement unies. Plusieurs insistent uniquement sur les devoirs prescrits par la loi de Dieu, et sur l'obligation naturelle où nous sommes d'obéir ; on les amène difficilement à faire mention de la justice de Christ comme du fondement de l'acceptation d'un pécheur devant Dieu. Quelques-uns ne craignent même pas d'affirmer que la doctrine de la justification par la libre grâce, ou l'état d'un pécheur qui est trouvé en Christ dépouillé de sa justice propre, affaiblit l'obligation de la sainteté, et tend à introduire le relâchement dans la pratique. Mais d'après ce que j'ai dit ci-dessus, nous apprenons, non-seulement en général la nécessité absolue d'un changement, mais nous voyons encore combien ce changement est lié avec l'acquisition et le don du salut, le caractère et l'œuvre du Rédempteur. Il paraîtra

évident , après cela , qu'un changement nous est nécessaire à plusieurs égards pour nous porter à accepter le salut , et qu'à d'autres égards il est l'effet obligé et la conséquence de cette acceptation.

J'ai tâché , dans les pages précédentes , de montrer que la connaissance de la nature et de la gloire de Dieu , ainsi que de la coulpe infinie du péché , est absolument nécessaire pour que nous comprenions ou que nous goûtions la doctrine de la croix. Mais qu'est-ce que cela , sinon la régénération commencée? La domination du péché ne reçoit-elle pas par là un coup mortel? Y a-t-il rien qui pousse plus directement à la sainteté que de voir la puissance et la gloire d'un Dieu saint , et combien c'est une chose méchante et amère que de s'éloigner de lui? D'un autre côté , pour que ce changement soit complet , ne faut-il pas qu'il s'y joigne un sentiment de réconciliation et de paix ? « Deux hommes marcheront-ils ensemble s'ils ne se sont ac-

cordés pour cela? » Quelqu'un peut-il vivre dans l'amour et au service de Dieu pendant qu'il le tient pour son ennemi, et qu'il croit d'être encore lui-même l'objet de son déplaisir et de sa colère! Mais supposant la réconciliation accomplie, permettez-moi de vous demander quel motif d'être saint en toute espèce de circonstances possède une force égale à celle de l'amour du Rédempteur? Jugez-en, ô chrétien! Quelque froid raisonnement sur la nature et la beauté de la vertu aura-t-il, pour mortifier la corruption, une efficace pareille à celle de la contemplation par la foi d'un Sauveur crucifié? Où trouverons-nous un serviteur de Christ fidèle, actif, heureux, si ce n'est celui qui dit avec l'apôtre Paul : « Je suis crucifié avec Christ, et je vis, non pas maintenant moi, mais Christ vit en moi; et ce que je vis maintenant en la chair je le vis en la foi du Fils de Dieu, qui m'a aimé, et qui s'est donné lui-même pour moi (Gal., II, 20)? » La foi au Christ

Jésus ne prend jamais place dans un cœur qu'il ne s'y fasse une œuvre intérieure de l'Esprit de Dieu qui lui rend témoignage; et il n'y a pas d'autre principe capable de produire une obéissance nouvelle que la foi qui est agissante par l'amour.

2. Ce qui précède peut nous donner la clé de quelques controverses par lesquelles les vérités de l'Évangile ont été souvent obscurcies et compliquées; j'ai surtout en vue ici celles qui ont trait à la priorité, et, si je puis ainsi dire, au droit de préséance de la foi ou de la repentance. Quelques-uns qui appellent *repentance* la douleur qu'on ressent d'avoir péché, de sérieuses résolutions d'abandonner le mal, et un commencement d'amendement, en font, conjointement avec les mérites du Sauveur, le fondement de notre acceptation devant Dieu. Les personnes exposent ainsi la chose, non sans quelque raison: elles disent que la sincérité de notre repentir est

acceptée à cause de la satisfaction opérée par Christ, au lieu de cette obéissance parfaite, à laquelle nous ne pouvons atteindre maintenant. A un certain point de vue, cette assertion est d'une incontestable vérité. D'autres, discernant l'erreur qui se cache sous cette exposition, et redoutant les conséquences d'un système quelconque de propre-justice, sont tentés de se jeter dans l'extrême opposé. Pour maintenir l'entière gratuité du salut, quelques-uns se sont hasardés jusqu'à employer cette expression, exagérée et non scripturaire, qu'il n'est pas nécessaire d'abandonner le péché pour venir à Christ. Je pourrais montrer que, dans un certain sens, cela aussi est vrai, tout comme il n'est pas nécessaire d'abandonner notre maladie pour appeler le médecin. Mais il n'en est pas moins certain qu'il est nécessaire, dans les deux cas, de haïr le mal et de désirer d'en être délivrés. Cette difficulté est rendue facile à résoudre par ce qui a été dit dans les par-

ties précédentes de ce traité ; nous apprendrons , par ce moyen , à défendre la vérité sans l'exposer au mépris ou à la haine de ses ennemis.

Le lecteur remarquera donc que nul ne peut voir ni le prix ni la beauté d'un Sauveur prenant la place des pécheurs , et leur acquérant le pardon de la part d'un Dieu saint , jusqu'à ce que la gloire divine lui soit manifestée, que la coulpe du péché frappe sa conscience, et qu'il sente , pour la déplorer, la puissance du mal en lui. Cela peut être appelé repentance , et je crois que c'est le nom que lui donnent quelquefois les Ecritures , spécialement dans le passage suivant : « Repentez-vous donc , et vous convertissez , afin que vos péchés soient effacés (Actes, III, 19). » Mais le pécheur abandonne moins le péché pour venir à Christ , qu'il ne se hâte de se réfugier vers Christ pour être délivré de la condamnation et de la domination du péché. Il est si loin de venir à Dieu avec un



don dans sa main , ni même avec ses prières et ses pleurs de repentance, que le sentiment de son péché le poursuit partout , jusqu'à ce qu'il soit entièrement dompté, jusqu'à ce qu'il soit mis à nu et dépouillé de toute ombre d'excuse. Alors le salut accompli par un Sauveur méprisé et crucifié lui devient inexpri- mablement cher dans toutes ses parties, le péché lui paraît digne d'une parfaite haine , il croit à sa répression immé- diate et , au temps convenable , à son entière et complète destruction. Ainsi la foi et la repentance se pénètrent mutuel- lement ; elles naissent l'une de l'autre. On peut les traiter séparément , mais elles ne peuvent exister l'une sans l'au- tre , de sorte que, toutes les fois que l'une des deux existe seule ou indépendamment de l'autre , cela même est une preuve suffisante qu'elle est fausse et bâtarde.

3. D'après tout ce qui précède, nous pou- vons juger quelles sont les doctrines fonda- mentales et essentielles de l'Évangile, celles

auxquelles toutes les autres se rattachent ou se subordonnent. La régénération ou nouvelle naissance, nous sommes en droit de le dire après notre Sauveur, est absolument nécessaire au salut. « Si un homme ne naît de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu. » Si quelqu'un donc se départ de cette vérité, il fait naufrage quant à la foi, et se trouvera, à la fin, avoir fait la guerre à Dieu. Il est évident aussi que la réconciliation d'un pécheur avec Dieu doit se faire par le sang de l'expiation ; « car personne ne peut poser d'autre fondement que celui qui a été posé, lequel est Jésus-Christ (1 Cor., III, 11). » Si quelqu'un s'attache à ce grand fondement et bâtit dessus, il sera accepté à la fin, bien qu'on puisse trouver en lui plusieurs choses dignes de blâme. Il n'est certes pas aisé de dire quel degré d'erreur ou d'illusion à l'égard de ces vérités elles-mêmes peut exister même chez ceux qui retiennent ce qu'elles ont d'essentiel. Mais on peut certainement dire de tous ceux qui s'op-



posent à elles directement et ouvertement, qu'ils « introduisent des sectes de perdition, et qu'ils renient le Seigneur qui les a rachetés, attirant sur eux-mêmes une prompte ruine (2 Pierre, II, 1). » Apprenons de là quel jugement les chrétiens doivent porter sur les nombreux partis, sur les nombreuses sectes, qui divisent l'Eglise visible. Il peut y avoir de petites différences qui les séparent les unes des autres sur la terre, tandis qu'elles sont parfaitement unies par la foi et par l'amour d'un Sauveur invisible. Il nous est dit que Dieu rassemblera ses élus des quatre vents, et que « plusieurs viendront d'Orient et d'Occident, et seront assis avec Abraham, et Isaac, et Jacob, dans le royaume des cieux (Matth., VIII, 11). » Je pense toujours, avec un grand bonheur, à l'union parfaite de cette immense assemblée de l'Eglise des premiers-nés. Alors, toute distinction, toute dénomination particulière seront abolies, et tous ceux qui auront reçu un caillou blanc et un nouveau nom,

et dont « les noms sont écrits dans le livre de vie de l'Agneau, » y formeront une société pure et sans mélange. La perspective de cette union doit nous préserver, dans le temps présent, d'un éloignement exagéré à l'égard de quiconque nous paraît retenir le fondement, montrer une piété réelle et pratique, ou avoir fait l'expérience d'un changement salutaire.

On ne peut, certes, nier qu'il ne soit convenable que chacun s'efforce de soutenir, jusque dans ses moindres détails, le système de discipline et de gouvernement ecclésiastique qui lui paraît être fondé sur la Parole de Dieu. Mais la saine doctrine doit encore marcher avant quoi que ce soit. Il faut mesurer l'excellence de toute forme particulière d'après ce qu'elle a de spécialement propre à propager ou à défendre la connaissance de la vérité, et à produire une œuvre d'illumination, de conviction et de conversion pour le salut de l'âme. Un chrétien désire-t-il montrer qu'il est animé d'une charité vraiment univer-

selle? qu'il manifeste pour les personnes qui, quoique appartenant à une autre dénomination que lui, paraissent cependant porter l'image de Dieu, un plus grand attachement que pour des gens du monde, quels que soient leurs principes apparents ou prétendus. Donnons quelque attention aux différences accessoires; mais donnons-en davantage encore à la plus importante de toutes les distinctions, à celle qui existe entre les saints et les pécheurs.

4. Toute la race humaine, se divisant entre ces deux classes d'êtres, et cette division acquérant ainsi une immense importance, qu'on me permette de supplier ardemment quiconque lit ce traité de juger de la chose quant à lui-même. Qu'il réponde sérieusement à cette question : A laquelle de ces deux classes appartenez-vous? Nous approchons de jour en jour du tombeau, où notre état sera irrévocablement fixé. Quelle étonnante folie que de demeurer incertain, si l'on ira au ciel ou en enfer,

si l'on sera les compagnons des anges pour l'éternité ou ceux des démons blasphémateurs! Rien ne saurait donc être plus important pour vous qu'un examen impartial de votre caractère et de votre état actuels. Si vous avez lieu de croire que vous êtes en paix avec Dieu, quelle indicible source de joie et de consolation ne possédez-vous pas? S'il en est autrement, vous n'avez point de temps à perdre pour vous éloigner du bord de l'abîme. J'ose adresser à tout lecteur de ce petit livre, avec la confiance d'en être écouté, la demande de mettre à part un certain temps, pour s'y appliquer, avec courage et énergie, au devoir de s'examiner lui-même. Cette demande n'est-elle pas raisonnable? quel tort pouvez-vous souffrir en y acquiesçant? la conscience de qui que ce soit lui permettra-t-elle de demeurer tranquille dans l'oubli de ce devoir? avez-vous lu tant de pages sur la régénération, sans vouloir en recueillir d'avantage? Que tous, sans exception, fassent, ou refassent ce

grand examen : Suis-je en Christ ? c'est-à-dire , suis-je ou non une nouvelle créature ? suis-je un enfant de Dieu , ou suis-je encore un héritier de l'enfer ?

5. Comme il est plus que probable qu'il se trouvera , parmi les lecteurs de ce traité , des personnes qui sont ou qui ont sujet de se croire irrégénérées , je m'adresserai maintenant à elles comme un ambassadeur de Christ qui cherche à procurer leur paix. C'est pourquoi , « comme si Dieu vous exhortait par notre ministère , nous vous supplions , pour l'amour de Christ , de vous réconcilier avec Dieu (2 Cor., V, 20). » Je désire le faire sous l'impression des grandes vérités , des vérités capitales qui ont été exposées à ce sujet. Je sais que la régénération est une œuvre de l'Esprit de grâce ; que lui seul peut tirer le pur de l'impur ; que , sans sa bénédiction efficace , le raisonnement le plus clair et le plus concluant adressé à l'intelligence , les appels les plus pressants et les plus pathétiques faits aux affections ,

daine tend fortement à nous remplir l'esprit d'orgueil et de suffisance ; ce qui , de toutes les dispositions , est la plus funeste à une vraie piété , et la plus opposée à la doctrine humiliante du salut par grâce. Les grands et les gens à la mode courent encore le danger d'être scandalisés de la croix. Renoncer à soi-même, souffrir le mépris des profanes , mortifier sa chair , aimer et suivre un Maître crucifié , sont de bien dures leçons pour des hommes fortunés et dans l'abondance. Qu'ils me permettent , néanmoins , de les avertir de ne point se confier en l'incertitude des richesses. Ne mettez pas votre bonheur dans une possession si précaire. Combien sont énergiques , en même temps que justes , les expressions du Sage : « Jetteras-tu tes yeux sur ce qui bientôt n'est plus ? car certainement il se fera des ailes ; il s'envolera comme un aigle dans les cieux (Pr., XXIII, 5). » Voici, je vous présente l'Evangile ; je vous offre les vraies richesses. Quoique l'orgueil vous induise à vous flatter aveuglé-

ment, quoique votre grandeur et votre fortune empêchent vos semblables de vous traiter avec une entière franchise, vous n'en faites pas moins partie de la race pécheresse d'Adam ; vous êtes perdus en lui quant à votre nature ; vos œuvres sont celles de transgresseurs , et vous êtes aussi les objets de la colère divine , contre laquelle il n'y a de refuge que dans le sang de Christ. Votre grandeur ne peut durer que bien peu de temps. La mort écrira bientôt *vanité* sur toute gloire créée, et rien , dans ce dernier et grand jour , si ce n'est Jésus , ne vous préservera de la colère du Juge tout-puissant. Alors, le riche et le pauvre, l'opprimé et l'oppresser, seront égaux devant le Créateur des uns et des autres. Acceptez donc, pendant que vous le pouvez, la grâce de Dieu. Revêtez la robe sans tache de la justice de votre Rédempteur, et estimez-la plus que la pourpre et le fin lin, ou que les ornements les plus précieux. Cherchez le pain de vie qui est descendu du ciel, et prizez-le plus que

les mets les plus recherchés et les plus délicats. Ne rougissez pas d'un Sauveur crucifié. Supportez avec une noble fermeté les sourires dédaigneux d'un monde moqueur. Oh! qu'elle est belle l'union de la grandeur et de la piété, des honneurs et de l'humilité, des biens et du renoncement, accompagnée d'une profession courageuse de l'Évangile! Bénie est la mémoire de Joseph d'Arimathée, qui demanda hardiment et ensevelit honorablement le corps de notre Seigneur, après qu'il eut été crucifié à l'instigation de prêtres corrompus, et percé par l'inhumanité de soldats cruels. Que le Seigneur Dieu de l'univers accroisse et multiplie vos biens, qu'il fasse prospérer toutes vos entreprises, mais que, dans sa grâce, il vous préserve de mépriser son Évangile, de mourir sans repentance pour être jetés dans les tourments!

2. Je m'adresserai maintenant aux pauvres. C'était la gloire de l'Évangile d'être prêché aux indigents, et notre Sauveur

indique lui-même , comme une des marques de la venue du Messie , que l'Evangile fut annoncé aux pauvres. Ces bonnes nouvelles , qui leur étaient apportées dans leur détresse , convenaient parfaitement à leur situation. Mais ne pensez pas , mes frères , que la pauvreté vous suffise. Elle peut , il est vrai , vous préserver de bien de tentations auxquelles les riches sont exposés , et il semble qu'elle devrait vous contraindre à chercher d'être riches en Dieu. Mais , hélas ! ce n'est pas toujours le cas , et quand il en est autrement , combien un cœur sérieux est navré par l'affection et la tendresse même qu'il éprouve pour le prochain infortuné. Ah ! malheureux ceux qui sont à la fois pauvres et profanes , misérables dans le temps et misérables pour l'éternité , méprisés sur la terre et réprouvés pour toujours ! Sort vraiment digne de pitié ! Mais le Sauveur des pécheurs ne vous supplie-t-il pas d'être réconciliés avec Dieu ? Il vous conjure de venir à lui pour avoir la vie. Il

n'a point égard à l'apparence des personnes : une âme immortelle lui est aussi précieuse dans une humble chaumière que dans un splendide palais. Vos haillons et votre dénuement ne peuvent être un obstacle à ce que vous obteniez sa faveur. Il vous conseille d' « acheter de lui de l'or éprouvé par le feu , afin que vous soyez riches, et des vêtements blancs , afin que vous soyez vêtus. » Mais considérez, je vous prie, que vous êtes naturellement bien plus dégoûtants par le péché que par la pauvreté. Humiliez-vous profondément en la présence de Dieu. Fuyez au refuge pour saisir l'espérance qui vous est proposée. Acceptez le pardon gratuit de tous vos péchés par le sang de Christ, et recevez son Saint-Esprit pour être capables de l'aimer et de le servir. Réjouissez-vous dans votre portion, qui est pleinement suffisante et parfaite, et dans l'alliance de paix, qui est « ordonnée en toutes choses et assurée. » Allez dans l'Esprit d'adoption, à votre Père réconcilié par Christ,

et demandez-lui votre pain quotidien. Ne portez pas envie à la prospérité d'autrui, puisqu'il importe peu que vous viviez dans l'abondance et que vous dormiez sur un lit moelleux, ou que vous viviez dans la gêne et que vous couchiez sur un grabat, en comparaison de l'intérêt inséparable de votre sort éternel. Par-dessus tout, ne soyez pas assez insensés pour envier la prospérité impure des méchants. Lorsque vous voyez un homme opulent mépriser le jour du Seigneur, ou que vous entendez un blasphémateur, traîné par un brillant équipage, profaner le nom de son Créateur, dites plutôt : Me plaindrai-je de ma pauvreté, puisque mon Seigneur et Maître n'avait pas un lieu où reposer sa tête ? Non, je bénirai, au contraire, cette adversité, qui me conduit à la sagesse. Je serai très-reconnaissant de cette situation humble, qui me donne accès à la communion avec Dieu, et qui m'empêche de dissiper mon temps dans le tourbillon des sociétés mondaines. Qui sait si j'aurais

gardé mon intégrité , si j'eusse été continuellement entouré d'une gaité folle , nageant dans les plaisirs , assiégé de flatteurs , sollicité par des hommes sensuels , assailli de tentations ? Oh ! que je possède la perle de grand prix , que je sois réconcilié avec Dieu , uni à Christ , orné de la grâce divine , et que j'appartienne à mon Rédempteur lors de sa seconde venue ! »

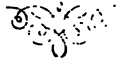
3. J'en viens à ceux qui ne sont encore qu'au matin de la vie. C'est ici la partie de l'œuvre d'un ministre de Christ la plus agréable et la plus riche en espérances. Bienheureux êtes-vous , mes chers enfants , qui avez été de si bonne heure appelés dans la vigne de Dieu ; mais infiniment plus heureux encore , si vous êtes intérieurement bien décidés à répondre à cet appel ! Je vous en conjure , « souvenez-vous de votre Créateur aux jours de votre jeunesse , avant que les jours mauvais viennent , et avant que les années arrivent , desquels vous disiez : Je n'y prends point de plaisir (Ecclés. , XII , 1). »

La piété du jeune âge est très-agréable à la partie sage de l'humanité ; elle est précieuse devant Dieu et vous sera infiniment profitable à vous-mêmes. Ne vous laissez pas attirer par les promesses trompeuses et les appâts menteurs des joies de ce monde , qui enflamment si facilement vos passions et sollicitent si vivement votre amour. Croyez-en tous ceux qui ont été avant vous , sans exception , et qui ont laissé par écrit ce témoignage , touchant les plaisirs terrestres , qu'ils sont « vanité et rongement d'esprit. » N'en doutez pas , vous êtes entré dans un monde de péché et de misère. Vous pouvez déjà sentir la corruption s'agiter en vous , et en voir des fruits manifestes et nombreux , soit en vous-mêmes , soit chez les autres. Hélas ! n'y a-t-il pas nombre de jeunes gens qui apprennent , pour premier langage , à blasphémer le nom de leur Créateur ? Plusieurs enfants encore incapables de travailler sont déjà experts à pécher. Hélas ! vos cœurs sont naturellement éloignés de

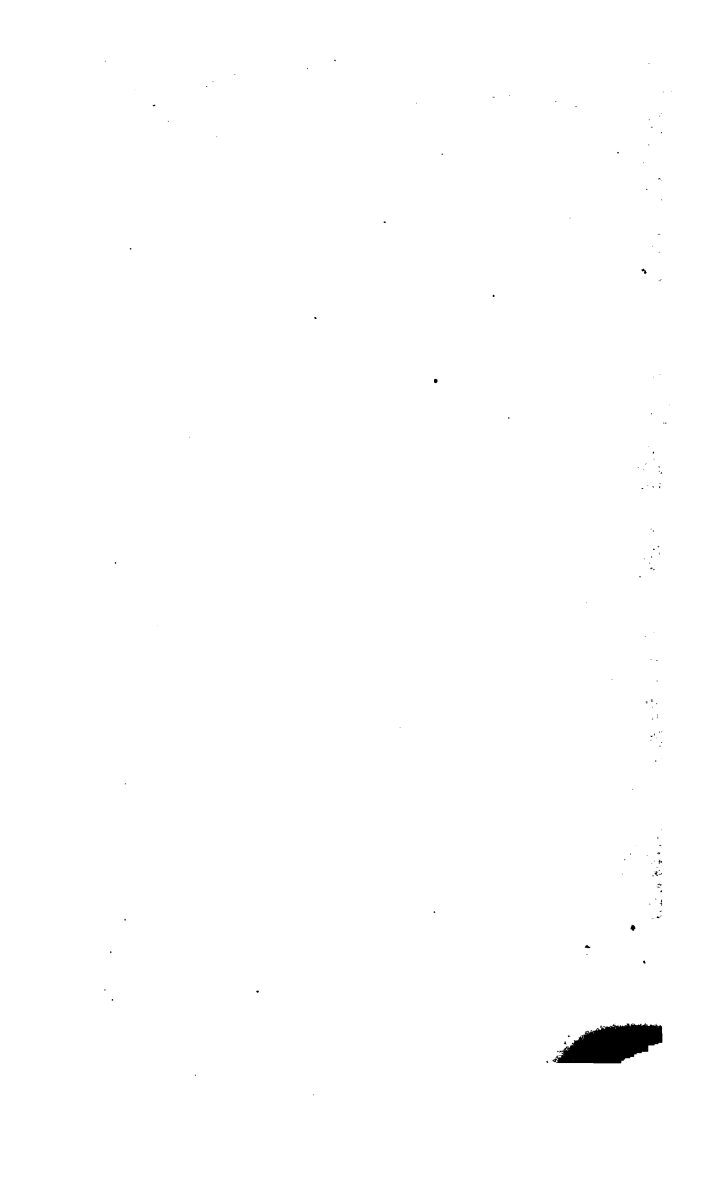
Dieu. « Vous vous égarez dès la naissance, en disant des mensonges. » Laissez-vous donc persuader d'aller au sang de Christ, au précieux sang de Christ, « qui vous a aimés, et s'est donné lui-même pour vous. » Il est mort sur la croix pour vous sauver de l'enfer que vous avez mérité par vos fautes, et il vous invite avec bonté, en disant : « Laissez venir à moi les petits enfants, et ne les empêchez point, car le royaume de Dieu est à ceux qui leur ressemblent (Marc, X, 14). » Bienheureux sont ces enfants qui, comme leur Sauveur, croissent en sagesse, ainsi qu'en stature et en grâce, devant Dieu et devant les hommes ! Que les jeunes gens, en général, surtout ceux qui ont été élevés sous la surveillance de parents pieux, se rappellent, à mesure qu'ils grandiront, que toutes les occasions de s'instruire qu'ils ont eues dès leur enfance aggraveront grandement leur culpabilité, s'ils persévèrent à les mépriser. C'est ainsi que plusieurs, pour ne pas dire un grand nombre, sont vieillis

dans le péché étant encore jeunes d'années. C'est pourquoi, sans plus de délai, donnez-vous à Dieu par Christ ; connaissez et aimez le nom de votre Rédempteur, et que la vie dont vous vivez en la chair soit une vie de foi au Fils de Dieu et au seul Sauveur du monde. Vous appliquer de bonne heure à une vie religieuse fera de vous des chrétiens solides, fermes, utiles, fructueux. Si vous devez être longtemps sur la terre, vous contribuerez ainsi beaucoup à la douceur et à la sérénité de votre existence, et s'il est dans la volonté de Dieu que vous mouriez bientôt, vous trouverez par là l'héritage des saints dans la lumière. Il y a quelque chose de bien terrible dans la mort des jeunes gens (mort souvent inattendue), qui les emporte dans la fleur de l'âge, les surprenant plongés dans la sensualité, enflammés par les convoitises, et inclinés vers toute espèce de péchés. Mais, Dieu en soit béni ! nous avons aussi les exemples réjouissants de plusieurs jeunes gens pleins de piété qui se sont rapidement développés

277



2







créer de nouveau pour les bonnes œuvres, et comme vous êtes déjà des monuments de sa patience et de son long support, il peut faire à jamais de vous les heureux monuments de sa grâce souveraine et toute-puissante. Auriez-vous maintenant quelque objection à proposer? Y a-t-il lieu à de plus longs délais de votre part? Le temps n'a-t-il pas blanchi vos têtes et sillonné vos fronts? Hâtez-vous donc, sauvez vos vies, de peur que vous ne soyez en proie à la douleur, et que vous ne gisiez dans les tourments.

5. Je m'adresse encore aux hommes à propre justice, par où j'entends ceux qui se confient dans l'accomplissement purement extérieur et sans vie de leurs devoirs, dans une conduite réglée d'après les maximes de la prudence humaine, et dans quelques-unes des pratiques les plus ordinaires de l'honnêteté mondaine; et surtout ceux qui méprisent la doctrine de la grâce de Dieu, si toutefois il en

est un seul qui ait poursuivi la lecture de ce traité jusqu'au bout. Quelqu'un de vous s'appuie-t-il sur le système à la mode d'une moralité irréligieuse et hypocrite, traitant avec un dédaigneux mépris, lorsqu'il en a la liberté, la doctrine de la libre grâce, de la justice et des mérites de Christ ? Comme l'âme rassasiée repousse le rayon de miel, ainsi l'âme à propre-justice méprise les richesses de la grâce divine et n'aime pas la répétition incessante du nom de Christ. Votre culpabilité est des plus grandes ; les ténèbres qui vous environnent des plus profondes. On ne peut, ni concevoir, ni exprimer convenablement le danger que vous courez. Quel est votre but, en vous approchant d'un Dieu saint dans un culte solennel ? Quelle réception attendez-vous de Dieu, quand il s'assiera sur le trône de sa sainteté au jour du jugement ? Vous faites-vous jamais un devoir de conscience de vous examiner vous-même, même de la manière la plus superficielle ?

N'aurai-je donc aucune prise sur vous ?
Quelle paix éprouve votre cœur ? Oseriez-vous bien nous dire ce qui s'y passe ?
O puissance d'illusion ! vous seriez convertis de confusion , si le monde savait la souillure dégoûtante qui habite en vous ; combien moins pourriez-vous soutenir le jugement impartial et sévère du grand Dieu qui sonde les cœurs ! Mais ouvrez le livre de Dieu , et quelle en est la page qui ne vous condamnera ? Cette sentence y est écrite contre vous : « Maudit est quiconque ne persévère pas dans toutes les choses qui sont écrites au livre de la loi pour les faire ! Méchant serviteur, je te condamnerai par ta propre bouche ! Toi qui te vantes de la loi, tu déshonores Dieu par la transgression de la loi. » Voyons votre moralité si vantée, et soumettons-la à l'examen. Direz-vous , oseriez-vous dire : « J'ai aimé le Seigneur de tout mon cœur , de toute mon âme, de toute ma pensée et de toute ma force ? » Direz-vous : J'ai goûté son culte ; je l'ai

servi en public, dans ma famille et dans le secret, et j'espère qu'il acceptera mes hommaegs ? Je crois être autorisé à vous répondre au nom de Dieu : Qu'est-ce que m'adorer, que chanter mes louanges de la bouche, et ne jamais prendre garde au sens de ces choses ? Qu'est-ce que penser à mille vanités, tandis que vous êtes dans la maison de Dieu ? Qu'est-ce que me louer sans reconnaissance, confesser vos péchés sans en ressentir de douleur, et demander des bénédictions sans les désirer ? Qu'est-ce qu'être plus attentif à la figure et aux habits de ceux qui vous entourent qu'à l'état de votre propre cœur ? Qu'est-ce qu'entendre ma Parole en critiquant le style et la manière du prédicateur, en saisissant avec avidité chaque proposition mal tournée ou chaque expression mal choisie qui lui échappe pour en faire un sujet de conversation avec vos amis, autour de la bouteille ou de la tasse ? Ou direz-vous que vous me servez dans le secret, quand vous

m'offrez vos prières négligées , précipitées, faites avec indolence et à de longs intervalles ? — Mais peut-être préférerez-vous vous appuyer sur les devoirs prescrits par la seconde table de la loi , sur ce que vous devez au prochain. Peut-être direz-vous : J'ai conduit honnêtement toutes mes affaires , et je n'ai jamais fait tort à personne ; même je me suis montré complaisant et charitable , j'ai distribué mon pain à l'affamé , et j'ai secouru l'affligé et le pauvre dans leurs besoins. . . Je réponds au nom de Dieu : Vos défauts ont été nombreux , même dans l'accomplissement de ces devoirs ; mais , en supposant qu'il en soit comme vous le dites , vous ne m'avez pas craint. Il se peut que vous ayez agi par orgueil , de peur d'être blâmé , par prudence ; mais ce n'était pas par obéissance envers moi , car je n'étais dans aucune de vos pensées. Est-ce en vous moquant des fautes du prochain , en l'induisant à l'intempérance , en le méprisant dans

vos cœurs et en le ridiculisant dans vos conversations que vous remplissez votre devoir envers lui? En un mot, examinez seulement toutes vos justices, et elles vous paraîtront devant Dieu comme des « linges souillés. » Ne vous confiez pas à un refuge aussi trompeur. « Le lit est trop court, pour qu'on s'y étende, et la couverture trop étroite pour qu'on s'en enveloppe (Es., XXVIII, 20). » Croyez-moi, il n'y a de salut en aucun autre qu'en Christ. Son sang expiatoire vous réconciliera avec Dieu, sa grâce et son amour captiveront vos âmes, son Esprit saint et béni écrira ses lois dans vos cœurs. Croyez en lui, et vous serez plus saint que vous ne l'avez jamais été, et cependant vous serez étonné de votre orgueil impie, de votre aveuglement et de votre vanité. Il créera en vous un cœur pur, et alors vous rougirez en pensant aux restes de souillure qui sont encore en vous. Vous vous appliquerez au service de Dieu avec zèle et diligence, et vous direz pourtant

encore que vous êtes des serviteurs inutiles. Un regard jeté sur la croix de Christ vous rendra le péché plus odieux que mille belles descriptions de la beauté de la vertu, descriptions qui, d'ordinaire, ne servent qu'à nourrir et fortifier l'orgueil de l'homme. Si jamais vous désirez de voir la face de Dieu en grâce, ou d'habiter en sa présence, croyez en Christ car il n'y a pas d'autre chemin pour aller au Père.

6. Enfin, je désire annoncer l'Évangile aux plus grands des pécheurs. C'est là gloire de notre Rédempteur de sauver à plein tous ceux qui viennent à Dieu par lui. La dignité de sa personne, la grandeur de ses souffrances et la valeur infinie de son expiation, qui repose sur cette dignité et sur cette grandeur, le rendent puissant pour sauver. Que les pécheurs qui se sentent sans excuse, dont les cœurs ont été un cloaque de la plus grande impureté, dont la vie a été souillée des crimes les plus dégoûtants et les plus

graves, dont les péchés ont été nombreux, repoussants et scandaleux, qui savent qu'ils ont justement mérité la colère de Dieu dans toute sa rigueur, fassent attention à ceci. Que ceux qui tremblent à la pensée d'un juste jugement, et qui disent : « C'est une chose terrible que de tomber entre les mains du Dieu vivant. Hommes frères, que ferons-nous ? » prennent garde à ceci. Voici, je vous apporte les bonnes nouvelles d'un pardon gratuit, d'un pardon que vous n'avez pas demandé, d'une rémission pleine et entière de tous vos péchés. « J'ai effacé tes forfaits comme une nuée épaisse, et tes péchés comme une nuée; retourne à moi, car je t'ai racheté (Esaïe, XLIV, 22). » Recevez ce témoignage, et scellez que Dieu est véritable. N'allez pas faire injure à la grâce de Dieu en tissant une toile d'araignée de votre propre-justice, et en refusant de croire, jusqu'à ce que vous vous soyez imposé quelques règles d'une

conduite nouvelle, et que vous ayez opéré quelque changement partiel en vous ; comme si vous deviez d'abord vous sauver vous-mêmes pour pouvoir être sauvés par Christ. Ces espérances seraient bientôt anéanties. La foi en la justice imputée de Christ est la seule défense du pécheur. Plus vous êtes vils à vos propres yeux, plus vous avez besoin de vous revêtir de Jésus-Christ. Le changement de votre cœur et de votre vie doit être l'effet de sa puissance ; il découle de son rachat et doit être reçu comme un don gratuit de sa part. Et j'ose prédire que vous ferez d'autant plus de progrès dans la vraie sainteté, que vous serez moins disposés à vous en vanter et à vous y confier.

Tel est, j'en suis persuadé, l'Évangile lui-même, que l'Écriture appelle avec tant de justesse « l'Évangile de la grâce de Christ. » Christ n'est pas venu pour appeler à la repentance des justes, mais des pécheurs. Si vous vous en remettez

à lui pour votre salut , il répandra par le Saint-Esprit , dans vos cœurs , l'amour de Dieu , qui deviendra pour vous le principe efficace et puissant d'une nouvelle obéissance. Je vous conjure donc , de la manière la plus pressante, de ne pas rejeter le conseil de Dieu contre vous-mêmes.

Rien ne saurait égaler l'étendue et la miséricorde de cette offre de l'Évangile : « Je donnerai gratuitement , à celui qui a soif , de la fontaine d'eau vive. » Il n'y a aucun péché si noir ou si odieux que le sang de Christ ne puisse laver. Il n'y a aucun esclave de Satan si chargé de chaînes qu'il ne puisse le mettre en liberté. Si vous périssez , c'est votre faute, Je vous en avertis , poussé que je suis par l'intérêt sincère et ardent que je porte à votre bonheur éternel. Que Dieu lui-même , pour l'amour de Christ , vous persuade, par son Saint-Esprit , d'obéir à cet avertissement !

De la nécessité absolue du salut par Christ.

Mes chers auditeurs, soyez persuadés, d'après la Parole de Dieu que vous professez de croire, d'après l'état du monde que vous voyez, et d'après celui de vos propres cœurs que vous sentez, que vous êtes, par nature, malheureux, misérables, pauvres, aveugles et nus. Vos pensées, vos paroles et vos actions, ainsi que les principes d'où elles émanent, sont si loin, par leur conformité à la loi pure et parfaite de Dieu, de vous donner quelques droits à sa faveur, qu'au contraire les imaginations de vos cœurs ne sont que mal, dès votre jeunesse et toujours. Quelle que soit la vertu imaginaire sur laquelle vous vous reposiez, ou dont vous vous glorifiez, vous êtes absolument incapables de soutenir l'épreuve du jugement impartial de Dieu. Oh ! qu'il est difficile de convaincre les hommes de péché, lors même que la terre

gémît sous le poids de leurs crimes ! Si au moins ceux qui sont le plus enclins à vanter la dignité de leur nature et la perfection de leur vertu faisaient un compte exact de toutes les pensées qui s'élèvent dans leur esprit, il y a encore écrit dans leur cœur assez de la loi de Dieu pour les condamner par leur propre bouche. Loin de pouvoir souffrir qu'un pareil mémoire soit exposé à la vue du public, ils ne pourraient le parcourir eux-mêmes, car l'estime de soi-même est le trait principal de leur caractère, tandis que la connaissance qu'ils acquerraient ainsi aurait pour effet de leur enseigner le mépris d'eux-mêmes. Ne reconnaissez-vous donc pas que vous êtes absolument comme une chose souillée, et incapables de subsister devant Dieu s'il entrait en jugement avec vous ? Mais, que vous le reconnaissiez ou non, je vous apporte à tous de la part de Dieu ce message, qui, quel que soit votre caractère, qu'il soit formé d'après des maximes mondaines ou dominé par des vues ambitieuses et terrestres, si vous

n'êtes pas réconciliés avec Dieu par Jésus-Christ, si vous n'êtes pas revêtus de la robe sans tache de sa justice, certainement vous périrez pour jamais. Mais voici : par ce divin Rédempteur, vous est annoncé le pardon des péchés. Il y a une plénitude de mérite dans son obéissance et dans sa mort pour vous l'obtenir. Il n'y a aucun péché assez noir ou assez impur pour que son sang ne puisse le laver. Quand cet appel ne vous serait adressé une fois de plus que pour être rejeté, je ne laisserai pas de vous le faire entendre de nouveau, et, en qualité « d'ambassadeur de Christ, comme si Dieu vous suppliait par moi, de vous conjurer, de la part de Christ, d'être réconciliés avec Dieu. » Vous avez entendu quel est le danger de tous ceux qui sont dépourvus de Christ; mais, je vous en supplie, rappelez-vous la culpabilité plus grande et le danger plus pressant encore de ceux qui résistent obstinément à l'Évangile. Toute la grâce témoignée aux pécheurs dans l'offre du salut sera une nouvelle cause

de condamnation pour eux au dernier et grand jour, s'ils sont trouvés impénitents. La grâce et la justice ne sont séparées dans aucune portion du plan de l'Évangile. Elles s'y éclairent l'une l'autre ; elles brillent ensemble sur la croix, et elles éclateront ensemble au jour du jugement. Le sang de Christ, qui est assez puissant pour enlever la culpabilité de ceux qui se confient en lui, n'ajouterait-il pas considérablement à la culpabilité et au danger de ceux qui le méprisent ? « Baisez le Fils, de peur qu'il ne s'irrite, et que vous ne périssiez dans cette conduite, quand sa colère s'embrasera tant soit peu. Oh ! que bienheureux sont tous ceux qui se retirent vers lui (Ps. II, 12) ! »

FIN.

TABLE.

INTRODUCTION. 5

CHAPITRE PREMIER.

Quelques observations générales sur la métaphore employée par l'apôtre saint Jean quand il dit: « Si quelqu'un n'est né de nouveau, » et sur les expressions identiques ou semblables contenues dans d'autres portions de la Parole de Dieu. . . . 20

CHAPITRE II.

En quoi consiste proprement le changement en question: quels sont les principaux caractères auxquels on peut le reconnaître, et les principaux effets qui en découlent. 128

CHAPITRE III.

De quelle manière, ou par quels moyens ce changement s'accomplit. 239

CONCLUSION. 388



